

LES

NUITS DE BERLIN.

II.

PARIS. IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON.

LES

NUITS DE BERLIN,

SUIVIES

d'un Tableau de l'état général du Protestantisme en Europe et dans les Missions protestantes,

PAR L'ÉDITEUR

DES SOUVENIRS DE LA MARQUISE DE CRÉQUY.

« Il y a cent ans, la Prusse n'était qu'un corps-
»de-garde; elle était devenue sous Frédéric II
»un camp militaire assez mal retranché, puis-
»que Bonaparte le força dans une seule bataille;
»elle est aujourd'hui une vaste caserne, où tout
»est d'hier et où rien ne fait corps; ni religion,
»ni clergé, ni noblesse, ni territoire. »

M. DE BONALD.

TOME II.

PARIS.

WERDET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

49, RUE DE SEINE.

1838.

XXIV.

LA MORT D'UN THÉOLOGIEN (PROTESTANT).

« Il n'y a pas de séminaires ici; ce grand homme
» ne veut pas entendre parler de séminaires. Il ne
» veut pas plus exciter qu'encourager la dogmati-
» que protestante ou catholique, dont il fait à peu
» près le même cas; c'est la meilleure preuve de la
» supériorité de son génie ! »

Lettres de DIDEROT.

— Les plus aimables qualités du chien ne sont pas l'intelligence et la fidélité, c'est la confiance et l'indulgence.

J.-J. ROUSSEAU.

Rien ne me tourmente et ne me serre le cœur comme d'entendre un chien qui hurle avec persistance : quelque chose l'afflige ou l'effraie,

et l'inquiétude me saisit précisément parce que j'ignore ce qu'il prévoit ou ce qu'il redoute. Aussi, dès que j'en aperçois un qui se dispose à commencer ses lugubrations gémissantes, je m'enfuis en toute hâte, afin de ne pas le voir, avec les yeux errants, la queue dans les jambes et les oreilles baissées, tournoyer sur lui-même avec une anxiété fatigante, et chagrinante pour moi, car j'aime les chiens.

Dans la vieille rue Jacob, un de ces animaux grattait tant qu'il pouvait à la porte d'une maison de pauvre apparence, où néanmoins il avait un vif désir de pouvoir entrer. Je passais; il me regardait d'un œil suppliant et séducteur, et je m'arrêtai presque malgré moi. Je courus ensuite à la sonnette de la maison, et il fut si joyeux de ce que je l'avais compris, qu'il sauta sur moi pour me lécher les mains, ce qui ne l'empêcha pas de disparaître aussitôt que la porte du vestibule fut ouverte.

— Qui sonne donc encore? marmotta la voix cassée d'une vieille femme qui se tenait dans

une petite chambre à porte vitrée, sorte de salle basse et attenante au vestibule. A ces mots le vitrage s'ouvrit, et le chien se précipita dans la chambre en jappant et haletant de joie.

— Le voilà revenu, l'indigne animal ! il a sans doute brisé sa chaîne et s'est enfui de chez son nouveau maître.

— Est-ce toi, Néron, qui me lèches la main ? dit une voix faible et entrecoupée qui partait d'une alcôve où se trouvait le plus misérable lit du monde.

—Ah! mon Dieu! oui, la voilà, cette vilaine bête affamée! Hier vous l'avez vendue parce que vous n'aviez pas vous-même de quoi manger, et maintenant le voici encore, le maudit chien ; on n'a jamais que des désagréments et des embarras avec vous!...

La vieille referma la porte ; mais, comme le rideau qui couvrait les vitres était déchiré, je pus scruter à loisir tout ce qui se passait à l'intérieur de la chambre. Sur un triste pupitre, au-

près d'une fenêtre basse, étaient de vieux livres étalés çà et là, et une feuille de gros papier à moitié écrite, dont les lignes étaient parsemées de la poussière de bois la plus commune ; par terre gisaient quelques in-folios reliés en peau de porc ; pas de vêtements, pas de meubles, et un homme malade, dans un lit sans draps, sur une simple paillasse, la tête reposant sur un oreiller tout nu.

— Va-t'en au diable avec tes caresses! — Je ne comprends pas, monsieur le candidat, comment vous pouvez souffrir qu'un animal aussi crotté et aussi dégoûtant vous lèche la main! A votre place, je saurais joliment le faire retourner chez son nouveau maître.

— Hélas ! ma chère dame Gunther, je le voudrais que je ne le pourrais pas. Quand on est dans l'état où je me trouve, on n'a seulement pas la force de remuer le bout de ses doigts.

— Et pourquoi avez-vous la phthisie? Je vous le disais bien assez, il ne fallait pas tant travailler la nuit. A présent qu'on vous a mis l'emplâ-

tre, il faut espérer que vous serez bientôt débarrassé d'une manière ou de l'autre...

A peine avait-elle fini de parler, que le chien se mit à pousser des hurlements horribles. Assis au milieu de la chambre, il fixait avec un œil égaré, vitreux, ardent et magnétique la mauvaise couverture dont son maître était enveloppé, et il gémissait à fendre le cœur ; son aspect effrayait comme une vision de la mort.

— Veux-tu te taire! Qu'a donc ce maudit chien pour hurler d'une manière si épouvantable?

Tout d'un coup le candidat se redressa sur sa couche, tourna vers le chien, dont les lamentations étaient de plus en plus terribles, des yeux creusés par les privations et la douleur, attacha sur lui des regards presqu'éteints, et retomba ensuite comme anéanti sur le sale oreiller de ce grabat.

Aucune menace ne fut capable d'empêcher le chien de hurler.

— Entendez-vous, madame Gunther? mon cher Néron me chante la prière des morts. Oui, le sang chaud m'inonde le cœur; je le sens. — Mon heure dernière.... — O toi, mon Dieu! donne-moi une paisible fin!

En vain la vieille grondeuse frappa le chien avec force d'abord, ensuite avec une rage furieuse; les hurlements continuèrent long-temps, et se terminèrent par une sorte de bruit inarticulé, confus, et dont l'expression devint insaisissable.

— Ainsi, c'est inutilement que j'ai vécu; c'est inutilement que j'ai travaillé! — Tu me réclames et tu m'appelles à toi, être incompréhensible! — Mais, madame Gunther, n'avez-vous rien à me donner à boire? — Néron, Néron, ne me martyrise donc pas avec tes gémissements! Hélas! (et ce n'est que trop vrai), on dit que les chiens ne peuvent supporter l'odeur des cadavres; déjà mes pieds sont froids.

— Je t'assomme et je te tue, bête insuppor-

table, si tu ne cesses pas de nous déchirer les oreilles..... — Dieu ! suis-je une femme malheureuse ! — Ce mendiant de candidat va mourir dans mon estimable maison ; toujours de nouveaux chagrins pour moi !

— Ah ! ma chère dame Gunther, ne m'en veuillez pas, je vous prie, de ce que je ne puis vous payer ce que je vous dois. Vous savez que j'ai travaillé avec assiduité et conscience comme un véritable évangélique. — Néron, Néron, n'aimes-tu donc plus ton premier maître, pour appesantir sur lui la main de fer de la mort ? — Oh ! mon Dieu ! si je pouvais avoir la tête un peu plus haute, il me semble que je respirerais plus à mon aise, et que j'en serais soulagé.

Soudain le chien gratta le sol, leva la tête, ouvrit la gueule, et recommença son épouvantable hurlement.

— Hurle, mâtin ! hurle à en crever ! Je suis sûre que notre petit voisin le fossoyeur, qui reste là dans la rue des Morts, se réjouit en enten-

dant ton maudit vacarme. Il se dit : — Je vas avoir de la terre à creuser....

— Ah ! madame Gunther, ne pourriez-vous pas me hausser un peu l'oreiller ? O ciel ! mes yeux s'obscurcissent !

— Oh ! maintenant, murmura l'hôtesse entre ses dents, il ramasse la couverture. Cela ne sera pas long, tout sera bientôt fini.

Elle s'approcha du lit ; mais, au lieu d'exhausser l'oreiller du mourant, l'horrible vieille lui arracha cet oreiller et le posa sur une chaise.

Un râlement sourd se fit entendre et fut suivi d'un profond silence.

Le chien lui-même cessa de hurler, et courut se cacher derrière le poêle en poussant quelques faibles gémissements.

Aussitôt, l'hôtesse au dos courbé parcourut en se traînant toute la chambre, dont elle alla fouiller tous les coins et recoins ; elle enferma en toute hâte les livres et les papiers du défunt dans un sac de toile ; ensuite elle tira de l'alcôve un cha-

peau et deux paires de bottes, et se disposa pour sortir.

Je quittai sur-le-champ le vestibule, et je retournai chez moi le cœur navré.



XXV.

LA JEUNE ESPIÈGLE ET LE PÉDAGOGUE.

> Ce médecin turc était un homme d'un caractère ombrageux et facile à mécontenter. Pour se venger de ce que les deux jeunes filles avaient ri en le voyant passer, il retourna sur ses pas, ôta méthodiquement sa pantoufle gauche, et leur en donna à chacune un coup sur la joue.
>
> *Mille et une Nuits.*

— Tiens ! une jolie petite lettre, une lettre cachetée. — Voilà ce que j'appelle une bonne fortune. — Elle est soigneusement pliée ; — ca-

chet très-bien marqué ; — ce ne peut être qu'un billet doux. — Adresse : *A mon adorable Louise.* — A qui la remettre avec cette adresse ? — Il faut l'ouvrir. Je puis être indiscret une fois dans ma vie.

Je m'approchai du réverbère et je lus ce qui suit :

« Mon cher Monsieur,

» Il faut que vous soyez prodigieusement ba-
» daud pour vous amuser à ramasser les papiers
» que vous trouvez dans les rues ; vous ne pour-
» rez donc jamais contenir votre inconcevable
» curiosité ? Nous sommes en ce moment der-
» rière un des stores fermés de la maison voi-
» sine, où nous rions de bien bon cœur. Au mé-
» pris de tous les égards que nous vous devons
» à titre de concitoyen, nous avons pris la li-
» berté de nous moquer de vous, et nous

» avons l'honneur d'être, avec une juste considération,

» Vos dévoués serviteurs,

» LES AUTEURS DE L'ATTRAPE. »

— C'est bon ! m'écriai-je ; je contins cependant mon dépit, et j'eus assez de présence d'esprit pour ne pas me retourner. La plaisanterie était assez puérile, mais l'idée m'en parut neuve. Je jetai le billet en sifflant l'air connu de la chanson d'Axur : *Bravo, Biscroma!* et je poursuivis mon chemin jusqu'à ce que je crus n'être plus à portée de la vue de ces mystificateurs ; ensuite je m'arrêtai quelques instants, et je revins sur mes pas. J'avais assez bien remarqué la maison devant laquelle était tombé le billet, et je m'arrêtai sous une porte voisine pour voir si quelque chose ne viendrait pas trahir la précaution des écrivains. Il était passablement tard, et par conséquent la rue où cette scène se passait

se trouvait assez déserte. Le billet ouvert était encore en évidence sur la chaussée. Plusieurs personnes passèrent; j'en vis une qui s'arrêta, le prit, le lut, le relut, le mit dans sa poche et partit.

—En voilà un qui est plus sage que toi, me dis-je ; il met son dépit dans sa poche et l'emporte sans laisser à ces mauvais plaisants la joie de se moquer de lui.

Mais j'entends ouvrir une fenètre ; j'entends murmurer et rire. Écoutons : — Un petit billet s'envole; il provient de la maison où je suis. Ah! c'est donc là qu'on s'amuse de la sorte; un instant. J'entends rire des femmes; je m'en étais douté.—Elles sont au premier étage; je monte; je lis, à la clarté de la lampe d'escalier, les inscriptions des portes, dont il résulte que le conseiller privé P.... et sa famille occupent tout le premier.

— C'est bien, je ne l'oublierai pas!...

Je m'esquive, et je trouve encore le second

billet qu'on venait de jeter ; je le prends tranquillement sans me retourner, et je ne l'ouvris qu'après être sorti de la rue. Le contenu en était tout autre que celui de la première épître.

« Cher André,

» Une fièvre subite est venue m'empêcher de
» sortir de ma chambre; je ne pourrai t'aider
» demain, et il faudra que tu ailles retirer tout
» seul le dépôt en question. Il paraît qu'il doit
» se composer d'environ deux mille louis d'or,
» et que c'était le commandant français qui avait
» fait enfouir sa caisse en partant de Berlin, au
» moment de sa fuite précipitée. Ne laisse pas
» connaître comment nous avons pu pénétrer ce
» secret, car tu sais que les propriétaires sont en
» chemin pour venir déterrer ce trésor. Je t'en-
» voie l'exacte description de la place où il se
» trouve ; tu en feras usage, et quand tu auras

» les espèces, tu viendras me trouver. Mon pe-
» tit garçon te remettra ma lettre ; il n'est pas à
» craindre, il a trop de simplicité pour nous
» trahir. Je te recommande prévoyance et acti-
» vité, la chose en vaut la peine.

» A bientôt, j'espère.

» Louis. »

Sur une petite feuille de papier incluse dans la lettre, on trouvait la description du lieu où le prétendu trésor devait être caché; c'était dans un champ de pommes de terre, à la porte de Stralau, non loin des remparts; et, d'après ces indications, il était visible qu'il aurait fallu plus d'un jour pour arpenter exactement les pieds, les pas et les pouces, afin d'arriver à l'endroit désigné.

Il était évident pour moi que cette lettre était écrite dans le but de jouer un tour à celui qui la trouverait; mais j'avoue que je m'y serais laissé prendre si la première ne m'avait déjà instruit.

Je résolus de découvrir l'auteur, et je n'eus pas de peine à y parvenir. Il y avait heureusement devant la maison une jeune servante au bras d'un beau cuirassier qui vraisemblablement avait des choses fort importantes à lui dire, car elle l'écoutait avec tant d'attention, qu'elle ne voyait rien de ce qui se passait autour d'elle.

J'attendis que le pesant cavalier fît ses adieux à sa maîtresse, et, lorsque je pus l'aborder, elle me dit que c'était sans doute la fille du conseiller intime, jeune et charmante espiègle, qui s'était permis cette plaisanterie de concert avec quelques-unes de ses amies qu'elle avait invitées pour goûter chez elle, et qui attendaient que leur bonne (qui me parlait) vînt les prendre pour les ramener au logis paternel.

Deux jours après, la jeune fille qui avait la manie d'écrire aux passants trouva la lettre suivante sur sa table à ouvrage :

« Mademoiselle,

» Je ne puis m'en prendre qu'à vous au sujet
» de ce maudit trésor que l'on croyait trouver
» dans mon champ de pommes de terre ; j'ai
» fait arrêter cinq ou six coquins qui ont ravagé
» hier toute ma propriété ; ils ont produit à l'au-
» torité une lettre que les investigations de la
» police ont fait reconnaître comme étant votre
» ouvrage. Vous saurez aussi qu'en fouillant la
» terre on est tombé sur le squelette d'un nou-
» veau né.... Malheureux enfant !... La justice
» informe, et les conseillers criminels s'apprê-
» tent à vous interroger relativement à la nais-
» sance et la fin mystérieuse de cette infortunée
» créature... Fasse le ciel que le repos du véné-
» rable auteur de vos jours n'en soit pas troublé,
» et puisse-t-il se départir de ses habitudes ri-
» goureuses en vous pardonnant le scandaleux
» éclat dont vous allez être l'objet. C'est ma res-

» pectueuse considération pour le nom que vous
» portez et le sentiment d'une douce commiséra-
» tion pour votre jeunesse qui m'engagent à
» vous avertir du péril qui vous menace; et je
» vous plains d'autant plus que je ne saurais me
» dispenser de vous faire poursuivre au tribunal
» des griefs en dévastations rurales.

» W. SCHULZ,

» Propriétaire du domaine de Champ-Vert,
» à la porte de Stralau,

» Partie plaignante. »

M. Herman-Adrian P...., conseiller intime et privé pour les finances de Sa Majesté prussienne, et chevalier de son ordre de l'Aigle-Rouge (troisième classe), arriva pour souper comme à l'ordinaire; il se mit à dire, avec un air de surprise et de sévérité laconique, à son ordinaire aussi:

— Je ne sais ce que le deuxième conseiller

de justice peut avoir à faire ici demain dans la matinée; il m'a prévenu qu'il devait y venir, et m'a prié de m'y trouver. Je n'y comprends rien.

Ce digne conseiller m'a dit qu'il avait regardé du côté de sa fille, qui se mourait d'inquiétude, et qu'il avait éprouvé une forte démangeaison d'en rire.

Le lendemain matin, je fus sonner à la porte du conseiller, et je demandai à parler à mademoiselle sa fille.

Je la trouvai qui fondait en larmes et qui s'étouffait de sanglots; elle ne doutait pas que je ne fusse le conseiller Numéro deux qui venait procéder à son interrogatoire.

Je lui dis préliminairement que j'apprenais avec regret que je ne pouvais parler à monsieur son père, attendu qu'il venait de sortir, parce qu'il avait été mandé chez le chancelier, m'avait-on dit....

La pauvre enfant respira un peu moins péniblement; je n'avais pas l'air de prendre garde à son état d'angoisse morale et de souffrance phy-

sique, ce qui contribuait encore à me donner à ses yeux l'apparence d'un homme de justice ; enfin, après quelques instants de silence, je lui demandai froidement :

— N'avez-vous pas, mademoiselle, un petit appartement à louer dans le haut de votre maison ?

Elle me répondit, en essuyant ses yeux, qu'il n'en restait pas un seul.

— Dans ce cas-là, je vous demande mille pardons ; je suis bien fâché de vous avoir dérangée, mademoiselle. Et je partis après les salutations d'usage, accompagnées d'un air de contrariété respectueuse.

Lorsque cette jeune fille me vit prêt à partir, on aurait dit qu'elle était délivrée d'un rocher qui pesait sur sa poitrine.

Elle avait été si tourmentée, qu'elle n'a plus éprouvé la fantaisie de correspondre avec les passants.

XXVI.

L'ARGOT GERMANIQUE.

« Ce sont de pauvres statues
» Sur de tristes monuments!... »

VOLTAIRE.

J'ignore en quelle année le pont Royal et la colonnade y attenante ont été construits, mais ce ne doit pas être bien long-temps après la biblio-

thèque Royale, car le même cachet de perfection est imprimé sur chacun de ces monuments.

L'architecte ne pouvait savoir qu'un jour un théâtre s'élèverait auprès du pont; cependant, ne dirait-on pas qu'il en a eu quelque pressentiment? Il y a placé les statues de Mercure et de Thalie l'une à côté de l'autre. Mercure, le dieu du négoce et du larcin, tient en main une bourse pleine, sourit avec malice, et montre, du bout de la baguette d'Hermès, l'endroit où avant lui ne se trouvait qu'une simple tête de taureau qui a cédé sa place à un théâtre. Thalie tourne le dos à cet édifice, et tient de la main gauche un masque d'orchestre où elle a mis un doigt dans chaque œil; elle regarde avec un air de jalousie le côté du palais de justice (stadtgericht). Je ne puis passer sur cette place sans chercher à déchiffrer ce que cet original d'architecte a voulu signifier par l'érection de ces deux statues.

Derrière un de ces deux fossiles allégoriques, j'ai pourtant entendu un soir une conversation bien intéressante. Il était déjà nuit, et je m'en

retournais chez moi, quand des paroles, prononcées à voix basse dans l'intérieur de la colonnade, me firent prêter l'oreille. Je ne manquai pas d'approcher, et j'aperçus deux individus à mine sombre qui chuchotaient vivement ensemble, et qui se turent en m'apercevant. Feignant aussitôt de me retirer, je courus me poster auprès de Mercure. Les deux compères, qui me croyaient parti, reprirent sans méfiance le fil de leur discours. Quel ne fut pas mon désappointement quand j'entendis des mots dont je ne pouvais comprendre le sens! qu'on en juge :

— Le *Brun de Spandau* me l'a *baldobern*.

— Mais, es-tu sûr de ton affaire? Tu sais que la dernière fois nous avons été pincés.

— Pincés! oui; mais comment? Si l'infâme *paveur blond* n'avait pas bavardé, nous aurions pu nous sauver avec notre paquet avant que les *beaux-frères* n'eussent pu nous tomber sur les côtes.

— Je n'ai jamais eu confiance dans le paveur;

quand il faut se battre, il sait toujours se mettre à l'écart, et il est toujours là quand il faut partager le butin. Les autres *strolches* se fient très-peu à lui ; aussi ne sait-il pas seulement *kakumloschen* comme il faut.

À peine osais-je en croire mes oreilles, en entendant parler ainsi pour la première fois. Je voulus monter sur le piédestal ; mais, à mon grand étonnement, je vis entre la statue de Mercure et l'une des colonnes une personne déjà cachée, qui me fit un signe de la main... J'avais glissé en posant le pied sur le piédestal ; aussitôt le chuchotement baissa de ton dans la colonnade, et nous vîmes deux ombres noires se glisser et disparaître dans la rue. Je m'apprêtais à faire une triste figure en face de mon compagnon ; mais je me sentis pénétré d'un autre sentiment quand je reconnus, au collet rouge de son manteau, que cet homme si hautement placé au-dessus de moi n'était qu'un employé de la police.

— Monsieur, seriez-vous par hasard inspiré

du démon pour venir m'enlever la plus belle capture de l'année?

— Je suis au désespoir de vous contrarier, honorable fonctionnaire; mais je vous avoue que je ne comprends pas ce que ma présence ici peut avoir de contraire à vos réglements. J'avais lu l'inscription qui est sur une des colonnes : CET ENDROIT NE DOIT PAS ÊTRE SOUILLÉ, et je n'ai commis aucun délit de cette nature.

— Imbécile! ce n'est pas de cela que je vous parle.

— Monsieur, grand merci pour l'épithète; mais je vous serais infiniment obligé si vous aviez la bonté de me dire en deux mots en présence de quelles personnes notre sympathique pèlerinage vient de me procurer l'honneur de vous rencontrer.

— Malheureux que vous êtes! nous avions devant nous les deux plus fameux voleurs de toute l'Allemagne, deux scélérats consommés, des hommes abominables dans toute la force

du terme. Par un effet du hasard, j'avais appris aujourd'hui qu'ils devaient se trouver dans la colonnade, et s'y concerter pour une effraction qui les aurait fait tomber entre mes mains ; mais il a fallu que votre curiosité diabolique vous conduisit ici justement pour y déjouer un plan que j'avais si bien combiné.

— Ainsi donc, monsieur, vous avez compris ce que ces braves gens voulaient dire par les mots baldobern, strolche et kakumloschen?

— Eh! mais sans doute ; ce sont des termes d'argot, et ils parlaient le langage des voleurs.

— Dans ce cas, monsieur, voudriez-vous me traduire en bon allemand ce qu'ils se disaient entre eux?

L'employé me toisa de la tète aux pieds, et, après un instant de silence, il me dit fièrement : Si vous voulez comprendre l'argot, vous n'avez qu'à vous procurer l'*Histoire des bandes de brigands sur les deux rives du Mein, dans le Spessert et la forêt d'Oden, par M. le doc-*

teur Pfister ; édition de Leipzig, 1812 ; et sur ce, j'ai l'honneur de vous saluer, me dit-il en s'encourant avec une précipitation rancuneuse et courroucée.

J'étais immobile et muet de surprise ; il n'y avait plus que Thalie, Mercure et moi qui fussions restés à la même place ; mais vous pensez bien que Mercure et Thalie y sont restés plus long-temps que moi (1).

(1) Parmi tous les avantages que nous avons sur la nation prussienne en fait de linguistique et de logomachie progressive, nous pouvons nous vanter d'avoir à Paris quatre ou cinq dialectes privatifs, y compris celui des voleurs et filous. — EXEMPLES : *J'ai pu grincher sabbatan que sur les toquantes et les râze-toches afrognées* (Vidocq). OU BIEN : *Je reçois toujours avec un nouveau plaisir les assurances que..... des sentiments qui..... font espérer que..... nous obtiendrons qu'ils..... à l'égard desquels....* (Voyez tous les journaux du 2 janvier depuis 7 à 8 ans.)

Nous avons ensuite l'argot mysticalvinistico de la duchesse de Broglie, assistée de madame Nau de Champlouis et de madame Pelet (de la Lozère) : — *Par la gratuité du béni, le déchu décédé avait entendu du père, et il est entré dans la joie de son maître, à toujours, en lieu où il n'y a ni cri, ni peine et travail.* (Voyez les petits livres de ces bonnes dames.)

A propos du jargon doctrinaire à l'usage de MM. Guizot, Guisard et consorts, nous dirons que — *la prépondérance paradoxale d'une majorité fortuite ne saurait animer ni vivifier des préventions inconstitutionnelles, hostiles et surannées, que*

MM. Lainé de Ville-l'Évêque et Duvergier de Hauranne ont signalées d'un nom qui restera! (M. GUIZOT, *Moniteur universel.*)

Arrive enfin le style intime, argot littéraire employé par les historiographes de certains ânes morts ou vivants. Laissons parler un de ces écrivains : — *Mais c'est qu'elle est, voyez-vous bien? c'est qu'elle est, c'est qu'elle est toute à moi; car enfin c'est ma maîtresse, ma maîtresse à moi, toute à moi, cette bonne fille; la belle fille, la grande fille, la quinteuse, l'égrillarde, la rangée, la folle fille, la gaspilleuse fille qu'elle est.*

Quand je la trouve ébouriffée, je dis : C'est bon. — *C'est bien, ça!*

XXVII.

L'AMOUR INDUSTRIEL.

> .... Le taureau, furieux, s'enferra de lui-même, et tomba mort à nos pieds; mais on découvrit le lendemain qu'il avait lui-même aposté ce taureau pour nous faire une galanterie à la mode de son pays. Je ne lui pardonnerai jamais la frayeur qu'il m'avait faite!
>
> BENSERADE.

Une jeune personne d'une mise fort élégante, et dont l'extérieur annonçait un rang intermédiaire entre la noblesse et la haute bourgeoisie,

allait dépasser l'angle de la rue du Nord; elle devait avoir oublié l'heure assignée pour son départ de la soirée dont elle sortait et pour sa rentrée chez elle, car elle marchait avec une rapidité craintive.

Dans la rue Française, sortit tout-à-coup d'une porte un jeune homme assez bien mis, avec trois individus du physique le plus commun. Ils paraissaient s'être postés là pour attendre la jolie dame et pour l'accoster au passage. Quand elle fut assez éloignée pour ne pas les entendre parler, le jeune homme se prit à dire à ses trois compagnons d'une voix très-basse : — Allons, c'est elle ! il faut la suivre et ne pas la laisser dépasser le coin de la rue des Charpentiers.

La recommandation faite, le jeune homme monta rapidement la rue Française, et les trois quidams suivirent la dame dans toute la longueur de la rue Charlotte.

— Ainsi donc, se dit l'observateur nocturne, il faudra que j'aille cette nuit jusqu'à la rue des

Charpentiers ; mais c'est égal ; j'ai du temps de reste et je veux savoir ce qui va s'y passer.

Les trois individus, qui marchaient devant moi, chuchotaient si bas, que je ne pouvais rien entendre ; mais plus nous nous approchions de la rue indiquée, et plus ces hommes accéléraient leurs pas ; je les voyais déjà tout auprès de la jeune dame, quand celle-ci se mit à crier au secours ; et ce n'était pas sans raison, car un de ces camarades l'avait saisie par derrière, et la jeune beauté se débattait avec une énergie désespérée....

J'étais sur le point d'accourir, mais mon intervention ne fut nullement nécessaire. Le même jeune homme qui avait lancé les trois compères survint du côté de la rue Frédéric, et se précipita sur les assaillants. Il en frappa un sur la tête et le renversa par terre ; il donna un énorme soufflet à l'autre, et saisit à la gorge le troisième, qui, bon gré, mal gré, fut rudement secoué.

— Misérables ! de quel droit vous permettez-vous d'arrêter pendant la nuit et d'attaquer im-

pudemment une dame au milieu de la rue? Je vous apprendrai comment on punit une pareille infamie.... Sauvez-vous ; éloignez-vous tout de suite, ou je vous fais arrêter par la police...

Les trois individus disparurent aussitôt sans répondre une seule parole...

— O Madame ! comme vous êtes effrayée !... Voulez-vous bien permettre que j'aie l'honneur de vous accompagner jusqu'à la porte de votre maison... Mais que vois-je ?.... ô ciel ! madame de Meinau... Est-ce bien elle ?

— Oui, mon cher M. de Walter ; que je suis heureuse de ce que le hasard m'a fait vous rencontrer au moment où j'étais insultée par ces odieux personnages ; quelle obligation ne vous ai-je pas ; combien j'admire le courage et la mâle intrépidité avec laquelle vous avez repoussé ces trois athlètes à vous tout seul, mon cher monsieur de Walter... Ah ! je n'oublierai jamais le service que vous venez de me rendre.

— Je suis véritablement confus de vos actions de grâces, ma chère madame de Meinau ; je vou-

drais pour vous, non pas seulement exposer, mais sacrifier ma vie toute entière ; peut-être alors ajouteriez-vous foi à la sincérité de mes sentiments, et seriez-vous persuadée que l'union dont je vous ai parlé comblerait mes vœux en m'assurant un bonheur inestimable.

— Donnez-moi le bras, mon cher Walter... je tremble encore à l'idée de ce que je serais devenue sans votre secours.

Le couple heureux tourna l'angle de la rue des Cuisiniers ; je le laissai partir, car je voulais tâcher de retrouver les trois compères, afin de saisir la liaison de cet étrange imbroglio.

Ils étaient arrêtés dans la rue des Tireurs (Schützen Strasse), et ils tenaient conseil pour décider quelle serait la taverne où ils iraient s'abreuver ; mais avant que la détermination fût arrêtée, j'en entendis assez pour tout comprendre.

— Tonnerre du ciel ! il m'a donné un si mauvais coup sur la tête, que les oreilles m'en tin-

tent encore. Si c'eût été pour tout de bon, il me l'aurait payé cher.

— Et moi donc, ne suis-je pas tombé d'une manière effroyable et naturelle! La petite imbécile ne s'est aperçue de rien.

— Deux écus par homme, ou six écus pour trois, c'est assez joli ; mais ce qu'il y a de plus beau dans l'affaire, c'est que nous recommencerons la semaine prochaine, et pour lors il faudra que nous exigions le double, ou sinon...

— C'est-à-dire que nous y reviendrons, si le mariage doit avoir lieu, car autrement à quoi tout cela lui servirait-il?

— Il pourra toujours se vanter que nous l'avons joliment tiré d'affaire. La belle dame, qui ne pouvait le souffrir, admire maintenant sa vaillance, et c'est moyennant six écus qu'il a réussi à se faire admirer. — Parole d'honneur, si le combat avait été sérieux, le triomphateur aurait chèrement payé les coups que j'ai reçus.

Je n'en voulûs pas savoir davantage. C'est singulier, dis-je en moi-même, ordinairement les

mariages engendrent des querelles, et celui-ci aura commencé par où les autres finissent. La moralité de l'anecdote consiste à dissuader les jeunes femmes de Berlin de sortir toutes seules au milieu de la nuit, et l'auteur pourrait ajouter que cette aventure et son résultat ne sont pas un produit de son imagination.

XXVIII.

LE MÉDECIN BERLINOIS

ET SON SUPPLÉANT.

« Aussitôt que le docteur Astruç eut acquis la vogue, il s'aperçut qu'il avait les jambes tellement affaiblies, qu'il ne pouvait plus monter jusqu'au deuxième étage, à moins de trois louis d'or. Il ne fallait pas moins que la possession et la vue de ces 72 livres pour lui en redonner la force; mais il faut dire à sa louange que l'espérance de les toucher au bout de l'année y suppléait parfaitement. »

LINGUET.

La vie d'un docteur en vogue est une vie bien tourmentée! — Il y a tout au plus une heure et demie que le Docteur Z.., est rentré chez lui,

et voilà devant sa porte une femme qui sonne à rompre le cordon. Le pauvre médecin venait à peine de se mettre au lit, et il faut qu'il se relève....

— Hélas, mon Dieu! monsieur le Docteur n'entend pas!...

Enfin un rayon de lumière éclate à travers les vitres, et la fenêtre s'ouvre :

— Qui est là ?

— Monsieur le Docteur! mon pauvre mari vient de tomber en apoplexie, nous ne savons que lui faire....

— Quel est votre mari ?

— C'est le mécanicien Muller, Tobie Muller, que vous avez guéri deux fois, quand vous demeuriez au rez-de-chaussée.

— Est-ce Muller de la rue de Mulack, n. 7, au troisième étage?

— Oui, monsieur le Docteur, c'est lui-même! quel bonheur que vous ne l'ayez pas oublié; mais tâchez de venir bien vite, je vous en prie, monsieur le Docteur, je vous en supplie!

— J'ai abandonné les pratiques du rez-de-chaussée et des *hauts-étages* à mon gendre, qui demeure au bout du Closter-Strasse; allez chez lui, ma bonne femme, il ne m'est pas possible d'aller chez vous.

La fenêtre se referma, et la lumière s'éteignit.

La malheureuse femme se dirigea précipitamment vers la rue du Cloître, où elle eut la douleur d'apprendre que le Docteur suppléant n'était pas rentré chez lui, depuis l'heure de son dîner.

Après un instant de réflexion, je pensai qu'il serait véritablement trop dur pour un médecin qui avait consacré sa journée toute entière aux soins de l'humanité souffrante, de se trouver encore privé du repos de la nuit dont il devait avoir si grand besoin. Je me rappelai ces paroles du docteur Walker, qui disait modestement en parlant de lui : — Si zélé, si généreux, si savant et si dévoué que soit un médecin, ce n'est jamais qu'un homme!

Mais voici qu'un superbe équipage arrive avec

une assourdissante vitesse. Les étincelles jaillissent sous les pieds des coursiers fougueux, qui s'arrêtent à cette même place que la pauvre femme venait de quitter. Un laquais descend, secoue la sonnette de manière à réveiller toute la maison, et s'impatiente de la paresse du Docteur.

Une lumière flamboie au premier étage, elle traverse plusieurs chambres, et la fenêtre s'ouvre comme auparavant.

— Qui est là ?

— Monsieur le Comte de Kilman-Priscau fait prier monsieur le Docteur de venir chez lui le plus promptement possible. Il a assisté hier à un souper de savants qui célébraient la mort de l'illustre M. de Goëthe, et il ne peut trouver le sommeil. — Il sent dans la bouche un goût d'amertume, et il éprouve des gonflements d'estomac. Madame la Comtesse vous envoie sa voiture et vous prie de vous rendre tout de suite à sa maison de campagne, à Charlottenbourg,

où monsieur le comte se trouve en ce moment-ci.

— Je vais avoir l'honneur de m'y rendre aussitôt que j'aurai passé mes habits....

Après un moment de réflexion, je dis encore, à part moi : — Si docte et si diligent que puisse être un Docteur prussien, ce n'est jamais qu'un homme !

XXIX.

LA NOCE A L'ANGLAISE.

— C'est un homme qui s'est assassiné, Monsieur.

— Sait-on pourquoi ?

— Il a mis sur un petit papier que c'était par amour pour mademoiselle Coraly, qui est une Anglaise.

— Ah ! quand on est capable de se tuer parce qu'on est amoureux d'une Anglaise, il n'y a pas grand perte....

SCRIBE.

Oh! comme la maison anglaise étincelle! quelle rayonnante illumination! que de belles voitures attendent devant la porte! On célèbre une noce ici, sans aucun doute.

Une bruyante musique fait retentir la salle. Des airs de walse entraînent la foule agitée : c'est la danse du départ. Dans le vestibule, la foule bariolée des laquais s'impatiente en fixant des yeux fatigués sur l'escalier par où doivent descendre leurs maîtres.

Tandis que dans la salle on donnait un libre cours à la commune allégresse, il y avait dans la rue un jeune homme enveloppé d'un manteau, qui montait et qui descendait avec inquiétude, ayant son collet relevé bien haut et son chapeau profondément enfoncé sur les yeux. Son agitation se calmait par intervalles, il s'arrêtait, écoutait, jetait un coup-d'œil sur ces brillantes fenêtres, et murmurait continuellement des mots qu'on ne pouvait saisir.

A vrai dire, et sans savoir pour quelle raison, cet homme intéressait ma sensibilité plus que ma curiosité.

Tout-à-coup, un autre jeune homme arriva d'un pas précipité devant la porte. Malgré l'atmosphère embrasée dont il sortait, et malgré la

légèreté de son costume de bal, il s'exposa téméràirement à l'air frais de la nuit, et se mit à crier : — La voiture de la fiancée! la voiture de la mariée! où est-elle, où est-elle ?

Une superbe voiture s'avance du milieu des autres équipages arrêtés devant la maison. Le laquais accourt, ouvre la portière, abat les marches, et le jeune homme aussitôt va présenter la main à une jeune dame couverte d'un léger schal, et qui, dans la ravissante parure d'une fiancée, attendait sur l'escalier. Cette dame paya d'un sourire l'empressement du jeune homme, qu'elle pria instamment de se recouvrir d'un manteau, mais qui, sans l'écouter, la conduisit jusque devant la voiture. Comme ils traversaient tous deux le groupe des laquais, j'entendis en anglais : — Par tous les diables, voilà une chose qui est mortellement amère!

L'homme au manteau s'était aussi dirigé vers la voiture, il paraissait en proie à l'agitation la plus violente : son regard était invariablement fixé sur la mariée. Il se mit de nouveau à mur-

murer, et cette fois je crus entendre ces mots : « Misérable parjure ! »

En ce moment, un bruit sourd se fait entendre ; des jeunes gens en costume de bal descendent les escaliers et se précipitent dans la rue.

— Où courez-vous donc sitôt ? — Vous nous échappez ! — Je ne vous perds pas de vue ! — Demain tu seras joué à ton tour, je te le promets ! — Messieurs, messieurs, remontons, c'est le parti le plus sage, laissez partir les mariés et faisons remettre du vin de Champagne dans le punch !

Cependant la voiture s'éloignait en emportant les deux époux. L'homme au manteau se mit à leur poursuite avec une vélocité qui tenait du prodige.

La course, heureusement pour lui, ne fut pas longue : bientôt la voiture s'arrêta, et l'homme au manteau se perdit dans l'obscurité.

La portière s'ouvrit, l'époux et l'épouse descendirent, et au moment où ils entraient tous deux dans la maison, un déchirant cri de dou-

leur retentit au milieu du sépulchral silence de la rue déserte : « Adieu, Caroline, adieu pour toujours ! »

La jeune femme se retourna avec effroi ;..... le bruit de la portière et des roues ne lui permettait plus de rien entendre ; mais je remarquai que les mariés s'empressèrent de disparaître et la voiture de repartir.

— Bonne nuit, couple charmant !

J'étais sur le point de retourner chez moi, quand je vis reparaître l'homme au manteau. Il remontait la rue, et après avoir jeté un coup-d'œil sur les fenêtres à peine éclairées du deuxième étage de la maison de la jeune mariée, il alla se poster vis-à-vis, tout auprès d'une fontaine, et immobile comme une borne.

Les lumières s'éteignirent successivement dans la maison ; il ne restait plus que la lueur opaque et languissante d'une lampe d'albâtre qui brûlait dans la chambre à coucher, et dont on apercevait la faible lueur à travers un épais rideau de soie jaune. De temps en temps il passait

une ombre obscure.... Enfin la lampe d'albâtre s'éteignit.

Un coup de feu part à mes côtés!...

Je vois l'homme au manteau tomber et rouler sur le pavé. Son crâne avait volé en éclats, et sa main droite agitait convulsivement un pistolet.

Les débris ensanglantés de sa tête avaient rejailli jusque sur moi.

XXX.

LE SERPENT SOUS LES FLEURS.

Ena ningou cê nazarga'n,
Ena ningou cé zamédan,
Ena ningou mar limadouh
Ena ningou, Zazour!
(*Chanson de Quimperlé.*)

A l'écho qui résonne
Elle redit souvent
Cette chanson bretonne
Que je chante en pleurant.

ÉMILE BARATEAU.

Voilà sans doute un jeune couple amoureux. Sont-ils heureux, ces jolis enfants! comme ils sont enlacés l'un à l'autre! On dirait qu'ils ne

voudront jamais se séparer, et qu'ils ne pourront jamais être désunis. C'est un spectacle dont la vue réjouit toujours mon cœur.

En me voyant approcher, le couple heureux s'éloigna ; ma présence leur était importune. Mais lorsqu'en retournant sur mes pas, je traversai la place de l'Opéra, je revis le même couple arrêté devant la grille du bâtiment de la Bibliothèque, et causant avec chaleur.

— Mais je ne sais ce que tu as aujourd'hui, ma Louise ; tu es si abattue, si monosyllabique, et cependant tu presses mon bras si tendrement… Que te manque-t-il, ma chère et douce amie ? parle-moi donc?

— Puissai-je n'être jamais séparée de toi, mon Charles. Ah ! oui, je serre ton bras, puissai-je ne jamais le quitter ! Que la journée me paraît longue et pénible quand je ne te vois pas… surtout maintenant, depuis que…

— Achève ; pourquoi n'achèves-tu pas ? — Depuis sans doute que ton père m'a défendu l'entrée de sa maison ? Quel homme dur et sans

entrailles ! — Entraver notre bonheur, un bonheur comme le nôtre, un bonheur si doux et si pur, comme tu dis souvent...

— Non, Charles, non ; ce n'est pas là ce que je voulais dire. Plût à Dieu qu'il te l'eût défendue plus tôt !...

— Comment! que dis-tu? qu'il me l'eût défendue plus tôt? Voilà un étrange aveu dans ta bouche.

— Ah ! Charles, Charles, tu ne me comprends pas, ou tu ne veux pas me comprendre. Dieu, où prendrai-je la force de t'avouer ce qui, depuis trois semaines, me tourmente et m'inquiète si cruellement !

— Tu excites singulièrement ma curiosité. — Que se passe-t-il de nouveau? Ton père aurait-il appris quelque chose, et t'en aurait-il parlé? — T'aurait-il absolument défendu de sortir le soir?... — Il y aurait de quoi le donner au diable.

— Pas si haut, mon Charles, ne parles pas si haut, pour l'amour de Dieu! Voilà précisément

quelqu'un qui passe sur la place.—Ne pourrais-tu donc avoir aucun pressentiment, aucune idée du sujet qui me rend si triste, si malheureuse ?...

— Je ne sais pas du tout ce que tu veux dire ; et quel pressentiment pourrais-je avoir ? — Dis-moi franchement ce qui te chagrine ; tu sais que l'inquiétude me fatigue, et que l'attente me déplait...

La jeune fille se met à sangloter ; elle couvre sa figure avec son mouchoir ; le jeune homme lui baise le front et la supplie de parler. — Enfin elle lui dit d'une voix presque étouffée : — Charles, mon Charles, que tu m'as rendue malheureuse !... je suis... mère...

— Que la foudre m'écrase ! Mon Dieu, mon Dieu, je ne pensais pas à cela ! Je suis véritablement prédestiné pour le malheur, et ces choses là n'arrivent qu'à moi !...

— Est-ce là tout ce que tu as à répondre à cet aveu qui m'accable ; Charles, Charles ! qu'allons-nous faire ?

— Ma chère enfant, rien n'est plus facile que

de faire une semblable question; mais laisse-moi le temps d'y réfléchir; tu m'as terrifié.... J'en ai la fièvre.

— Ne pourras-tu donc pas m'épouser, mon bon Charles. Oh! alors j'aurai le courage de tout avouer à mes parents. Dans les premiers temps que tu venais à la maison, ne me disais-tu pas que tu cherchais une femme...

— Oui, mon enfant, mais une femme avec un peu de fortune. Vois un peu, j'ai déjà bien de la peine à vivre tout seul avec mes appointements de 400 écus...

— Ah! mon Charles, si tu savais comme je saurai bien me restreindre; — je serai si économe; — je ferai si bon usage du peu que nous aurons; — je pourrai même gagner quelque chose de mon côté; — je travaillerai la nuit pendant que tu dormiras, — je broderai toutes les nuits; — mais sauve-moi de la honte et de la colère de mon père.

— Ma bonne petite Louise, ce que tu dis là n'est pas raisonnable, et ce que tu me deman-

des est impossible. Avec la meilleure volonté du monde, je ne pourrai jamais prendre sur moi d'aller dire une seule parole à ton père : c'est un vieux scélérat qui n'a cessé de me faire des reproches, et qui m'a grossièrement défendu l'entrée de ta maison.

— J'intercéderai pour nous, mon ami; mon père est bien un peu indisposé contre toi, parce qu'il a entendu dire beaucoup de choses... mais il ne voudra pas que son enfant déshonore sa vieillesse, et tu peux compter...

— Mais sois donc raisonnable, ma Louise; avec quoi vivrions-nous? Je ne pourrais pas rester toute la journée renfermé chez moi; il faudrait bien de temps en temps faire une partie de billard ou de spectacle... Et puis je te dirai que les cris des petits enfants me sont insupportables.

— Oh! grand Dieu! que vais-je devenir?

— Et que sais-je, moi; il ne manque pas de sages-femmes. Le feuilleton de la *Gazette de Prusse* est rempli de ces sortes d'annonces.

D'ailleurs ton père ne doit ni te frapper pendant ta grossesse, ni te laisser manquer du nécessaire ; c'est la loi de Prusse, et s'il y manquait, je te conseille de l'accuser devant les tribunaux.

— Charles ! Charles ! tu n'as donc aucune parole de consolation à me donner.

La pauvre fille ne put continuer de parler ; les sanglots l'étouffaient.

— Ne pleure donc pas ; ce qui est fait est fait. A quoi bon revenir là-dessus ; tu n'es pas la première et tu ne seras pas la dernière à qui pareil accident soit arrivé. S'il le faut absolument, je te paierai une petite pension ; tu n'en seras guère plus riche, mais du moins nous pourrons continuer à nous promener de temps en temps.

— Je suis accablée. — O mon père ! mon père ! — vous aviez bien raison. — Mes yeux se troublent ; — je m'évanouis. Soutiens-moi, Charles, je tombe...

Et, en effet, la pauvre jeune fille tomba contre la grille. Son amant murmurait quelques mots que je ne pouvais entendre ; je reculai aus-

sitôt de quelques pas, et je m'élançai par dessus le mur d'appui, afin de porter secours à l'infortunée qui gisait par terre.

En me voyant survenir, le jeune homme avait pris la fuite, et il disparut bientôt dans l'obscurité de cette place immense.

Me trouvant seul avec la malheureuse jeune fille, je mis tout en usage pour la rappeler à elle-même, et j'y réussis enfin. Elle s'appuya sur mon bras avec reconnaissance, et m'indiqua la demeure de ses parents chez qui je l'accompagnai. Ces bonnes gens furent bien surpris, et me remercièrent de tout leur cœur; ils voulurent me faire partager leur petit souper, ce que je n'acceptai pas, car je n'aurais pu regarder la pauvre enfant sans embarras et sans confusion pour elle.

Il y a deux ans de cela. — Dernièrement j'ai lu dans les journaux qu'un pasteur de la Poméranie, ou de la Prusse de l'est (je n'en suis pas certain) avait épousé Louise W.......t.

J'ai su aussi que, depuis qu'elle est partie de Berlin avec son mari pour aller s'établir dans leur presbytère, ses parents avaient pris chez eux un petit garçon qui paraît âgé de dix-huit mois.

XXXI.

LE SÉMAPHORE.

> Tous les tribunaux du royaume, et particulièrement ceux de Normandie, ont condamné l'emploi de ces télégraphes nocturnes, dont le moindre inconvénient est de préoccuper et d'inquiéter les populations agricoles.
>
> M. PLOUGOULM.

Une imagination d'un nouveau genre est de placer une lampe allumée sur une fenêtre ouverte.

A un deuxième étage de la rue de Spandau, je vis tout-à-coup briller une lumière dont la vive clarté se projeta sur toute la rue ; la fenêtre était ouverte, et l'on avait eu le soin d'en tirer les rideaux de manière à ce qu'ils ne pussent prendre feu. De temps à autre, dans le fond de la chambre, on voyait errer une forme féminine. Des draperies, ajustées avec goût, donnaient à comprendre qu'il existait dans cette chambre une alcôve ; et c'était, sans aucun doute, une chambre à coucher.

Je pensai que pour faire tomber cette lampe il suffirait d'un simple coup de vent, et je continuai mon chemin.

« Belle et verte couronne de vierge !
» Satin bleu violet ! »

sifflait un jeune homme qui venait de mon côté, et qui parut aussi prendre garde à cette lampe sur la fenêtre. Il ne la perdait pas de vue, et il

continua de siffler en montant et descendant successivement la rue de Spandau.

Enfin la lumière fut enlevée, ou pour mieux dire éteinte, car je remarquai que quelqu'un s'était avancé pour en tourner la mécanique. Alors le sifflement de la *couronne de vierge* cessa tout-à-fait, et le jeune homme cessa d'arpenter le terrain.

Il y aura quelque chose ici. Voyons donc ce qui va s'y passer.

Une main délicate et blanche vint à l'instant placer sur la fenêtre une petite pendule en bronze dans le goût le plus moderne, et ce fut après avoir enlevé la cloche de verre qui la couvrait. A peine y fut-elle posée, que le coup de minuit s'y fit entendre assez distinctement.

Le jeune homme eut l'air de compter sur ses doigts, et puis il mit à siffler le vieux air :

« Lavende, myrthe, romarin,
» Fleuriront dans mon parterre. »

Telle fut sa réponse ou sa promesse; il paraît qu'elle arriva bien à propos, car la lampe fut aussitôt rallumée, la fenêtre refermée et le store abattu.

Minuit sonnèrent, et j'eus la curiosité de revenir au poste que j'avais quitté. Le jeune homme à la lavende et au romarin était alors placé tout justement au-dessous de la fenêtre sur laquelle une demi-heure auparavant brillait la lumière de la lampe. La fenêtre s'ouvre. — Mais on entend du bruit; il semble qu'on frappe sur du fer ou sur de la pierre. — Aussitôt le jeune homme lève la main en l'air; quelque chose reluit. — Ah! ah! c'est une clef qui tombe.

La porte est bientôt ouverte et refermée; l'escalier s'escalade à pas si précipités, qu'on entend monter comme en sautillant et en trébuchant.

Me voilà seul et sans idée fixe; mais tout-à-coup, à la même fenêtre, paraît encore une lu-

mière qui perce le tissu d'un rideau bien déployé.

Au bout d'un quart-d'heure, arrive un homme suivi d'un commissionnaire de la messagerie, avec une malle en cuir sur le dos et un sac de voyage à la main. Le voyageur, en se dirigeant vers la maison de la dame, fixait continuellement cette fenêtre éclairée, qui avait aussi attiré son attention.

— Ah! j'arrive fort à propos, ma femme n'est pas encore couchée. Quelle joie elle va éprouver en me revoyant! Elle ne m'attend que demain; je vais joliment la surprendre. — Voyez, je vous en prie, où est le garde de nuit, afin qu'il vienne m'ouvrir la porte.

Le garde arriva. — Le commissionnaire fut payé, la porte ouverte, et le gros monsieur monta l'escalier assez lourdement.

Tout-à-coup un grand mouvement se manifesta dans la seule pièce de cette maison qui fût éclairée. Des ombres noires passaient et repas-

saient devant les rideaux; on y parlait à haute voix, et finalement tout redevint tranquille dans cette chambre. Mais il n'en était pas ainsi sur l'escalier, où l'on se chamaillait en criant, et où l'on trébuchait à faire frémir. Une figure de femme ouvrit la fenêtre avec anxiété, en faisant plonger ses regards inquiets de haut en bas.... La porte s'ouvre, et le jeune galant roule sur le pavé de la rue avec une impétuosité qui provenait d'une impulsion tout-à-fait étrangère à sa volonté.

— Te voilà bien récompensé, mon ami, lui dit le nouvel arrivant; j'espère que tu seras quelque temps avant qu'il te prenne envie de revenir à la charge; mais remontons auprès de notre fidèle épouse, afin de lui donner la part qui lui revient dans cette rémunération.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! s'écria celle-ci en pleurant et en fermant la fenêtre.

Je la laissai crier, et je laissai son favori gémir sur le pavé; mais, en passant auprès

de celui-ci, je sifflai la suite de l'air du romarin :

« Qu'il est long à venir le bonheur de l'amant !
» Je m'impatiente de l'attendre ! »

XXXII.

DISGRACIÉE.

Les personnes d'esprit sont-elles jamais laides?

PIRON.

— Quel interminable et bruyant caquet !

Sous la porte d'une maison dont le deuxième étage était bien éclairé, arrivaient une foule de

jeunes filles, accompagnées de plusieurs jeunes gens. Il commençait à pleuvoir, et l'horizon, lourdement chargé de nuages obscurs, faisait craindre une averse formidable.

— Ah! mon Dieu, voilà qu'il commence à pleuvoir, qu'est-ce que nous allons devenir avec nos souliers de taffetas?

— Pourrais-je vous offrir de vous accompagner jusque chez vous, mademoiselle, mon bras et mon parapluie sont tout-à-fait à votre disposition!

— Monsieur, vous êtes par trop obligeant.

— C'est un bien léger service, que je vous rendrai avec un plaisir extrême. Acceptez mon bras, je vous en supplie.

Ainsi s'était formé un jeune couple qui descendait la rue en pleine satisfaction.

— Mina, garde ton parapluie; monsieur le Référendaire a la complaisance de m'accompagner jusque chez nous.

— Mais, mademoiselle, c'est que votre ma-

man m'envoie pour venir vous chercher, précisément parce que monsieur votre père ne veut pas que le Référendaire....

— Mina, tais-toi! si tu continues de parler ainsi, je ne te donnerai pas d'étrennes à Noël, et j'avertirai maman quand le dragon de Puckler-Muscau viendra pour te voir!

Mina garda le silence, et la demoiselle et le Référendaire continuèrent de marcher au bras l'un de l'autre.

Derrière eux étaient trois jeunes filles qui cheminaient sous un grand parapluie vert; elles relevaient si bien leurs robes, que les yeux s'arrêtaient irrésistiblement sur elles.

— Alexandrine, as-tu remarqué comme les Meyer étaient bien parées? Il n'y a plus moyen d'y tenir!

— O! Dieu, que cette Malvina me déplaît!

— Et la petite Sowkaisw donc, as-tu vu comme elle était mise? as-tu fait attention à son corsage bleu? N'aurait-on pas dit la Thékla dans

la *Mort de Wallenstein?* — C'est inconcevable! et que dis-tu de ces boucles à prétention? comme elle est ridicule!

— As-tu remarqué comment l'Assesseur l'a plantée là pendant le Cotillon? Ah! ciel, mesdemoiselles, voilà le lieutenant qui nous suit! est-ce bien pour nous qu'il vient? C'est peut-être pour Théodora!....

— Non, c'est plutôt pour toi, Alexandrine!

— Du tout! c'est pour vous, Hulda!

Elles tournèrent l'angle de la rue.

— Quel ennui, grand Dieu! quel ennuyeuse soirée! s'écriait un jeune homme à barbe en collier, suivi de trois autres danseurs qui sortaient du bal.

— Pas une seule figure supportable! des nez camus, de petits yeux, des bouches fendues de l'une à l'autre oreille! compagnie désespérante et monde affreux!

— Mais cette petite Meyer n'est pas trop mal, à ce qu'il me semble?

— Allons donc! c'est une espèce de saltimbanque ou d'acrobate! Quand je vois une femme qui fait des avant-deux avec six entrechats, je tourne à la mort. Ne me parlez donc pas de votre Meyer! — Il n'y en avait pas une qui eût le *groschen!* — C'est une honte! une pénurie! une famine!

— Viendras-tu demain chez Stchelg?

— Je ne sais pas.

— Allons un instant à la redoute! — Bonne nuit!

— Adieu donc.

C'est ainsi que tout le monde se dispersa. Il ne restait plus qu'une seule dame sur les marches du perron, dont on venait de fermer la porte. Elle paraissait indécise entre la nécessité de partir et celle de s'exposer à la pluie. Je trouvais singulier qu'aucun de ces jeunes gens qui avaient successivement abandonné la maison n'eût fait attention à cette jeune femme. Je m'approchai d'elle, et je lui offris poliment les se-

cours de mon bras et de mon parapluie (galanterie de circonstance, et dont la formule était revenue souvent).

Elle accepta le tout avec simplicité, mais avec un air de surprise.

— La société était bien nombreuse aujourd'hui. — J'entamai ainsi la conversation comme un homme qui serait sorti du même salon.

— M. le conseiller privé reçoit beaucoup de monde. Telle fut la réponse que fit entendre une voix douce et timide.

— Avez-vous beaucoup dansé, Madame?

— Moi, dansé!.... Non, Monsieur; j'ai joué du piano pendant que les autres dansaient.

Elle prononça ces mots d'un accent si particulier, moitié sur le ton de la plaisanterie, moitié sur le ton de la récrimination, que, presque involontairement, je me baissai pour voir sa figure à la clarté du réverbère...

Ayant observé le mouvement que je venais de faire, elle me regarda tristement avec deux

grands yeux très-doux, et me dit : — Je crois que la pluie diminue, Monsieur, et je pense que je puis m'en aller toute seule à présent...

Le son plaintif de sa voix avait quelque chose de si entraînant, que je me fis un reproche de ma curiosité, et je la priai instamment de me permettre de l'accompagner jusqu'à sa porte.

Notre conversation devint alors plus animée. J'appris que monsieur le conseiller privé, pour procurer de la société à mesdemoiselles ses filles, et peut-être aussi dans l'espérance de trouver à les établir, donnait fréquemment des soirées nombreuses où l'on dansait beaucoup pour ne manger que le moins possible ; j'appris aussi que ma compagne était une amie d'enfance de ces demoiselles, et qu'elle *touchait passablement* du forte-piano.

— Vous voulez bien paraître surpris que je n'aïe pris aucune part à la danse, mais je suis si laide ; et, vous le savez, quand on est dans mes conditions d'existence, on est comme un paria dans une société de jeunes personnes.

— Comment donc, Madame, mais permettez-moi...

— Permettez, Monsieur, que je refuse d'avance le compliment que vous voudriez m'adresser. Je suis laide, je le sais, mais je me suis établie courageusement et patiemment dans ma laideur ; ne craignez pas que je me plaigne ; je supporte mon sort avec résignation, et il me semble quelquefois que je suis heureuse?... Je suis paisible du moins. Quand mes amies d'enfance viennent à moi pour me prier de *jouer*, je me dis souvent : Si tu étais moins laide..... mais te voilà seule et abandonnée au milieu de l'essaim le plus joyeux! Je n'ai jamais été conviée à participer aux joies de mon âge. Je ne connais pas du tout les plaisirs de la danse, mais j'éprouve une satisfaction secrète en voyant les autres heureux et joyeux. Je n'aurais peut-être pas autant de bienveillance et d'abnégation, si je pouvais avoir une seule prétention pour mon propre compte?....

— Vous êtes, Madame, la première personne que j'entends parler si tranquillement...

— De sa laideur, n'est-ce pas? C'est bien possible ; mais la certitude donne le repos. A d'autres personnes, qui ne devraient pas non plus se considérer comme belles, le doute peut quelquefois susciter une espérance, et leur donner le courage de quelques prétentions ; mais pour moi, toute incertitude a disparu, et avec l'incertitude, tous les troubles et les tourments de l'inquiétude. Je suis réellement pour les autres et indubitablement pour moi, très-laide ; mais je rends grâce au ciel de ce que le monde a eu l'obligeance et l'humanité de me le faire sentir.

— Qui pourrait avoir l'impolitesse et la dureté?...

— Mon Dieu, Monsieur, c'est tout le monde, et le plus souvent sans le vouloir. Une belle personne est le chef-d'œuvre de la nature ; une jeune femme laide est une sorte de négation

dans la création. Qu'elle remplisse tous ses devoirs, qu'elle possède toutes les qualités du cœur et de l'esprit, toutes les vertus capables de produire un bonheur durable, on la fuit ; sa figure repousse les personnes les plus bienveillantes ; la laideur n'attire point l'homme. Lessing a dit : « qu'on souffre une araignée grise sur un treillage parce qu'elle délivre des mouches, mais » dans la chambre on l'écrase. » Moi, on me laisse au clavier, quand les autres jeunes filles se divertissent ; on m'abandonne, et nul ne m'offre sa compagnie ni sa protection (même pour m'en retourner chez moi). Je suis la confidente de tous les petits secrets de mes amies, parce que je ne saurais être dangereuse pour elles. — Pour un homme, il en est tout autrement. L'homme le plus laid peut nous plaire, à raison de la supériorité de son intelligence, à cause de ses talents, de son courage, ou seulement à cause de sa renommée ; il peut éveiller des sympathies, rencontrer l'amitié, inspirer l'amour ; mais voilà ce qu'une femme laide n'obtient jamais

avant quarante ans, et je suis malheureusement si loin de là ! — Je m'aperçois que je deviens sentimentale, et je vous en demande pardon. J'ai dû vous causer de l'ennui, mais je n'ai pu m'empêcher de vous faire part de mes réflexions, en me trouvant si tristement isolée, parce que j'ai eu la petite vérole. Adieu, Monsieur, voici la maison de mon père, et je vous remercie de l'aimable attention que vous avez bien voulu m'accorder.



XXXIII.

FACÉTIE TRÈS-INGÉNIEUSE

ET FORT AGRÉABLE.

Ne me parlez pas des Allemands quand ils sont en gaîté! ils mettent toujours de la *poudrette* au fond de leurs plaisanteries.

RHULLIÈRES.

— Je suis le plus heureux des hommes, la plus heureuse de toutes les créatures qui vivent sous le soleil de Dieu, mon ami!

— Ah ! ah ! et d'où vient soudainement cet accès de félicité parfaite ? — Hier encore tu étais si profondément mélancolique...

— Elle m'a écrit, mon ami ; elle veut me parler, elle m'aime ! Enfin je suis le plus heureux des hommes !

— Tu viens de me l'annoncer ; mais procédons avec ordre, et voyons un peu ce qui peut te causer un si grand bonheur.

— O l'insensible ! — Mais comment ne pas s'emporter contre lui ? Tu n'as donc pas une étincelle de poésie dans l'âme ? Tu me fais toujours l'effet d'un livre en prose, et je ne connais rien de si méprisable. Ne sais-tu pas que c'est la céleste Adélaïde, que j'aime, que j'adore, et dont je suis aimé ? Avant-hier, dans un petit billet que j'ai glissé dans son Klopstock, je lui ai fait part de mon amour, en lui glissant ensuite un mot, touchant l'espérance d'un heureux examen et d'un prochain emploi.

— Oui dà ; si telle est la volonté de Dieu et celle des membres du consistoire de Berlin ?

— Ne m'interromps plus, je t'en prie. Aujourd'hui j'ai reçu la réponse de cet être divin ! Elle veut me parler et m'a ordonné de me trouver ce soir à dix heures devant sa fenêtre. — Là, je vais entendre sa douce voix.

— C'est-à-dire si les parents sont couchés ?

— C'est ravissant et c'est romantique.

— Oh ! oui, très-romantique ! — Il me semble cependant que tout irait aussi bien si l'entrevue avait lieu sous les tilleuls et pendant le jour.

— Le ciel m'en préserve ! La nuit est bien autrement favorable ; elle est plus belle et plus poétique, plus propice aux tendres aveux !.... Enfin tu m'accompagneras, et tu veilleras à ce que personne ne vienne nous surprendre.

— Soit : je ne veux pas me refuser à te rendre un pareil service. Ainsi, j'y viendrai ; en attendant, laisse-moi travailler. A neuf heures trois quarts, tu pourras revenir ici, tu me trouveras

sous les armes, en attendant mon heure de faction.

Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que mon ami l'amoureux put mettre un terme à ses exclamations érotiques. Il partit; mais, dès huit heures et demie, il ne cessa de me tourmenter, jusqu'à ce que je me déterminasse à le suivre à son rendez-vous.

Aussi, à neuf heures précises, étions-nous arrivés tous les deux devant la maison de la charmante Adélaïde, réfléchissant, moi surtout, à cette heure mortelle qui devait s'écouler avant de la voir paraître à sa croisée. Mais une circonstance imprévue vint abréger ce temps, dont la prévision faisait mon tourment.

Une voiture, tirée par trois chevaux de race brandebourgeoise, portant trois valets de ferme, en jacquettes et en longues bottes, chargée d'un attirail de brouettes, de pioches, de pêles et de tridents, vulgairement appelés fourches, vint rouler sur le pavé de la rue avec un fracas de tonnerre.

Ce fut avec un malin plaisir que je vis la voiture s'arrêter justement sous la fenêtre où devait rayonner notre soleil de félicités. Mon ami le romantique avait les yeux invariablement fixés sur la jalouse persienne qui lui dérobait l'objet de sa flamme; il ne faisait attention qu'à la lumière qui éclairait l'appartement, et s'il la voyait vaciller, se mouvoir ou diminuer d'éclat, son cœur en palpitait d'émotion.

Tout-à-coup mon ami s'écria : — Ne sens-tu pas s'élever en toi la haute poésie de ton être? Ô pouvoir des affinités électives! je crois entendre un chant d'allégresse et de ravissement sortir de chaque atome! Amour! amour! tu es véritablement cette puissance universelle et cette force créatrice à l'indéfini! Le cœur où tu as élu domicile et où tu domines en maître absolu, ne sent-il pas retentir en lui l'harmonie secrète des sphères, ainsi que la voix du mouvement sidéral et de la vie céleste!

— La chose du monde que je sens le mieux,

mon bon ami, c'est qu'il sent abominablement mauvais.

Interrompu si brusquement, mon extravagant ami fut convaincu de la vérité de mon observation, car il atteignit son mouchoir et se boucha convulsivement les narines.

L'occupation des trois valets de ferme ne venait que de commencer, et toute la nuit devait se passer dans cet agréable exercice.

— Quelle malédiction! Il faut que ces détestables campagnards aient choisi précisément, (pour se livrer à des manipulations fort intéressantes, à ce qu'on dit, parce qu'elles ont rapport à l'économie rurale), il faut qu'ils aient précisément choisi l'heureux jour où je dois recevoir un doux aveu de sa bouche de rose. Mais n'aperçois-tu pas une figure éthérée qui nous regarde?... Oh! oui, c'est-elle! mon cœur le dit; — elle se montre à nous...

J'aperçus effectivement une jeune fille qui nous regardait à travers les vitres avec un air

moqueur. Tel fut le résultat de ce rendez-vous amoureux. Je suffoquais, et je me séparais de l'homme aux illusions, quand je le vis s'avancer pour aller chercher noise à ces industriels agricoles.

XXXIV.

LE DOIGT DE DIEU.

« Pleurez sur vous, Madame, et non pas
» sur lui ; souvenez-vous que l'Église se
» réjouit de la mort des enfants. »

FÉNELON.

— Hélas! mon Dieu! comment donc faire, et que vais-je devenir? s'écriait en sanglotant et en se tordant les mains une jeune fille de quinze à

seize ans, qui était arrêtée devant une porte fermée, et qui regardait tantôt vers une fenêtre faiblement éclairée du premier étage, et tantôt vers le bout de la rue, comme si elle attendait quelqu'un.

— Que vous manque-t-il, jeune fille? lui demandai-je, en supposant que ses maîtres ou des parents inhumains l'avaient abandonnée.

— Ah! mon Dieu! il y a déjà long-temps qu'il est nuit, et Madame n'est pas encore rentrée; et le pauvre Henry!... — Si du moins elle n'avait pas emporté la poignée du loquet! Que dirait Monsieur s'il allait revenir?

Ces mots, interrompus par des sanglots, ne pouvaient guère me faire comprendre la cause des inquiétudes et des plaintes de cette pauvre enfant. Mais lui ayant adressé quelques paroles de consolation, elle me raconta que sa maîtresse était allée au théâtre grotesque avec un jeune officier, que son maître était à la foire de Leipsig, et que le petit garçon dont elle était la gardienne avait été saisi d'une horrible quinte de

toux, accompagnée de convulsions, depuis le départ de sa mère; elle ajouta, qu'effrayée de cette crise imprévue pour elle, et ne sachant quel sorte de soulagement administrer à l'enfant malade, elle avait pris le parti de sortir en fermant la porte de la maison derrière elle, ensuite de quoi elle avait couru chez une de ses tantes pour lui demander conseil. Elle en rapportait du sirop de fleurs de pêcher avec du miel rosat; mais son désespoir provenait de ce qu'ayant voulu rentrer dans la maison de ses maîtres, elle avait reconnu que la porte, qui pouvait s'ouvrir en dedans au moyen d'un loquet, ne pouvait être ouverte en dehors qu'à l'aide d'une clef que Madame avait emportée (je ne sais pourquoi, disait ingénûment la pauvre fille).

— Eh bien, prenez patience; il est déjà onze heures, et votre maîtresse ne se fera peut-être pas attendre long-temps? Les enfants éprouvent souvent des indispositions qui leur passent bientôt.

— Je l'espère comme vous, Monsieur, car

j'avais, sans y penser, laissé la fenêtre ouverte, et quand je suis revenue, à dix heures, j'ai remarqué que la toux était beaucoup moins forte qu'auparavant. Je n'entends plus rien du tout depuis un quart-d'heure... Il se sera sans doute endormi, le cher ange ; mais que dira Madame quand elle saura que je suis sortie?

Tandis qu'elle me parlait, une voiture de remise avança rapidement et vint s'arrêter justement devant la maison.

Aussitôt que la portière fut ouverte, un bel officier s'élança de la voiture pour en faire descendre une jeune dame qui cherchait autant que possible à se dérober aux regards scrutateurs, et qui jeta des yeux inquiets sur les fenêtres des maisons voisines; elle ouvrit elle-même la porte avec émotion, et monta d'un pas rapide. Le cavalier jeta un pour-boire au cocher, courut après la dame, et la voiture partit.

— Monsieur le baron, vous laissez donc partir la voiture? comment pourrez-vous retourner à pied jusqu'à Dommerdam ?

— Je n'ai guère l'envie de m'en retourner, charmante Alexandra. Comment, après une soirée charmante, aller retomber dans le vide de mes quatre murailles? Oh! non; il faut que vous me permettiez de respirer encore un instant le même air que vous; permettez-moi de vous parler, de vous exprimer avec quelle ardeur....

— A quoi pensez-vous, monsieur le baron? Que dirait mon mari s'il venait à le savoir?

— S'il venait à le savoir, il murmurerait peut-être un peu, suivant son aimable coutume; mais il n'en saura rien. Quand je suis venu vous chercher ce soir, ne vous ai-je pas entendu donner à la nourrice de votre fils la permission d'aller coucher chez sa mère? et la petite servante qui est restée dans la maison ne vous trahira certainement pas! Vous avez d'ailleurs la clé de certaine porte...

— Vous êtes un véritable séducteur, baron; vous savez trouver réponse à tout ce que je vous dis. Entrez donc; mais pas d'indiscrétion, s'il

vous plaît ; n'abusez pas de ma confiance, ou je me fâcherai sérieusement.

En les voyant passer, la jeune fille voulait appeler sa maîtresse et monter à sa suite, mais je l'en empêchai ; et ce ne fut que lorsque le bruit des portes m'eut annoncé que la belle était rentrée dans son appartement, que je laissai monter ma compagne, en me joignant à elle. Arrivés à la porte, nous entendîmes parler à demi-voix, et nous frappâmes doucement. On vint nous ouvrir sur-le-champ, et la dame resta consternée quand elle vit entrer sa servante avec un homme qu'elle ne connaissait point...

— Mais, Monsieur, qui êtes-vous? que me voulez-vous? Qu'est-ce qui peut vous amener ici à cette heure de la nuit?...

— Ce qui m'amène, Madame! c'est la compassion, c'est la pitié que j'éprouve, et c'est l'intérêt que je prends à la vie d'un pauvre enfant délaissé. La jeune fille que vous voyez s'était par hasard et maladroitement (comment vous dirai-je?) enfermée dans la rue ; elle se lamen-

tait de ne pouvoir rentrer chez vous pour y soigner votre enfant malade ; il paraît que monsieur votre mari est en voyage, et c'est pourquoi j'arrive auprès de vous, afin de m'informer si mon assistance...., — Je suis docteur en chirurgie, Madame.

— Comment dites-vous? — Mon fils est malade, s'écria-t-elle embarrassée comme une pécheresse, et surexcitée par un sentiment d'amour maternel, sentiment naturel à toutes les femmes, et réveillé si douloureusement dans son cœur.... Elle courut auprès d'un berceau que j'aperçus dans une chambre attenante à la sienne ; et le jeune baron, qui n'était certainement pas le moins embarrassé des deux, gagna le seuil de la porte, en tirant ses gants sur ses mains.

— Il est tout froid... Grand Dieu ! mon fils est mort ! Et la malheureuse mère se précipita sur le berceau. Jamais le souvenir de cet affreux moment ne me sortira de la pensée. Cette belle jeune femme était évanouie ; le mouvement convulsif de ses lèvres exprimait un état d'angoisse

et d'horreur indescriptibles, et une pâleur mortelle avait remplacé l'incarnat de ses lèvres et celui de son teint...

J'employai toutes les prescriptions applicables en pareille occurrence; mais en sortant de cet évanouissement, elle en eut un second qui fut le dernier. Elle avait essayé d'ouvrir les yeux et de faire entendre un cri, mais elle retomba froide et livide, inanimée, raide morte. Elle avait été frappée d'un coup mortel en voyant l'innocent cadavre de son fils.

XXXV.

LE JEU CLANDESTIN.

ΑΠΟΛΛΩΝ ΜΟΥΣΩΝ ΤΕ ΧΟΡΟΣ ΔΙΕΚΩΛΥΕ ΠΑΙΓΜΑ.

ANTHOL.

Si les aviez veus, ces piteulx berlandiers disconfiz, m'est adviz qu'auriez eue presque pitié de ces villaines gents. Un as de picque en auroyt pleusré à chauldes larmes! Les dez pipés en crévoyent de sanglots, et les cornets du trippot en poussoyent des soupirs à rendre l'asme!

JODELLE.

Onze heures sonnaient. Je voulais remonter encore une fois la grande allée des Tilleuls, car jamais nuit d'été n'avait été plus belle. Le clair

de lune éblouissait, et toute chose autour de moi respirait un repos solennel et un silence absolu.

Malgré tout le charme de cette soirée, la promenade royale était déserte; à peine voyait-on passer, à de longs intervalles, un groupe de sentinelles. On entendait parfois quelque beau carrosse, celui d'un ambassadeur, ou d'un haut dignitaire, qui venait s'arrêter devant un palais. La portière s'ouvrait; le marche-pied s'abattait à grand bruit; quelqu'un s'élançait, avec un air de fatigue et d'ennui, du fond de la voiture; le laquais remontait sur le siége, et la voiture poursuivait sa course précipitée. Enfin le roulement des roues se dissipait dans le lointain, et tout rentrait dans le silence.

C'est singulier! voilà encore le même observateur officiel que j'ai déjà aperçu deux fois derrière le même arbre; il a seulement remplacé son chapeau par un bonnet; mais on voit briller par-dessous son habit le fourreau d'un sabre.

Sans doute il s'agit ici d'une exécution, d'une

capture ou d'une autre affaire importante, me dis-je à moi-même, car on ne saurait supposer qu'un homme puisse rester pendant plus d'une heure, appuyé le dos contre un arbre, uniquement pour observer les effets de la lune et du clair-obscur dans l'épaisseur du feuillage et le silence des bois.

Au moment où j'allais me fatiguer la tête en conjectures, il me vint à l'esprit que ce qu'il y avait de mieux pour découvrir le mystérieux dessein de cet observateur nocturne, c'était de m'arrêter et de regarder ce qu'il allait faire. On ne me contestera pas la sagesse et la simplicité de cette résolution.

Et moi aussi je me plaçai derrière un arbre; mais de long-temps aucun événement ne vint me dédommager de l'ennui en satisfaisant ma curiosité. Enfin quelque mouvement se manifesta du côté de la place de Paris. Plusieurs individus s'avancèrent jusqu'auprès de nous, et ils toussèrent en circulant autour de l'agent observateur, avec un air de dessein prémédité. Celui-ci ayant ré-

pété le même signal, ils continuèrent leurs évolutions, et furent s'arrêter à quelques pas de l'académie; je m'aperçus bientôt que l'attention de ces hommes se portait tout entière sur une maison dont les jalousies vertes étaient soigneusement fermées.

Devant la porte de cette maison, d'assez belle apparence, on voyait successivement arriver des individus seuls et bien enveloppés dans leurs manteaux, qui tiraient la sonnette avec tant de prudence et de précaution, que le son s'en faisait à peine entendre. Ils étaient immédiatement introduits; la porte se refermait derrière eux sans le moindre bruit, et c'était avec tant de vigilance et de célérité, qu'il était impossible de rien distinguer dans le vestibule.

Mais, de cette maison où tant de gens entraient, il ne sortit qu'un homme, également couvert d'un manteau. En l'apercevant, mes voisins se dirent tout bas : — C'est lui! c'est lui! nous allons savoir — il va nous dire en quel état sont les choses?... Mais cet homme, au lieu

d'arriver directement à eux, se détourna au contraire le long des maisons, prit la première avenue de traverse, et tourna vers la grande allée pour se rencontrer tout justement avec les observateurs en face de moi.

J'entendis les paroles suivantes : — Sur le derrière, dans la maisonnette au fond du jardin, un seul domestique à la porte. — M. Caron demeure-t-il encore ici ?

— C'est bien, dit celui à qui le rapport était adressé ; maintenant pas de temps à perdre, que chacun se rende à son poste, ainsi que je l'ai ordonné.

A ce commandement, tous ces individus quittèrent les places où ils se tenaient cachés ; deux compagnies furent formées. Le chef de l'expédition se dirigea sur la maison avec les deux hommes les plus robustes de la bande, qui se postèrent auprès de la porte d'entrée, mais pourtant de manière à n'être pas aperçus par celui qui viendrait l'ouvrir ; les autres se placèrent à droite et à gauche dans les environs ; et quand le chef

vit chacun à sa place, il frappa trois petits coups secs.—La porte fut ouverte.—Le vestibule était assez obscur ; mais une figure pâle apparut entre les deux battants.

— Que demandez-vous ?

— M. Caron demeure-t-il ici ?

— Prenez la peine d'entrer ; au fond, la petite porte à gauche, dans le jardin, la maisonnette à droite de l'allée.

L'interrogateur entra. A peine était-il dans le vestibule, que le gardien qui venait de lui ouvrir fut jeté dans la rue par les deux assistants, qui lui fermèrent la bouche avec leurs mouchoirs. Assailli tout aussitôt par les deux camarades, qui se tenaient sur les côtés de la porte, il resta stupéfié d'étonnement et muet de frayeur. Aussi fut-il emporté sans résistance et le plus promptement possible assez loin de la maison.

Au moment où ils virent qu'on s'était saisi de ce gardien du logis, les autres hommes de la troupe s'approchèrent successivement et suivirent les pas de celui qui était entré le premier.

Comme eux je portais un manteau bleu; la curiosité m'aiguillonnait; je m'approchai, je les suivis, et ma présence ne fût pas remarquée.

Après avoir traversé rapidement ce vestibule obscur, on ouvrit sans difficulté la petite porte désignée, et nous entrâmes dans un jardin, dont le côté gauche était occupé par un bâtiment qui n'était formé que d'un seul étage, et dont la construction rappelait celle d'une orangerie. A travers les fentes des persiennes fermées, on voyait s'échapper quelques rayons de lumière, qui faisaient supposer un brillant luminaire à l'intérieur. Sans dire un mot, le chef de l'expédition montra du doigt chaque fenêtre, à chacune desquelles courut se poster un de ses compagnons.

Il se dirigea vers la porte, et frappa brièvement trois coups. On ouvrit, et nous entrâmes dans une sorte d'antichambre où étaient déposés grand nombre de chapeaux et de manteaux. A notre aspect, le valet fut tellement saisi de frayeur, qu'il resta d'abord comme immobile; ensuite il essaya de saisir le cordon d'une son-

nette qui correspondait sans doute avec l'appartement intérieur ; mais l'inspecteur lui arrêta le bras avec la rapidité de l'éclair, et lui dit d'une voix menaçante et comprimée :

— Prends garde à toi, jeune homme ; tu me connais, pas de bruit, ou tu répondras des suites à la justice du roi.

Le valet épouvanté laissa tomber ses mains tremblantes.

Avant d'avancer plus loin, l'inspecteur-général se dépouilla de son manteau, mit sur sa tête un large chapeau qui lui fut présenté par un des gendarmes, dégaîna son sabre, et se présenta davant la porte qui conduisait à l'appartement ; de leur côté, les gendarmes enlevèrent, avec une promptitude extraordinaire, tous les manteaux et les chapeaux qui se trouvaient dans l'antichambre, et qu'ils portèrent dans le jardin.

Un battant de la grande porte fut ouvert par l'inspecteur de police, qui s'empressa d'entrer.

Au milieu d'une chambre rayonnante de lu-

mière, un monceau de pièces d'or et d'argent brillait sur le tapis d'une grande table. On voyait dans un coin, sur une autre table, un bol de punch avec des liqueurs exotiques, et tout autour rôdaient plusieurs individus d'une mise fort élégante ; plusieurs d'entre eux avaient même des ordres à la boutonnière ; et, tout juste au moment où l'inspecteur entrait, un de ces personnages, en frac noir, et décoré de la croix de Fer, venait de s'asseoir pour se servir un verre de bischop.

Dans quelques pas, le nouvel arrivant fut à proximité de la grande table ; il abattit son chapeau sur le tas de pièces d'or, et dit à voix haute, au milieu de la surprise et de la consternation générales :

— Que nul d'entre vous, messieurs, ne touche à ceci, — au nom du roi !

A peine ces paroles foudroyantes furent-elles entendues par tous ces messieurs, qu'ils s'empressèrent de gagner la porte et les fenêtres.

La porte se trouva gardée par des gendarmes, et les persiennes étaient fermées. On eut beau tenter de les ouvrir, des efforts extérieurs et plus puissants les tenaient fortement assemblées...

— Ne vous donnez pas tant de peine, messieurs ; la porte est gardée par des hommes qui ont chacun douze ans de service, et qui, par conséquent, connaissent très-bien leurs devoirs. Les fenêtres sont tout aussi bien gardées que la porte, et, du reste, vos manteaux et vos chapeaux ont été pris en cautionnement. — Je sais qui vous êtes tous et sans exception, messieurs ; ainsi je vous exhorte à vous conduire d'une manière un peu plus paisible, sinon je me verrai forcé d'agir avec moins de politesse à votre égard, et je vous en préviens.

En parlant ainsi, monsieur l'inspecteur-général tenait, sous le rebord de la table, son large chapeau, dans lequel il faisait tomber et récoltait les pièces d'or.

— Éteignons les lumières, l'obscurité nous empêchera d'être reconnus...

L'inspecteur de police, qui entendit ce chuchotement passer de bouche en bouche, et qui craignait sans doute que la proposition ne fût exécutée, s'écria d'une voix de tonnerre :

— Si quelqu'un se permet de souffler une seule bougie, qu'il s'attende à être conduit sous bonne escorte à la Stadtvoigtei. La planche de chêne est un lit de camp bien dur, je vous en réponds.

Cette menace fit tout l'effet qu'on pouvait s'en promettre. La tranquillité se rétablit, et le chapeau fut rempli deux ou trois fois sans la moindre opposition.

La confiscation fut suivie d'un interrogatoire en forme. On demanda successivement à tous les intéressés quels étaient leurs noms et qualités dont l'énumération devait être inscrite au procès-verbal. Plus d'une entreprise eut lieu pour se réserver l'incognito, en déclinant un nom qui

n'était pas le sien, mais il paraît que l'inspecteur connaissait véritablement tous les habitués de cette maison, car, à chaque faux nom qu'il entendait, il s'empressait d'apprendre à celui qui l'avait donné comment il s'appelait en réalité.

Si l'on veut avoir une fidèle image des physionomies que présentait l'aspect de cette chambre, on peut ouvrir le livre mimique de Engel, à la page 21 : on y trouvera la représentation d'un homme stupéfié, ou pour mieux dire pétrifié.

L'inscription des noms terminée, le collecteur fiscal prit la parole, en assurant la compagnie qu'elle connaîtrait bientôt les suites de cette affaire, mais que, dans tous les cas, l'argent saisi n'en était pas moins confisqué au bénéfice de l'état (1).

On joua le lendemain, au théâtre royal de la

(1) C'est-à-dire au profit du roi de Prusse, à qui l'argent et les effets confisqués appartiennent toujours. Il paraît que c'est un bénéfice dont on ne voudrait ni tarir ni détourner la source, car, dans tous États soumis au régime prussien, il n'existe pour cette sorte de délits aucune autre pénalité que la confiscation.

ville (Kœnigstadtischer théater) TROIS ANS DE LA VIE D'UN JOUEUR. Je ne manquai pas d'assister à cette représentation, où je reconnus toutes les figures de la veille.

XXXVI.

CRIMINEL OPPROBRE.

> C'est le courroux céleste et la vengeance des Dieux qui m'ont préservé de la mort. O fatalité cruelle ! aveugle Destin !... Les furies me poursuivent ! Elles me torturent de leur fouet sanglant, et leurs serpents infernaux déchirent mon cœur !... Laissez-moi mourir, hommes de pitié ! laissez-moi mourir, puisque vous refusez de m'ôter la vie !....
>
> EURIPIDE.

Un homme courait devant moi avec une vélocité prodigieuse ; il aurait disparu sans que j'eusse eu le temps de le remarquer, si je ne m'étais mis à sa poursuite.

Il sortit par la porte de Potsdam, et longea le Schulgarten en se dirigeant vers la place de Cérès. Je pressentis un sujet d'observation nocturne, et je suivis ses pas.

Ce n'était pas que ce camarade au pied léger voulût stationner sur la place de Cérès, car il tourna sur sa droite et prit le chemin le plus court pour arriver au bassin connu, parmi la studieuse et sobre jeunesse de Berlin, sous le nom de Frosch-Jubel, autrement dit *des Grenouilles.*

A peine arrivé moi-même sur le bord de ce bassin, j'entendis comme un lourd fardeau tomber dans l'eau bourbeuse, qui rejaillit sur la terre en gerbe verdâtre. Un gémissement sourd, avec des gurgitations étouffées, m'en apprirent tout autant que ce malheureux jeune homme aurait pu m'en dire lui-même.

— C'est un homme qui veut se noyer; et, sans hésiter, je jette mon chapeau, mon surtout et mon bâton; je saute au milieu du bassin, déterminé résolument à y battre des pieds, et même à nager; mais le calme de cette eau dormante me

dispensa de toute espèce d'efforts. Parvenu sans peine à saisir le noyé, qui suffoquait dans la vase à une profondeur d'environ trois pieds, je le saisis par les cheveux, je le soulevai par les aisselles, et je le déposai sur le bord du bassin.

J'entendis au même instant rouler une voiture du côté de la porte de Brandebourg; je criai de toute ma force, et j'eus le plaisir de m'entendre demander : — A qui du secours, et de quel côté, s'il vous plait?

C'était un beau carrosse qui revenait de Charlottenbourg à vide, par la raison que la société qu'il aurait dû ramener à Berlin avait mieux aimé passer la nuit à la campagne. Heureusement aussi que j'avais affaire à un homme en état de raison parfaite (ce que je fais observer ici pour la rareté du fait, attendu qu'il est question d'un cocher), et notre noyé fut transporté sur ce véhicule aristocratique jusqu'au premier corps-de-garde.

Les soldats, après quelques rudes secousses qui leur furent administrées par le chef du poste,

et qui furent reçues avec cette résignation dont la subordination prussique leur a donné l'habitude, les soldats finirent par se réveiller à peu près, et par disposer une petite place sur leur lit de camp. Le lieutenant de W....., qui etait un jeune homme fort humain, dépêcha une ordonnance pour le lazaret militaire voisin, et les secours médicaux ne se firent pas attendre.

J'obtins alors la permission de me retirer dans la chambre de cet officier, pour y nettoyer, tant bien que mal, mes habits couverts de fange, et, cette opération terminée, je m'empressai d'aller retrouver ce malheureux, qui était tombé dans un profond délire, et qui proférait des paroles sans suite, avec un égarement fébrile et convulsif.

— O mes parents, mes chers parents! s'écriait-il, ayez pitié d'elle, et pardonnez-moi! Elle a commis une grande faute, mais elle est devenue coupable presque sans le savoir. — Maudite Amérique! — Mon père me l'avait bien dit quand j'ai quitté sa maison, — pour mon

malheur ! — O Louise ! pauvre Louise ! — Abominable séducteur ! — Mais ne l'a-t-elle pas suivi ? — Pourquoi fallait-il que je sois tombé dans l'ivresse? — Mais pourquoi mes amis, les maudits, me conduisaient-ils chez elle? — Elle était belle ! ah ! belle à ravir ! — Le vin me faisait bouillir le sang. — Mon Dieu ! — mon bon Dieu ! pourquoi permettez-vous des choses horribles, épouvantables?... — Les misé[illegible]es me laissèrent tout seul, à dessein. — Est-ce ma faute, à moi? ô ma mère, ma mère ! si tu savais que ta fille, ta fille unique, est descendue... — Horreur ! — Maudit rêve et boisson maudite ! — Mais j'aurais dû la reconnaître aussitôt. — Eh ! comment pouvoir reconnaître en elle?... — Ce n'était qu'un enfant quand je quittai la maison paternelle, à Hambourg. — Depuis, elle était devenue grande et belle, oh ! bien belle ! — Un misérable parjure a flétri cette chaste fleur ! — Au secours ! au secours ! je me noie ! — Père céleste, pardonnez-moi de chercher la mort ! — Un inceste affreux ! ô douleur ! ô honte ! — an-

goisse ! infamie ! — Si du moins je n'étais jamais revenu en Allemagne ! — Elle a dit que son séducteur l'avait abandonnée à la plus affreuse misère, — que c'était la faim qui l'avait fait descendre si bas... — Oh ! mais c'est absurde et c'est ridicule ! — Est-ce qu'un crime commis à cause de la faim n'était pas toujours un crime? — Qui est-ce qui me tient aux cheveux ? qui me traîne hors de l'eau ? Je suis son frère ! elle est ma sœur! — Mais, non ! non ! elle ne l'est pas, elle ne doit pas l'être. Et qui pourrait me prouver?... C'est terrible ! car c'est ma sœur, pourtant ! c'est elle-même qui s'est désignée... ; elle a prononcé le nom de ce séducteur qui l'avait arrachée de la maison paternelle. Oh ! oui, c'est bien son nom, le même nom qu'une lettre de mon père, de mon inconsolable père, m'a fait connaître en Amérique. — Que vous êtes cruels ! vous ne voulez pas me laisser mourir ! — C'est bon ; mais vous ne réussirez pas à me faire dire que ma sœur... — Je vais mourir ; je me noie... je veux mourir !....

Le malheureux retomba sans mouvement sur le plancher. — C'était en anglais qu'il avait proféré toutes les paroles que je venais d'entendre, et j'éprouvais une espèce de consolation pudique en observant que parmi toutes les personnes qui les avaient entendues, aucun autre que moi ne comprenait l'anglais.

On m'apporta des vêtements secs, et je ne manquai pas de recommander ce jeune homme aux employés du lazaret avec une sollicitude attentive.

J'avais gagné dans cette expédition nocturne une fièvre catarrhale assez opiniâtre ; et tout aussitôt que je pus sortir, je me rendis à l'hôtel-de-ville pour m'informer de l'état du pauvre noyé.

— Il a tout-à-fait perdu la raison, me dit le greffier. — Mon registre porte qu'il avait soupé le même jour au Café-Royal avec plusieurs jeunes gens de son âge. Après boire, il paraît qu'il avait suivi la compagnie dans une maison publique, ensuite à Thiergarten, où il avait tenté de

se noyer. Ses amis le retirèrent de l'eau, mais il paya ce service avec des malédictions. — Il n'a pas cessé depuis ce temps-là de prononcer des mots entrecoupés, avec des paroles inintelligibles, et finalement il est tombé dans un état de frénésie complète. — Vous le trouverez maintenant à l'hospice de la Charité, monsieur.

XXXVII.

GAZETTE OFFICIELLE DE PRUSSE

ET LOTERIES ALLEMANDES.

> Pour être mis en possession de la grande Seigneurie de NEUSTALLMANSCHTEDT en Silésie, et pour toucher la prime de 400,000 florins (*disons* huit cent seize mille deux cent nonante-cinq francs *au cours de change actuel*), il suffira d'envoyer la présente feuille imprimée à M. HENRI REIGANUM, Banquier, Commissaire et Conseiller des Hospices, à FRANCKFORT.
>
> (*Circulaire à domicile.*)

Tout le monde sait que la *Gazette d'État*, de Prusse se distribue la veille du jour dont elle porte la date.

Je me trouvais un soir, à huit heures, à l'imprimerie de M. Hayn, où je m'étais rendu pour prendre 125 exemplaires d'une pièce de vers que j'avais composée pour une noce.

La cour était remplie de toutes sortes de gens. Les messageries de la poste et de la ville, les colporteurs du journal, les laquais des hauts fonctionnaires et ceux des ambassadeurs attendaient le moment où la porte du bureau serait ouverte et où la feuille serait délivrée.

Les conversations étaient curieuses ; je n'avais qu'à me taire et à écouter.

— Crois-tu pas que nous ferons marcher ? Laisse-moi donc tranquille ; à midi, quand je servais l'ambassadeur, il a dit qu'on allait désarmer.

— Eh bien, c'est là ce qui me ferait supposer que nous allons détacher un bon corps d'armée, car c'est presque toujours le contraire de ce que dit un ambassadeur qui doit arriver.

Je perdis de vue ces valets diplomatiques, et je me tournai vers un autre groupe.

— Je donnerais bien quatre gros pour qu'on se dépêchât un peu plus aujourd'hui dans cette boutique.

— Et pourquoi donc ça?

— Parce que mon maître, le lieutenant-supérieur, a reçu hier la décoration de l'Aigle-Rouge, et, comme il a prié à souper tous ses amis, il veut absolument que je lui apporte le numéro de la *Gazette* où sa nomination doit être insérée, parce qu'il veut en faire lecture au dessert. On était déjà au rôti quand je suis parti, et il y a une heure que j'attends. Les autres domestiques auront bien eu le temps d'en mettre assez de côté pour qu'il ne reste plus rien pour moi.

Un homme dont la figure et l'habit étaient assez honorables se tenait posté contre la porte même. Un des expéditeurs l'aperçut au premier rang, fendit la presse et vint lui dire à voix basse :

— Vous ne vous étiez pas trompé; ce que vous craigniez est arrivé; je ne vous en dis pas

davantage. Nous attendons d'un moment à l'autre un messager du ministère des affaires étrangères, pour imprimer aussitôt un supplément, qui, au plus tard, paraîtra demain matin de très-bonne heure, vous pouvez y compter.

Cet homme écouta, les lèvres tremblantes et le regard terne ; ensuite il se frappa le front et s'écria, en oubliant, et sa dignité personnelle, et la compagnie où il se trouvait :

— Me voilà perdu ! Au diable la réputation qui m'est acquise dans les journaux politiques ! On dira que je ne suis qu'un imbécille et un mendiant.

Il se traîna en chancelant du côté de la rue, le publiciste officiel.

— J'arrive, j'arrive ; voici le moment de rire aux dépens de notre vieux. — Voici des exemplaires que je viens de faire tirer pour lui. Le compositeur, qui est un bon enfant, a fait tourner le gros lot de la loterie sur le n° 4 ; c'est le numéro que le vieux prend toujours. Nous allons rire...

A ces mots, chacun se réjouit à l'avance de la déception méditée, et tout le monde jeta les yeux sur un vieillard qui était assis sur une cuve, et qui attendait impatiemment le nombre des exemplaires qu'il allait distribuer le soir même à ses abonnés.

— Dix exemplaires pour le messager Müller, cria de l'intérieur une voix officielle et monotone.

— Par ici, répondit le vieux commissionnaire en sautant de dessus son cuvier avec la souplesse et la vivacité d'un jeune homme.

Comme on savait très-bien que, selon sa coutume, il ne sortirait pas de la cour avant d'avoir ouvert le journal, afin d'y regarder le numéro gagnant, tout le monde attacha sur lui des regards attentifs, et l'on n'y fut pas trompé, car, à peine eut-il reçu lesdites feuilles, qu'il courut se placer sous le réverbère, ouvrit le journal, et chercha des yeux le paragraphe de la loterie. Il devint subitement pâle comme la mort, et un instant après il était rouge comme le feu; sa

figure se tiraillait en mouvements convulsifs, et ses yeux étaient hors de leur orbite.

— Dieu du ciel ! s'écria-t-il, j'ai gagné le gros lot !

Et aussitôt il enfonça ses mains tremblantes dans une des poches de sa vieille jaquette déchirée, en tira violemment un petit chiffon de papier qu'il ouvrit et qu'il examina en le comparant avec le journal à plusieurs reprises. Il ne pouvait en croire ses yeux ; il regardait cette feuille de papier avec une contention d'esprit qui avait quelque chose de pénible ; enfin il ne put pas y tenir : il fit entendre une sorte de cri sauvage, et puis il se mit à pleurer comme un enfant.

Tous les assistants poussèrent de grands éclats de rire. Cette hilarité féroce me fit l'effet d'une crampe névralgique.

— Rendez-moi vos dix exemplaires, Müller ; un *erratum* est encore échappé à la correction du prote ; le gros lot n'est pas sorti à Berlin, mais à Breslau.

Le vieillard ne répondit pas une parole ; et comme sa figure n'était plus sous le réverbère, je ne pus y chercher l'expression des sentiments qui devaient l'agiter.

En sortant de l'imprimerie avec les 125 exemplaires de mon épithalame, j'aperçus le malheureux vieillard étendu par terre au milieu de la cour. L'écume lui sortait de la bouche, et ses doigts se cramponnaient hideusement aux fentes des pavés...

Les colporteurs et les valets disaient en sortant :

— En voilà encore un à qui la loterie royale ne profitera guère !

XXXVIII.

LES ÉTUDIANTS BRANDEBOURGEOIS.

Teutonia! Teutonia!

Patrie du divin Klopstock et du prodigieux De Goëthe! — Je te salue.

Teutonia! berceau du Kantisme et du Psychéisme! — Je t'admire.

Heureux pays où surgissent les rêves dorés et nacrés que la lune germanique éclaire avec tant d'amour!

Teutonia! — Je t'aime.

O. DE MUNCK.

Nomina stultorum semper parietibus insunt.
Toujours les noms des sots tapissent les murailles.
(Carnet d'un écolier sage et diligent.)

Dans la rue Dorothée, plusieurs jeunes gens frappaient impatiemment et rudement aux per-

siennes d'un rez-de-chaussée d'où s'échappait une faible lumière.

— Ouvre-nous donc, modèle et parangon scolastique, étudiant piocheur. — Qu'a donc aujourd'hui ce pédant pour ne pas répondre?

La persienne s'ouvrit, et me laissa voir un jeune homme en redingote polonaise et en bonnet fourré.

— Enfin te voilà! Habille-toi, Servius Tullius; nous allons chez Pilton, rue de Dresde, où nous voulons faire une bombance infernale. Allons, dépêche-toi.

— Je ne saurais, dit-il avec un accent de résignation plaintive. Je dois passer mon examen dans six semaines, et il faut que je pioche (1); je suis plongé dans les Pandectes jusqu'aux oreilles; je me suis pendu au cou une fiole de clair *cerevisium*, et je ne pâture que dans ma propre caverne.

(1) Ochsen, *comparatif* buffeln, *superlatif* auerstiren.

— Respect à l'étude! honneur à l'examen! *Vale faveque!* En avant, chez Pilton! — J'espère que vous avez tous avec vous vos *ziegenhayner* (bois de chèvre)! partons, et, chemin faisant, divertissons-nous à écrire nos noms sur toutes les portes des nobles.

La bande universitaire se remit en marche, et je me réjouissais de l'assidu *studio* de notre jeune homme; je me reportais au bon temps de ma vie scolastique, et je regardais curieusement dans cette chambre. Il y avait long-temps, si long-temps, que je n'avais vu un cabinet d'étudiant!

Devant un lourd pupitre où l'on voyait déployé l'aimable *Corpus juris*, autrement dit les *Pandectes* et les *Novelles* accostées de *l'Édit perpétuel*, et reliées en cuir de porc, était le futur conseiller supérieur avec un abat-jour sur les yeux et les deux mains dans ses poches; il avait l'air d'éprouver un ennui sans bornes; mais, tout d'un coup, le voilà qui se lève, fouille

dans le tiroir d'une petite table, et garnit une énorme pipe.

— Quelle horreur! j'ai dejà usé pour douze gros d'argent de cette production combustible; mais on ne saurait étudier, sans fumer, ces écrits fossiles et *antedĭluvianisch!* — il faudrait appartenir au monde primitif, et tout au moins aux temps fabuleux; — mais, en attendant, j'en avais fait acheter hier une livre et demie, et aujourd'hui il ne m'en reste pas un scrupule... — Au diable les six Westphaliens qui sont venus me voir, et qui m'ont dévalisé de ma *nicotiana pethunisch!*

Derrière moi survint un orgue de Barbarie, qui se mit à jouer :

« Te souviens-tu, mon brave Lagienska? »

— O Phébus Apollo! divin régulateur de la mesure et de l'harmonie, puisses-tu couper le sifflet à cet affreux Midas! Tant que cette horrible manivelle pourra manœuvrer, il me sera im-

possible de rien faire ! Et notre légiste se mit à fumer, sans autrement s'occuper de l'empereur Justinien ni du savant Tribonien, son jurisconsulte.

Je vis pour lors arriver un petit homme, que sa tournure et son langage me firent bientôt reconnaître pour un enfant d'Israël. Innocents enfants circoncis, qui marchent dans le royaume de Dieu comme le lion dans la tribu de Juda, *querens quem devoret !*

— O miraculeux bonheur ! Monsieur, depuis trois mois que j'ai eu l'avantage de vous compter les dernières espèces, j'aurai donc enfin la consolation de vous trouver chez vous ; vous serait-il possible aujourd'hui...

Pour toute réponse, les persiennes se fermèrent avec tant de promptitude et de force, que le Macchabéen en eut le nez écorché.

— Cœur de Satan ! voilà bien ce qu'on gagne à obliger des étudiants ! Mais patience jusqu'à

demain matin; j'irai porter plainte au juge de l'université, monsieur...

On entendit résonner dans la chambre un grand éclat de rire, et le piocheur se remit sans doute à commenter son *articulum de debitis et debitoribus*.

— Monsieur.... monsieur..., lui disait une jeune fille qui portait une corbeille....

— Eh bien ! qui vient me déranger encore, et surtout quand j'en suis sur le chapitre des *plaintes pour le refus d'aliments*, un des textes les plus difficiles?...

— C'est moi, monsieur, c'est moi qui vous apporte votre linge; et comme vous n'êtes jamais chez vous dans la journée, ma mère est obligée de m'envoyer la nuit, et c'est pour vous dire aussi qu'elle aurait grand besoin d'un peu d'argent...

Il apparaît sur ces entrefaites une escouade de vilains garçons.

(Que peut cacher ce grand écolier sous son manteau? Il voudrait soustraire ce qu'il porte aux regards des passants ; mais le manteau est court, et l'on voit luire des armes...)

Ce jeune homme était suivi de plusieurs camarades, dont l'un, barbu comme un orang-outang, portait sa main sur une chibouque démesurée ; il en faisait sortir des bouffées de vapeur tellement volumineuses, qu'elles étaient en contravention manifeste avec les réglements de la police berlinoise, en ce qu'elles ne permettaient de distinguer ni la pipe, ni la bouche, ni la figure du fumeur.

— Il était donc chez lui ? demanda le barbifère. C'est *burchikos* pour un *Philistin !* Parle donc, *renard*, et raconte-nous ce que disait le petit fourbisseur.

— Il recommandait d'être prudent et de surveiller les ferrailleurs quand tout serait terminé.

— Cet animal est un *rhinocéros* de dix-septième classe, *Linnée;* peut-être pense-t-il que

nous avons l'esprit assez peu cultivé pour ne pouvoir appliquer sur lui des étrivières en plein jour.

— Il témoignait aussi quelques inquiétudes sur les moyens.

— L'imbécille ! il a bien tort. Jamais un gaillard tel que moi n'a le dessous dans une lutte.

— Y a-t-il encore loin d'ici à ce beau lieu où je pourrai déposer mon lourd bagage ?

— Silence, *renard !* Il est inconvenant qu'un *renard* qui porte des étrivières demande à une tête couverte de mousse comme la mienne...

— Quelle singulière habitude chez les étudiants ! Pourquoi est-ce au renard à porter les armes des duellistes ?

— Renard, tu es comme un chameau furieux : — 1° Je te prie de ne rien trouver étrange, sans quoi je te ferai siffler aux oreilles une lourde fronde ; 2° nous ne sommes pas des *étudiants*,

mais des *compagnons ;* 3° il n'y a point de *duellistes*, il n'y a que des *boxeurs ;* 4° tu ne portes point des *armes*, mais bien d'honorables *poignets ;* 5° les champions ne se *battent* pas, ils *s'élancent.*

— Je vois que j'ai encore beaucoup d'études à faire avant de posséder tous les termes de l'art.

— Mon bon petit renard, tu es dans l'erreur. Six à huit *commerces*, et le pays où *fleurissent* les *citrons* te sera connu.

— Mais enfin, pourquoi donc aura-t-il lieu demain matin, ce combat acharné ?

— C'est ce que je vais t'apprendre en deux mots, mon cher Bœcker, renard de belle espèce : Le *meunier* du Rhin a marché sur le pied à l'*étoile* de Saxe dans le *collegium.* L'étoile s'est avisée de trouver cela fort singulier, et tu sais qu'on *lance* un *compagnon* contre celui qui trouve quelque chose de *singulier.* C'est

moi qui suis chargé d'aller sur le terrain. On s'est assuré d'un témoin impartial, et ce matin même, avant huit heures, on va mesurer ses poignets.

— Que faudra-t-il que je fasse quand les armes, — je voulais dire les poignets, — seront déposés ?

— Très-peu de chose, honorable renard : tu t'amuseras à faire de la charpie et à nous procurer quelques bouteilles de *cerevisium* de la Vallée-Verte (Grünthal), afin qu'avant de s'élancer ou puisse faire quelques bonnes libations en l'honneur de Sémélowietz.

— Il faudra faire en sorte qu'on ne vienne pas à savoir que nous avons assisté à un pareil scandale ; tu sais avec quelle sévérité nous serions punis !

— La voici cette place où je suis mortel ! renard des plus farouches. L'université de Berlin est une institution déplorable et misérable ; elle enlève toute liberté aux compagnons... — O âge

d'or de Bonn, où le village de Entennich voyait chaque jour (de profil) cinq ou six duels se passer dans son enceinte ! — O Gœttingue ! ô Heidelberg ! pourquoi ne m'est-il pas accordé de pouvoir passer dans vos murs la septième année de mes études ! — Fi du *consilium abeundi !* plus de liberté, plus d'énergie, plus de vigueur dans les états allemands. Hélas ! s'il n'y avait pas moyen de participer de temps en temps à quelque petit combat singulier, la vie ne serait pas supportable dans cette vallée de misère appelée Berlein en dialecte deutch, et *Berlinium* en latin barbare !

— Mais vois donc, un homme qui nous suit et nous écoute.

— Que nous veut ce chameau philistin ? Je saurai bien l'*ennuyer* s'il ne se retire en diligence ; je lui aurai administré un *quart-d'équerre* avant qu'il ait eu le temps de se *déployer*. — Arrêtez-vous, mes enfants, et armez-vous tous de vos *ziegenhayner*, car il me sem-

ble que je vois *Pudell?*... — Guerre aux Philistins ! guerre aux Philistins (1) !

Quand je dirai qu'en entendant ces mots je pris le premier chemin qui conduisait aux portes de la ville, le lecteur voudra bien me croire sur parole, et je pense qu'il aurait agi avec la même prudence que moi.

(1) Le mot *Philistin* et ses dérivés se rencontrent si souvent dans les auteurs allemands, qu'il est indispensable de donner la clé de cette expression métaphorique.

Les armes d'une université portant un *Samson* dans leur écusson ont, à ce qu'on présume, donné aux étudiants l'idée de se dire les descendants de ce héros biblique et celle de traiter les petits bourgeois de *Philistins*. Quoi qu'il en soit, ce terme se trouve maintenant dans toutes les bouches et dans presque tous les livres allemands.

XXXIX.

NOEL.

O vos omnes, qui transitis per viam, attendite, et videte si est dolor sicut dolor meus!

JEREMIÆ *lament.*

La veille des fêtes de Noël était encore une fois arrivée. A cette époque solennelle, personne ne me fait de présents, et je ne fais de cadeaux

à personne. Quand ma vieille ménagère a reçu son frédéric d'or enfoncé dans une pomme, et que j'ai tourné trois fois majestueusement autour de la table sur laquelle j'ai étalé tous les comptes acquittés de l'année entière, je n'ai plus rien à faire chez moi, je m'enveloppe dans mon manteau, et je parcours les rues de la ville pour juger de l'intensité des plaisirs par les cris joyeux des enfants. Je commence par m'étonner qu'il y ait encore des gens qui aiment à conserver cet usage enfantin ; mais quand, dans l'intérieur des maisons, j'entends le bruit des sifflets, des petits tambours et des accents joyeux, quand je vois les vieux parents s'émouvoir et s'épanouir à la pétulante ardeur de cette heureuse jeunesse, je trouve toujours mon raisonnement bien fade et tout-à-fait hors de saison.

Je passais ce jour-là dans la rue Guillaume, dans cette grande et belle rue qui est, à vrai dire, le faubourg Saint-Germain de Berlin. L'industrie ne s'y montre jamais, et rarement l'activité s'y manifeste. De superbes carrosses y rou-

lent sur un pavé oujours neuf ; des sentinelles se promènent silencieusement le long des rampes palatiales et des grilles dorées : tel le silence d'une vaste salle où des plénipotentiaires et de formalistes conseillers seraient assemblés en congrès.

— Ah ! voilà qu'on chante devant le palais du prince Charles ; un délicieux chœur de quatre voix retentit dans l'air paisible ; une belle basse donne des tons profonds avec force et plénitude. Les voix claires et sonores des jeunes hautes-contre s'élèvent au-dessus des voix des ténors, modérées avec art. C'est un parfait concert ambulant avec son directeur en tête.

Ce chœur chantait notre air chéri :

Salut à toi sous la couronne du vainqueur !

et derrière les vitraux du palais on voyait circuler des ombres. Sans doute en ce moment le prince, au milieu de ses propres enfants, pensait

à celui que treize millions de sujets appellent comme lui du nom de père...

Le chant fini, un valet de chambre du prince descendit le perron et vint récompenser avec générosité l'aimable attention des chanteurs.

Le chœur fit une pause pour recueillir ses forces et passer à la chanson suivante. Il faisait un temps rigoureusement froid, et les petits altos, les jeunes ténors et les sopranos gelés soufflaient dans leurs doigts engourdis.

Un petit bonhomme à l'air troublé arriva en courant du côté de la rue des Maures; il fit un signe à l'un des jeunes chanteurs qui se trouvait à portée du ténor, et paraissait être celui qui devait chanter le solo. Celui-ci recula d'un pas pour écouter ce que son camarade avait à lui dire, et comme j'étais compris dans l'hémycicle des auditeurs, j'entendis parfaitement la conversation de ces deux enfants.

— Papa va mourir; maman veut que tu re-

viennes tout de suite à la maison, pour qu'il te bénisse encore une fois...

— Ah! mon Dieu! papa va mourir!...

— Dis au directeur de te laisser partir avec moi.

Mais alors la basse entonna: — *Le grand nom de Jéhova retentit au loin;* les élèves l'accompagnèrent à plein chœur; le petit soprano lui-même se vit obligé de rester à sa place et de chanter machinalement. On voyait à la tristesse et à l'inertie de ses yeux qu'il ne s'en acquittait si bien qu'à force de l'avoir chanté.

La cantate s'élevait grande et solennelle comme une louange pieuse et véritablement angélique. La prière pénétra jusqu'à mon cœur, et mes mains se joignirent d'elles-mêmes. — En ce moment venait de naître le Sauveur du monde. — Oh! oui, louange et gloire au grand nom de Jéhova!

La cantate chantée, le jeune choriste s'apprê-

tait à demander au directeur la permission de s'en aller auprès de son père, quand un homme enveloppé d'une riche fourrure de martre-zibeline, et qui, comme moi, avait silencieusement écouté, entra dans le demi-cercle, fit sonner deux écus dans la coupe en fer-blanc, et pria le directeur de lui faire chanter l'air si connu : « *Comme ils reposent doucement !* » Son regard me donnait à comprendre que ce grand jour de Noël devait être pour lui un douloureux anniversaire...

Le frère du jeune chanteur, en voyant que le chef d'orchestre avait déjà donné l'accord pour la chanson demandée, se mit à crier en sanglottant : — Dis-lui donc que si tu restes plus longtemps papa sera mort sans avoir pu nous bénir ; dis-lui donc que la maison est éloignée.

— Mais comment puis-je lui demander de partir quand un monsieur lui parle ? Et pourtant comment chanter, comment chanter à présent, surtout le cantique des morts ?...

Mais avant qu'il eût le temps d'ajouter un mot, avait commencé le chant funèbre. D'une voix presque étouffée par les sanglots, le petit soprano aborda le solo du milieu, malgré les accès d'impatience de son frère, qui ne cessait de le tirer par le pan de son habit. Jamais je n'avais entendu chanter cette belle cantate avec plus d'âme et d'ensemble. Mais tout-à-coup la voix du solo resta muette. Les larmes étouffaient et aveuglaient le pauvre enfant.

Tout le monde en fut saisi d'étonnement ou d'inquiétude, et le directeur (en colère) demanda pour quelle raison ce jeune garçon se mettait à pleurer. Quand il eut appris la cause de ses larmes, il le laissa partir, et confia aussitôt sa partie à un autre choriste.

Le riche passant en pelisse fourrée voulut aussi connaître le motif de cette interruption subite. Quand il en fut instruit, il détourna tristement les yeux, et dit en soupirant : — C'est un fils qui va pleurer au lit de mort de son père ;

— Il y a aujourd'hui un an qu'un père pleurait au lit de mort de son fils...

Comme ils reposent doucement
Dans leur asile sans lumière !
Comme ils reposent doucement
Ces bienheureux, profondément
Ensevelis dans leur poussière !

XL.

LE CODE PRUSSIEN.

— Vous me demandez pourquoi je bats ma femme; et je vous dirai que c'est parce qu'elle ne veut pas être maitresse au logis.

— Tu as eu le bonheur de trouver une femme qui ne veut pas être la maîtresse ?...

— Non, Monseigneur, Madame ne veut pas être la maitresse, elle veut être le maitre !

COLLÉ.

Les cris aigus d'une femme annonçaient clairement qu'on discutait sur l'article *de officiis*, entre l'épouse et le père de famille.

Des scènes de cette espèce devaient être habituelles entre eux, car aucun locataire n'y prenait garde, et aucun voisin n'y faisait la moindre attention.

C'était au rez-de-chaussée, et un des contre-vents était ouvert d'une manière si provoquante, que je succombai à la tentation de monter sur une borne et de jeter un coup-d'œil dans le sanctuaire du bonheur conjugal.

Jugez quelle fut ma surprise en apercevant au milieu de la chambre un gros homme en longue robe de chambre à la *varsovienne* et à grandes fleurs, qui tenait à la main droite un nerf de bœuf, et de la gauche une feuille de papier qu'il touchait de temps en temps avec le bout de son instrument de correction. Devant lui se trouvait une femme dont l'œil étincelait de colère; mais on voyait qu'elle était retenue par la crainte, et qu'elle n'osait satisfaire son ardente envie de proférer des malédictions.

L'homme en varsovienne apostrophait cette

femme assez tranquillement, et même avec une certaine onction.

— Et il est dit qu'il sera ton maître malgré toi! ainsi l'a prononcé le digne pasteur qui nous a unis au temple de la rue Saint-Charles, il y aura cinq ans le 17 avril de l'an prochain. — Je t'avais priée très-souvent et très-doucement d'être plus raisonnable, tu ne m'as pas écouté; — je t'ai menacée, tu t'es mise à rire; — je t'ai donné des soufflets, et tu t'es adressée à la justice pour demander notre séparation.

— Et je m'y adresserai encore si vous avez l'audace de me toucher.

— Je te frapperai pour te punir d'abord, ô méchante femme! et ensuite pour te corriger, s'il est possible; mais ce ne sera pas sans avoir pris toutes les mesures et les précautions que le droit provincial de la Prusse exige en pareille occurrence. Je suis marchand de vin, et, comme tel, je ne suis pas en droit de battre une femme, attendu que j'appartiens à la première classe des

bourgeois prussiens, dans laquelle classe il est censé ne se trouver que des femmes parfaites.

— Ainsi, tu le dis toi-même, nous serons séparés si tu me frappes, et tu me rendras l'argent de ma dot.

— Non, je te frapperai et nous ne nous séparerons point, et je ne me dessaisirai point de l'argent de tes deniers dotaux. J'ai acheté aujourd'hui même une patente de potier d'étain, et, comme tel, j'appartiens à la deuxième classe de la bourgeoisie. La voici, cette patente : il résulte de nos réglements municipaux qu'un potier d'étain peut administrer à sa femme une *légère punition*, pourvu que cette correction maritale ne laisse après elle aucune autre marque que *quelques petites taches bleues*. — Tel est le cas où nous nous trouvons, ma chère épouse ; oubliez donc que je suis un marchand de vin ; figurez-vous qu'en vertu de la présente cédule, je ne suis qu'un potier d'étain qui fabrique des seringues avec des canules ; et par ainsi, veuillez vous soumettre avec résignation aux châtiments

que je vous destine et que vous méritez depuis si long-temps, à raison de votre humeur acariâtre et de votre incurie ménagère.

La bourgeoise de première classe jeta un coup-d'œil de colère et d'embarras sur cette pancarte industrielle, un regard de pressentiment farouche ou de ressentiment sur le nerf de bœuf, et finalement elle fut obligée de s'assujettir à l'application de cette heureuse fiction légale.

La position gênante où je me trouvais ne me permit pas de rester plus long-temps devant cette fenêtre, mais je dois supposer que la *légère punition* fut suivie de *quelques taches bleues*, car en m'en allant, j'entendis pendant dix minutes, au moins, crier et vociférer cette *potière d'étain*, femme insociable et tout-à-fait indigne de siéger au premier rang de la bourgeoisie berlinoise.



XLI.

LA CONSCRIPTION:

« Ce sont messieurs les Préfets
» Qui sont des jolis cadets,
» Ils nous font tirer z'au sort
» Pour nous conduire à la mort. »

(*Chanson de* 1812.)

— Monsieur, mon cher monsieur! si vous aviez la bonté de m'aider à sortir de ce cloaque empesté, vous me rendriez service.

Je me retourne, et je vois un homme dont la tête sortait par l'ouverture d'un égoût.

Je lui prêtai secours, en ayant soin de préserver mes habits du moindre contact avec les siens; et quand il fut *délivré*, je lui demandai par quel hasard il se trouvait dans une position si désagréable.

— Voilà, répondit-il, ce que je vais avoir l'honneur de vous dire en peu de mots, honorable passant (je vous appelle *honorable* et je vous nomme *passant* dans une acception générale, attendu que je n'ai pas l'honneur de vous connaître).

— Vous êtes fort honnête et bien prudent; je vous remercie, et je vous écoute.

— Mon cher passant, je vous dirai que c'est à l'intention du conseil royal du recrutement militaire que je me suis mis dans l'état où vous me voyez.

— Le conseil de recrutement, dites-vous? je n'aperçois pas le rapport qui peut exister entre l'honorable conseil et l'endroit d'où vous sortez.

— Je ne suis pas étonné, mon cher monsieur, que ces deux choses-là vous paraissent hétérogènes ; mais vous comprendrez facilement leur homogénéité quand vous saurez que je viens de consommer une forte quantité de liqueur spiritueuse, à dessein de me procurer pour demain matin le *species* le plus ingrat et la physionomie la plus souffreteuse.

— Vous n'aviez pas besoin de me dire que vous aviez avalé une assez grande quantité de boisson fermentée, si ce n'est spiritueuse, et si vous avez l'intention de vous présenter demain quelque part avec la figure et les habits que vous portez, je puis vous garantir que vous ferez compassion...... (pour ne pas dire autre chose...).

— Vraiment ; ah ! combien vous me faites plaisir. Mais, pour vous expliquer sufficialement et rationnellement cette apparente anomalie, je vous dirai premièrement que je suis répétiteur de grammaire et professeur en rhétorique ; il se trouve ensuite que je dois comparaître demain

matin de fort bonne heure en présence du conseil royal de recrutement, qui doit vérifier et décider si je suis propre ou impropre au service de Sa Majesté Prussienne. Je me suis déjà trouvé plusieurs fois dans les embarras et les angoisses de la même position; mais, grâce à mon bon génie, j'ai toujours eu le bonheur d'arrêter au vol et de faire évaporer ces foudroyantes paroles : *Sain de corps, apte au service du roi.* Je vous dirai (troisièmement) que la veille de ce jour décisif je tâche toujours de me rendre malade, en commençant par m'enivrer et finissant par me plonger dans les ruisseaux urbains de notre cité royale. Il ne manque pas d'en résulter pour moi un assez gros rhume, accompagné de toux et d'enrouement; et vous savez que lorsqu'on est enroué il en résulte une présomption défavorable à l'état des bronches et du larynx. Vous savez aussi qu'en s'attachant au col une vieille cravate noire qui cache votre chemise, en négligeant de se laver, ainsi que de se servir du peigne et du rasoir, il en résulte une appa-

rence délétère et maladive contre laquelle aucun chirurgien n'oserait s'inscrire en faux, sous peine d'être lapidé par les commères assistantes et les autres curieux, à la sortie du conseil. Je vais tâcher de marcher pendant tout le reste de la nuit afin de ne pas dormir....

Je tournai le dos à ce réfractaire et je le quittai brusquement en haussant les épaules.

Au bout de quelques mois je rencontrai notre homme dans la même rue de Kœpenick, mais il était sous l'uniforme du bataillon des tirailleurs de la garde, et il escortait fièrement un jeune villageois, réfractaire apparemment, qu'il faisait avancer en le rudoyant avec une brutalité toute soldatesque. Je m'arrêtai sur leur passage, et je dis à ce farouche grammairien, qui ne me reconnaissait pas, attendu qu'il ne m'avait jamais vu que la nuit :

— Prenez donc garde, camarade, ayez l'attention de vous détourner à gauche, afin d'empêcher le conscrit d'aller se cacher dans cet égoût.
— Vous auriez de la peine à l'en faire sortir !

Le ci-devant rhétoricien parut surpris, mais il ne m'en toisa pas moins d'un air de crânerie. Il avait sans doute échoué dans son dernier stratagème, et il avait fini par en prendre son parti comme tant d'autres soldats prussiens. — Nous nous reconnaissons toujours depuis ce jour-là; et quand je le rencontre avec sa médaille de Waterloo, il se rengorge, il se gonfle dans son uniforme, et me regarde avec un air formidable.

XLII.

LA GENTILHOMMERIE (1).

— L'Empereur Napoléon s'écria impétueusement : —« Votre noblesse prus-
» sienne, cette noblesse si fière ! je
» veux la réduire à demander l'au-
» mône ! »

Hélas ! mon Dieu, la noblesse de ce pauvre pays n'a jamais été ni riche ni fière ; et du reste, il y avait long-temps que l'avidité fiscale et la rapacité des princes de Brandebourg avaient à peu près réalisé cette menace de l'empereur.

L'abbé DE PRADT.

J'avais promis de passer la soirée chez madame la douairière de Weyer, née baronne de

(1) Ce chapitre, interdit par la censure, ne se trouve dans aucune édition de Berlin.

Moërback et Meilten. Cette compagnie nobiliaire était nombreuse, mais je vais commencer par m'occuper de la maîtresse de cette maison.

La douairière est une dame de province qui voudrait s'arroger à Berlin la même autorité que dans les cercles de Munster et les salons de Paderborn ; elle est catholique, et ceci n'ajoute pas plus à son mérite qu'à sa modestie ; elle parle souvent de son oncle le commandeur, qui avait une croix de Malte en diamant. Son beau-frère était pourvu d'une abbaye commandataire ; il portait l'anneau d'améthyste, ainsi que la crosse et la mitre ; elle compte là dessus pour prouver le crédit dont jouissaient les Moërback à la cour des électeurs palatins. Elle en est restée pour les idées politiques en 1789, et ses opinions littéraires sont celles du temps de l'empereur François Ier; ses deux écrivains favoris sont le conseiller Paw et le pasteur Gessner ; la baronne de Staël et la comtesse de Genlis étaient plus ou moins démocrates, elle n'a pas voulu lire une seule ligne de leurs ouvrages ; elle vous dirait même à l'oc-

casion, *qu'elle n'est pas faite pour cela!* A son arrivée à Berlin, elle s'informait curieusement quel était le nom de fille de la conseillère W.-B.? Elle nous demandait comment messieurs de P. pouvaient faire leurs preuves pour entrer dans l'ordre teutonique? Si les barons de D.-S. ont le droit de *porter d'hermines au franc quartier d'azur?* et si le premier écuyer du prince Henry n'était pas le parent d'un vieux baron de Munchausen, dont on parle encore dans les électorats du Rhin? Les choses d'héraldique et de généalogie sont les seules dont elle puisse s'occuper avec intérêt et persistance. Elle ne parle que de quartiers chapitraux et de fourches patibulaires; elle rêve de lambrequins et de menu-vair. Elle est bien prévenue de l'importance et de la signification de la brisure-en-barre, ainsi que de la diffamation pour un aigle qui se trouve dépourvu de bec, pour un lion qui n'a pas d'ongles, et pour un griffon *mort-né*, ce qui provient toujours, comme chacun sait, de la dérogeance ou de la forfaiture. Il me semble, en vérité, que pour mériter le nom fran-

çais de *Pecque-Provinciale* il ne manque à la douairière de Weyer ni ridicule ni prétentions.

Après m'être acquitté de la révérence obligatoire, j'allai m'établir modestement dans un angle de la grande salle, où j'eus l'occasion d'entendre et d'écouter beaucoup de rabacheries aristocratiques et germaniques.

— Je trouve que Mademoiselle Ossendorf n'a pas eu raison quand elle a refusé la main du jeune conseiller de Kœnig, attendu qu'il a d'abord une belle fortune, et, surtout, parce qu'il vient d'être honoré d'un diplôme royal qui lui confère la qualité de noble prussien avec la prérogative de faire précéder son nom de l'article *de*.

— Comment donc, vous me parlez d'un diplôme d'anoblissement comme si c'était encore quelque chose dans notre pays. — Un pays où la noblesse est devenue sans priviléges et sans consistance! —Vous n'ignorez pas que cette indigne loi sur les domaines seigneuriaux et sur les substitutions féodales a réduit à néant notre an-

cienne corporation des nobles; et c'est peut-être à cause de cela que la noblesse prussienne n'est pas réputée pour la plus considérable de la Germanie; il s'en faut de beaucoup, et vous le savez bien....

Cette conversation entre deux vieillards fut brusquement interrompue par un trio d'exclamations féminines.

— Ils ont mis trois cimiers sur leurs armoiries.

— Dites donc cinq cimiers; j'en ai compté cinq, dont un aigle noir à deux têtes et sortant d'une couronne à cinq perles d'or; on dirait une famille de la noblesse immédiate?

— C'est une usurpation très-impertinente; c'est une arrogance insupportable, et si le collége héraldique était composé comme il devrait l'être...

— Ah! vraiment, le collége héraldique, où l'on a supposé que les armes de Puckler étaient

blasonnées de synople en champ d'argent, et ceci dans ce fameux diplôme où l'on a conféré le titre de prince à M. de M..., parce qu'il était le gendre d'un chancelier de Prusse. Nos conseillers héraldiques sont d'ignorants bourgeois qui prennent le gueules pour du pourpre et l'or pour du sable; il n'y a plus moyen d'être noble en ce pays-ci.

— Puisque nous parlons encore une fois de M. de M.... et de sa principauté, ne trouvez-vous pas qu'on aurait dû lui retirer son nouveau titre après son divorce (1)? car enfin, sa qualité de prince avait été la conséquence héréditaire et le résultat de son mariage avec la fille unique du prince-chancelier, mais nous l'avons vu garder son titre et répudier sa femme immédiatement après la mort de son beau-père.

— Et puis, qu'est-ce que c'est qu'un prétendu

(1) Tout donne à penser qu'il s'agit ici du prince de Puckler-Muskau, dont la noblesse prussienne avait vu la promotion princière avec autant de mécontentement que de surprise.

Magnat, dont le grand-père avait tout au plus quarante vassaux ?

— On dit qu'il n'emploie qu'un régisseur, et qu'il n'a besoin que de trois gardes-chasse pour faire la police de toutes ses terres.

— Pour le bon exemple, il ne manque jamais de se faire Altifier et Monseigneuriser devant nous par ses trois gardes et son vieux cuisinier.

— Ah ! l'empoisonneur ! J'ai eu le malheur de passer vingt-quatre heures à M..., et je crois avoir encore dans l'estomac ses maudites fricassées de pattes d'oie, de harengs crus, de chair de loutre et de foie de cochon à la rhubarbe.

— Il n'a qu'à se faire principifier tant qu'il voudra par ses trois ou quatre valets, mais je vous promets bien que je l'appellerai toujours *votre seigneurie*, et que je ne lui dirai jamais ni votre *grâce*, ni votre *dilection*, ni votre *bonté* princières.

— Ni moi !

— Ni moi !

— Ni moi non plus ; je croirais tomber en bourgeoisie, et j'aimerais autant sortir de mon chapitre pour épouser le bourgmestre Juëll ou l'échevin Bodenkirchen.

Après cette exclamation d'une Chanoinesse de Thorn, la porte s'ouvrit à deux battants ; on entendit annoncer la grâce princière de M. de P... M..., qui se mit à parler sur les *combinaisons pittoresques* et les *jardins anglais*, de manière à ce que toute la compagnie se mit à bâiller à bouche béante (au mépris de l'usage aristocratique et de l'urbanité nobiliaire).

APPENDICE

A L'OUVRAGE ALLEMAND.

APPENDICE

A L'OUVRAGE ALLEMAND.

« La Théologie n'est pas la science de
» tout le monde; les sots s'en embestent
» et les meschants s'en empirent. »

LE P. COTTON.

Le principe du gouvernement qui régit la Prusse est tout à la fois militaire et protestant; ce dont il résulte que le roi Frédéric-Guillaume redoute également la propagation des principes

catholiques et des idées généreuses. Originairement, c'était l'envie d'opposer la Prusse protestante à l'Autriche catholique qui avait déterminé les rois de Prusse à se présenter comme devant être les champions du protestantisme en Allemagne ; mais quand l'ambition politique de la Prusse a été plus ou moins satisfaite, le cercle de ses prétentions réformistes s'est agrandi, et, présentement, ce n'est plus seulement sur la confédération germanique, mais c'est encore sur la France et la Savoie, le Piémont, les provinces belges et les cantons catholiques de l'Helvétie, que le roi Frédéric voudrait étendre son influence dogmatique, ainsi que le réseau de ses douanes. Ce vieux calcul politique des marquis de Brandebourg et des premiers rois de Prusse a pris aujourd'hui tous les caractères d'un fanatisme haineux. Heureusement que ce fanatisme est rempli d'inconséquence et de gaucherie, en ce

qu'il est tout à la fois ardent et pédant, sournois et acariâtre. On n'a pas lieu de s'en alarmer pour le triomphe ou la perpétuité du catholicisme ; mais le cabinet prussien n'en est pas moins le principal foyer de la propagande anti-catholique. C'est le roi de Prusse qui a réuni dans une seule communion les calvinistes, ses co-sectaires, avec les luthériens de ses états, en leur prescrivant je ne sais quelles cérémonies et leur imposant le culte des images. C'est lui qui a réformé le rituel et rédigé la liturgie de cette nouvelle secte. Il fait imprimer des Bibles *suivant la vénérable traduction du docteur* LUTHER ; il envoie des missionnaires et soudoie des évangélistes ; il institue des diacres ; il établit des chaires de protestantisme à l'étranger ; enfin, ses agents diplomatiques sont obligés de se conformer à ses instructions théologiques, ainsi qu'il vient de paraître à Turin, où M. le comte de

Waldbourg-Truchsès, envoyé de Prusse, a cru pouvoir autoriser et légaliser le mariage d'un hérésiarque vaudois, sujet piémontais. Ce roi calviniste agit avec l'autorité d'un patriarche, et son ministre des affaires étrangères est l'*évêque du dehors.* A propos d'un mariage mixte, et à l'occasion de M. l'archevêque de Cologne, on a vu dernièrement que le cabinet de Berlin sacrifiait quelquefois sa politique à sa théologie ; et c'est le cas de se rappeler avec Bellarmin que l'orgueil sectaire et l'hérésie sont toujours l'auteur et le produit de l'aveuglement. *Cæcitatis mater et filia.*

On doit bien penser que la censure exercée par la police prussienne est trop rigoureuse pour qu'un écrivain brandebourgeois puisse nous parler équitablement des livrets ascétiques et des prédications saugrenues, des missions sans résultat, des affiliations aux sociétés bibliques d'O-

tahiti, et des autres manies de S. M. prussienne. Nous allons suppléer au silence de cet écrivain, et l'on verra que tous les faits cités par nous ont été puisés dans les journaux évangéliques, les relations édifiantes et les autres publications de ces propagandistes.

ÉTAT GÉNÉRAL

DU PROTESTANTISME.

ÉTAT GÉNÉRAL

DU PROTESTANTISME.

Le monde religieux n'est pas moins troublé ni moins agité que le monde politique ; mais, suivant la singulière expression d'un ministre prussien (1), l'Allemagne est surtout dans un état de fermentation *très-intéressant*. Toutes les divisions du

(1) M. Ancillon.

protestantisme ont marché dès l'origine à leur dissolution ; elles sont arrivées à leur terme inévitable, et une partie de l'Allemagne protestante a fini par se prononcer hautement pour le déisme. Ce n'est pas d'une manière obscure ou partielle, dans quelque cercle étroit pour les limites, ou borné pour l'autorité, c'est avec une publicité manifeste, par grandes masses et sous la conduite du clergé protestant.

Le système actuel, qu'on appelle néologisme, avait fermenté long-temps sous les noms de critique sacrée, d'exégèse, de nouvelle lumière et de christianisme raisonnable. Ses prédicateurs admettent et professent maintenant qu'il n'y a jamais eu de révélation immédiate, qu'il n'y a jamais eu de miracles, et que tous ceux mentionnés dans la Bible sont des faits purement naturels, amplifiés ou mal exprimés par les écrivains sacrés. Il est certain que l'an dernier, le jour de Pâques, un des principaux pasteurs de Berlin a commencé son sermon par ces étranges paroles : *Quoiqu'il ne soit pas certain*

que Jésus-Christ soit ressuscité.... (1). Selon ces novateurs, toute la doctrine exprimée par l'Écriture-Sainte est un composé d'enseignements rationnels revêtus d'expressions obscures et tendues, de dogmes faux ajoutés par des copistes, ou même inventés par les rédacteurs, « hommes faibles, sujets aux passions comme » nous, et, qui plus est, privés de cette masse » de lumières qui font la gloire de notre siè- » cle (2). » A chaque expression des livres saints, les néologues attachent une idée purement naturelle. La sanctification, par exemple, est un effort libre et vertueux qui produit en eux la perfection; la régénération n'est autre chose que la sincérité dans la résolution de mener une vie morale; suivant quelques-uns, le dogme de la chute de l'homme a quelque chose de vrai, mais c'est uniquement ce que nous en a fait connaître le sentiment intérieur; la définition n'est

(1) Magasin Évangélique de Genève, Gazettes de Bavière, de Leipsig, etc.

(2) Journal Évangélique de Ferney-Voltaire.

pas très-claire, et l'opinion la plus générale est que ce dogme est absolument faux; mais, pour aucuns de ces docteurs, il ne saurait être appuyé sur l'autorité de la sainte Écriture, car elle ne contient que des *mythes* destinés à revêtir certaines vérités que la raison peut enseigner suffisamment. L'Évangile est donc, comme la Genèse et l'Apocalypse, une pure mythologie. Voilà pour la doctrine, et voici quant à la morale. Un livre de cantiques de Magdebourg, dont on vient de nous envoyer un exemplaire, appelle la croyance au diable et à l'enfer une *vieille superstition;* mais il consacre en même temps toute une division de formules destinées à dissiper la crainte des revenants et leur influence sur les esprits de l'air. Ce même livre contient une longue suite de cantiques et de méditations, non pas sur le renoncement à soi-même, que l'Évangile a prescrit et que le Sauveur du monde est venu pratiquer, mais sur « l'amour tendre et réfléchi que nous devons avoir pour nous-mêmes, et sur les soins assidus que nous devons

» donner à notre propre corps, ce compagnon » chéri de notre intelligence. » Il est pourtant honteux et malheureux, dit le Magasin Évangélique de Genève, tom. III, pag. 28, que l'on ait amené les protestants d'Allemagne à chanter publiquement dans la maison de Dieu des choses pareilles à celles-ci... On vient aussi de publier à Weymar un recueil d'oraisons dans lequel une amante abandonnée se plaint à Dieu de l'inconstance de son amant, en attribuant à l'action de la Divinité *sur son être* l'ardeur qui la consume et la jalousie qui la fait languir. « En » effet, observe l'auteur ascétique; et qu'est-ce » que l'amour, avait dit madame de Staël, si ce » n'est l'essai des ailes de l'âme? » On est d'abord étonné de trouver une prière établie sur un texte de madame de Staël; mais, comme on le voit, c'est une oraison pour des amantes abandonnées et néologues; et la prière XVII, où « l'homme robuste et malheureux se dispose » à briser les chaînes de sa vie, » est également fondée sur l'autorité biblique et néologique de

cette pieuse et *supérieure baronne*, comme l'appelle l'auteur allemand.

L'orgueil, la sensualité, la révolte, la vengeance, le meurtre même, en certaine occasion, se trouvent admis, sanctionnés et consacrés par la néologie calviniste, et l'on n'a pas oublié qu'un ministre évangélique était allé donner la cène au meurtrier de Kotzebüe pendant qu'il soutenait que son crime était un acte de vertu (1). Au dernier anniversaire de la réformation, certains prédicateurs ont pris occasion de cette fête si pieuse et si chrétienne (2) pour exhorter la jeunesse des universités à conquérir sur les autorités souveraines, et par la force, l'antique liberté des Germains. Ces nouveaux réformateurs viennent enfin de nous accorder que Luther et Calvin, Zwingle, Melanchton, Ridley, n'étaient autre chose que les néologues de leur siècle, et « c'est de leurs bras nerveux, disent-

(1) Voyez la Correspondance de Lindl et tous les journaux autrichiens.

(2) Journal Évangélique de Ferney-Voltaire.

» ils, qu'en saisissant la liberté religieuse ils nous » ont imprimé le généreux élan qui nous fait » mouvoir aujourd'hui. »

Quant à la réunion qui vient de s'opérer dans les états prussiens entre les luthériens et les calvinistes, on en a fait grand bruit, et l'on voit le jugement qu'il en faut porter. Ces dissidents n'auraient jamais pu s'accorder entre eux s'ils avaient suivi leurs confessions particulières et les actes de leurs synodes, et les deux sectes néologues de l'Allemagne n'ont pu se réunir que parce qu'elles rejetaient la divinité des livres saints. Ce sont deux cadavres qui s'étaient soulevés pour se tendre la main, et qui sont retombés dans la fosse.

Cette réunion de sectaires a pris le nom de chrétiens évangéliques, d'abord pour se soustraire aux décisions des premiers réformateurs, et pour pouvoir ensuite attaquer ouvertement certaines vérités que ces hérésiarques avaient épargnées.

Ils ont trouvé des co-sectaires en France; mais les néologues français veulent qu'on les suppose

chrétiens, et même calvinistes. Ces associés bibliques affectent encore chez nous un certain respect pour la Bible ; ils se cachent derrière leur échafaudage de confessions et de professions de foi disparates ; et c'est du moins une espèce de rempart contre leurs nouvelles lumières.

Après avoir montré que la doctrine et la morale chrétienne sont également exilées des sectes protestantes, nous pourrions exposer ici ce qu'on cherche à leur substituer ; mais nous y reviendrons plus tard, et nous l'avons déjà fait entrevoir.

« Le mal est parvenu jusqu'à son comble, » écrit un auteur dont le témoignage ne sera » pas suspect ; les effets visibles de l'impiété et » ceux qu'on prévoit encore ont fait frémir les » chrétiens ! oui, même les chrétiens tièdes et » lâches. Les cris poussés en l'honneur de Baal » ont enfin réveillé les adorateurs du vrai Dieu ; » disons plus, toutes les causes secondes, acces- » sibles à notre vue, ne suffisent pas pour ex-

» pliquer le grand travail qui s'opère actuelle-
» ment dans la chrétienté... Il existe visiblement
» un agent invisible qui travaille en même temps
» dans tous les lieux pour opérer un même ef-
» fet... On éprouve partout une espèce de joie
» dans l'attente de quelque grande œuvre spiri-
» tuelle.... Nos églises extérieures, divisées de
» fait en deux parts si distinctes, les incrédules
» et les croyants, ne peuvent rester plus long-
» temps unies, même au dehors. Il ne peut exis-
» ter d'alliance entre le Christ et Bélial dès
» que Bélial ne se déguise plus.

» Les choses en sont au point que bientôt
» peut-être cette union ne sera pas plus possible
» qu'elle n'est permise ; et les chrétiens qui ne
» voudront pas rompre ouvertement avec les
» néologues se verront à la fin rejetés de ceux-
» ci dans tous les endroits où ils dominent.

» De là toutes ces églises particulières qui se
» forment en Allemagne. Il y a dans la Prusse et
» le Wurtemberg des districts entiers où l'on en
» trouve dans chaque village. Les indifférents

» s'accordent à les envisager de mauvais œil, et » à en accuser les membres d'orgueil et d'into- » lérance... Mais elles sont dues à un besoin de » nourriture spirituelle qui n'est plus satisfait » dans nos temples. Nos temples, hélas ! les » néologues en ont fait des tombeaux. Il y a » des pays en Allemagne où toutes les classes » du peuple ont abandonné leurs églises par dé- » goût pour les doctrines aussi absurdes qu'im- » pies qu'on venait leur proposer. Il faut aux » hommes un Rédempteur ; c'est une vérité » d'expérience, et le peuple sent, mieux qu'une » partie de notre clergé, qu'au Dieu fils de Dieu, » immolé pour nous, nous devons plus que du » *respect* (1). Oui, l'Allemagne pleure sur les » ravages qu'ont exercés dans ses églises ces » loups dévorants qui se sont cachés sous la » pourpre royale et sous la robe du pasteur ; » elle pleure, et un grand nombre de ses en- » fants reviennent de leurs illusions. »

(1) Expression du nouveau Catéchisme prussien.

Ces aveux d'un écrivain protestant sont extraits du *Journal évangélique de Genève*, et nous n'y joindrons aucunes réflexions.

Nous allons parler de l'état du protestantisme en Angleterre, aux Indes, en Hollande et dans les États-Unis. Nous ferons connaître l'état des missions que les protestants ont essayé d'établir sur la côte d'Afrique et dans les îles de l'Australie. Nous parlerons aussi des entreprises et des opérations bibliques, en concluant avec Bossuet que l'hérésie conduit, par le déisme, à l'athéisme, et que l'erreur ne saurait aboutir qu'à la destruction.

MISSIONS (PROTESTANTES).

MISSIONS (PROTESTANTES).

Les premiers protestants à qui les annales du protestantisme ont donné le nom de missionnaires furent une compagnie de puritains écossais, qui s'enfuirent en Virginie sous le règne de Charles I[er], et qui sollicitèrent des secours publics, afin de pouvoir annoncer l'Évangile et l'*indépendance religieuse* aux naturels du pays. Le roi Guillaume III leur donna pour cela des lettres-

patentes. Robert Boyle avait légué cent louis pour leur établissement, et voilà tous les détails qu'on ait pu recueillir sur eux.

Une autre association fut établie par des évêques anglicans en 1698 : elle était destinée pour *éclairer la connaissance du christianisme* dans les royaumes et les colonies britanniques. « Sa première souscription n'a pas été renou- » velée, et ses résultats n'ont jamais été con- » nus » (1).

A peu près vers la même époque, un savant danois, nommé Ziegenbalg, fonda, sur la côte de Coromandel, une espèce d'académie de littérature sanskrite et de prédication protestante qui s'est maintenue jusqu'à nos jours. C'est un poste lucratif, et, suivant le *Missionary register*, les apôtres luthériens peuvent faire en peu d'années une fortune considérable à Tanjaor. Le même ouvrage a souvent fait mention d'un de ces nababs évangéliques, appelé M. Schwartz.

(1) Esprit des Missions Britanniques, Regist. I, page 26.

C'était l'honneur de la mission danoise; il a fait bâtir une chapelle avec le fruit de ses épargnes, et la compagnie des Indes-Orientales « invita les » habitants du pays à respecter son tombeau. »

La société pour édifier l'Amérique septentrionale avait pour but l'éducation chrétienne des sauvages; mais, quand les États-Unis se rendirent indépendants, elle voulut borner ses bienfaits au petit canton de New-Brunswick, parce qu'il était resté soumis à la couronne d'Angleterre. « Depuis ce temps-là, son activité » s'est encore ralentie » (1).

Une société pour l'*instruction religieuse des nègres* fut établie par l'évêque Portews, qui la conduisit avec beaucoup de zèle. « Il est » vrai que le succès ne répondit point à ses tra- » vaux (2). »

La société pour faire connaître l'Évangile et pour *améliorer les mœurs* dans les pays étran-

(1) Esprit des Missions Britanniques, chap. I, art. III.

(2) Art. IV du même chapitre.

gers, obtint l'encouragement de la reine Anne et des rois ses successeurs. Elle est aujourd'hui réunie au collége de Darmouth; elle ne possède pas moins de soixante mille livres de rentes; mais cette association « n'a pas encore eu le » bonheur de pouvoir former des missionnai- » res » (1).

La société des missions *anabaptistes* en fournit un assez grand nombre, et voici les détails qu'elle a publiés sur sa formation :

« Notre bon frère, le révérend M. Carey, prê- » chait un jour sur le texte d'Isaïe, 11. 3 : *At-* » *tendez de grandes choses et tentez de gran-* » *des choses.* Ce discours nous fit penser que » nous devions entreprendre la conversion des » païens. C'était l'Esprit qui nous conduisait, et » nous avons établi (par la gratuité du Béni) des » écoles lancastriennes à Java, Cuttwa, Calcutta, » Pathna-Balasore, etc. Nos missionnaires ont

(1) Esprit des Missions Britanniques, chap. I, art. V.

» obtenu du gouverneur-général des Indes des » témoignages fort honorables et bien flatteurs » pour leurs progrès dans l'étude des langues » orientales, et particulièrement du chinois. Le » révérend M. Carey est devenu professeur de » sanskrit et de mahratte au collége de Fort-» Williams ; deux autres missionnaires anabap-» tistes ont traduit les œuvres de Confucius en » dialecte malayalim ; ils ont composé plusieurs » ouvrages intéressants sur la littérature bir-» mane et sur la chance des bénéfices commer-» ciaux dans l'Indoustan. Les chrétiens vérita-» bles apprendront avec joie que notre frère, » M. Maarshmann, est depuis six mois président » de l'Académie siamoise, et que notre bon » frère, M. Ward, vient d'être nommé direc-» teur de l'imprimerie à Serangpore. Chacun » de ces missionnaires gagne annuellement plus » de mille louis. C'est un fruit de bénédiction » pour les Bibles qu'ils ont traduites et pour » les leçons d'indhoustane qu'ils donnent aux » gentilshommes anglais. Nous avons la joie de

» pouvoir associer nos fils à leurs utiles tra-
» vaux, etc. »

Continuons présentement nos recherches, et voyons quelle est la suite de ces charitables établissements.

La société des *missions de Londres* est une congrégation de théologiens, de commerçants, de géologues, d'astronomes, de botanistes et de philantropes de toutes les communions. Elle entretient quarante voyageurs, réputés missionnaires; ils sont défrayés avec une libéralité magnifique, et les dépenses de l'association se sont élevées l'année dernière à plus de quatorze mille cinq cents louis.

La société des missions de Rotterdam diffère essentiellement de celle de Londres, en ce qu'il est prescrit dans son réglement de « s'appliquer
» aux moyens les plus efficaces pour annoncer
» la bonne nouvelle du salut, et donner le con-
» seil de Dieu avec la plus grande économie pos-
» sible. » Elle ne publie point la liste de ses mis-

sionnaires, et les journaux hollandais ont annoncé que cette congrégation d'économistes ne voulait donner connaissance de ses écrits et de ses travaux édifiants qu'à ceux qui voudraient y souscrire pour la somme annuelle de 108 florins (environ deux cent seize francs).

La société des *missionnaires wesleyens*, ou méthodistes, s'applique particulièrement à détacher les calvinistes anglicans de l'église anglicane; elle avait des envoyés dans les colonies britanniques, où les gouverneurs ont mis beaucoup d'entraves à leurs prédications. Elle entretient deux missionnaires en France, et c'est apparemment pour y combattre le socinianisme en y prêchant la réforme aux réformés. Cette association méthodiste annonce avoir pour objet de *ramener au christianisme ceux qui portent le nom de protestants*.

On sait combien il est facile de scandaliser ces reformés, mais l'on ne sait pas assez quel usage ils osent faire de la Bible.

Un prédicateur méthodiste nommé Sudher écrivait des Indes, il y a quelques années, qu'un Augustin, missionnaire espagnol, avait dit devant lui qu'il *détestait les crocodiles*, « comme » si le terme infernal dont il s'était servi devait » jamais sortir de la bouche d'un homme reli» gieux! » Là-dessus il accumule textes sur textes, les uns pour les créatures de Dieu, les autres contre l'ire, la haine et la mauvaise volonté; il en prend dans les Rois, les Prophètes, les Juges, les Nombres; il court du Lévitique à l'épître aux Galates, pour y chercher des arguments favorables aux crocodiles et contraires aux Augustins. Rien ne saurait égaler cet excès de folie, si ce n'est la témérité de cette profanation. — A Dieu ne plaise qu'il prononce jamais : *Je n'aime point les fruits !* quand il peut s'énoncer avec une modération toute chrétienne, en disant que *son estomac ne s'en accommode pas*; il conclut enfin que notre bon missionnaire était un blasphémateur; que l'on reconnaît toujours les prêtres catholiques au fiel de leurs discours,

et qu'ils ne peuvent s'empêcher, si réguliers qu'ils soient, de proférer continuellement des malédictions. Tous ces protestants, réveillés ou régénérés, ne diront jamais d'un homme qu'il s'était *converti*, par exemple, qu'il est *mort*, et qu'on vient de l'*enterrer;* mais que le « déchu » décédé avait entendu du père, que leur bon » frère en Christ est entré dans la joie de son » maître, et qu'il repose en lieu où il n'y a ni » bruit ni labeur. » Ils ne peuvent pas s'expliquer à moins, et toute autre manière de dire les choses leur paraît cavalière et libertine. Ils ont pris les uns les autres, de proche en proche, et dans tous les pays du monde, un même ton suffisant et pédagogique, une affectation samaritaine, avec un faux air de bénignité genevoise, et ce que Voltaire appelait le *style réfugié.*

Comme nous ne voulons omettre aucune tentative des protestants pour établir leur doctrine, nous allons parler ici d'une prétendue mission fondée par trois hernuites au Groënland; si l'on

en croit les écrivains calvinistes, aucun dévouement religieux n'a jamais été comparable à celui de ces *frères de l'Unité.* C'est un cénacle apostolique et c'est une merveille de bénédictions! tous les associés bibliques et tous les écrits du parti parlent continuellement de New-Hernhutt et de Grünecklouf, comme on pourrait parler de l'établissement des jésuites au Paraguay. Nous avions cru d'abord une partie de ces prodiges; mais le hasard nous a fait connaître un ouvrage de David Crantz, historien de la secte morave, et nous allons établir les faits avec plus de véracité.

Un prédicateur hussite a causé du trouble en Moravie : quatre ou cinq cents paysans se révoltent; ils sont bannis des états de l'Empire; trois d'entre eux obtiennent du Roi de Danemarck la permission d'aller au Groënland pour y cultiver la terre; ils y passent sept ans sans avoir aucun rapport avec les habitants du pays; ils y vivent de la chasse, de la pêche et d'aumônes; ils s'en trouvent si bien qu'ils appellent auprès d'eux

plusieurs familles de leur communion, et c'est alors seulement qu'un de ces réfugiés voulut *rendre temoignage à la vérité.*

Les Groënlandais répondirent d'abord :

« Vous êtes des ignorants, qui feriez mieux » d'étudier que d'enseigner. »

L'année suivante on fit deux prosélytes. Ils disaient à leurs prédicateurs :

« Vous n'étiez que des valets dans votre pays, » vous êtes venus ici pour manger nos harengs ; » vous volez tous nos coquillages, et nous ne » viendrons jamais vous écouter si vous ne nous » donnez rien. »

Au bout de neuf ans, le frère Hachf avait déjà baptisé trois naturels : « Mais ils allèrent à la » chasse aux rennes, et revinrent aussi sauvages » que les bêtes qu'ils avaient suivies. »

Enfin la colonie morave y montra la plus libérale et la plus efficace obstination ; les hommes, les femmes et les enfants se mirent à prê-

cher la doctrine de Jean Hus et à distribuer des clous, de petites cruches et des harengs-saurs. Dans l'espace de trente années, ces missionnaires ont conféré le baptême à cent dix-sept enfants, soixante adultes et quelques vieillards. C'est bien peu sur une population de dix mille âmes, observe leur historien ; et voici les conclusions de son récit :

« On ne peut pas regarder comme une acqui-
» sition pour le christianisme la conversion de
» quelques-uns de ces sauvages. Dès que nos frè-
» res leur parlent du salut, ils s'endorment ou
» s'en vont avec un rire moqueur. Loin de se
» laisser convertir dans leurs assemblées de plai-
» sir où l'on vient leur prêcher la vérité, ils tâ-
» chent toujours d'engager les prédicateurs à s'y
» divertir comme eux, et lorsque ceux-ci veulent
» conserver la décence et la gravité du ministère,
» on contrefait leurs chants, leurs lectures et
» leurs prédications. On ridiculise surtout leur
» pauvreté. Si les missionnaires répondent qu'ils
ne sont pas venus au Groënland pour y cher-

» cher à faire bonne chère, mais pour le salut
» des âmes, on leur répond toujours : — Nos
» âmes ne sont pas aussi malades que les vôtres,
» car nous vous laissons vivre en paix, quoique
» vous mangiez nos poissons. Il n'y a pas plus de
» phoques et de veaux-marins dans votre paradis
» que dans votre pays, et nous aimons mieux
» croire à nos angekoks. — Enfin leurs cœurs
» sont impénétrables comme leurs rochers. La
» plupart des convertis désertent la mission !
» S'ils y reviennent parfois, c'est pour se railler
» de nos frères. »

Nous sommes fâchés d'avoir à démentir tant de sociétés bibliques et de magasins évangéliques. Nous ignorons si la mission de New-Hernhutt est devenue plus florissante, et, depuis la relation que nous venons de citer, personne n'a pu se procurer sur elle aucune espèce de renseignement (1).

Nous pourrions parler encore ici de plusieurs

(1) Miss. Regist. IV, chap. IX, p. 212.

établissements des Moraves à qui l'on veut également donner le nom de mission ; mais nous sommes impatients d'arriver au grand-œuvre du protestantisme, aux missions de l'Église royale-épiscopale d'Angleterre. C'est là du moins une confédération notable ; et toutes ces sociétés presbytériennes, dont nous venons d'exhumer les titres, sont tout au plus un portique en ruine, ou, si l'on veut, une espèce d'avenue mal alignée qui devait nous conduire à ce grand monument du protestantisme.

Cette association publie dans tous ses écrits « que le soin de faire connaître l'Évangile aux » nations lointaines lui paraît être spécialement » confié par la divine Providence. »

Son origine remonte à l'an 1801, et ses revenus peuvent s'élever à 10,000 liv. sterl. ; elle entretient au moins cent cinquante missionnaires ; mais comme il s'y trouve compris trente-huit femmes de prédicateurs, vingt-trois maîtres d'école, douze ou quinze lectrices indigènes, des

imprimeurs bibliques et des correcteurs laïcs, enfin des militaires anglais aides-catéchistes ou moniteurs élémentaires aux institutions d'enseignement mutuel, on est conduit à penser que l'Église anglicane accorde avec facilité le titre de missionnaire; et, pour y prétendre, il paraît qu'il est suffisant de pouvoir établir qu'on n'est pas catholique ou presbytérien (1).

On a remarqué dans ces nouveaux établissements de l'Église épiscopale une irrégularité singulière : c'est l'institution d'un archevêque de Bombay qui se trouve soumis à la juridiction de l'évêque de Londres. Si cette église métropoli-

(1) Les journaux bibliques ont souvent parlé de l'*intéressante* Mistress Nylander, Missionnaire à la côte d'Afrique; de Mistress King, de Mistress et des deux Miss Kendall; de Mistress Thom surtout, qui vient de passer de l'Église militante dans l'Église triomphante; enfin de MMss. Harrison, Mayor, Hall, Horton. « Elles secondent toujours leurs vertueux époux, » ou leur vénérable père, avec autant d'intelligence que d'acti- » vité. » Elles reçoivent des appointements considérables : elles sont Missionnaires-Épiscopales et mentionnées comme telles sur toutes les listes imprimées et publiées par la Société.

Voyez les regrets élégiaques du Missionnaire Thom, *sur la mort d'une épouse chérie.* Esprit des Missions Britanniques; Magasin Évangélique de Genève; Tableau des Missions Anglicanes, etc.

taine est assujétie, pour la discipline, à l'Église anglicane, on ne voit pas pourquoi elle ne relève pas de la couronne d'Angleterre par la médiation du siége de Cantorbéry, et l'on ne s'explique pas comment un évêque de Londres peut avoir des archevêques d'Asie pour suffragants. On ose demander comment le monarque anglais peut être le chef de l'Église indienne; si c'est en vertu de l'acte du parlement qui lui a conféré la suprématie religieuse en Angleterre; si son droit de primauté peut être établi sur le droit de conquête; s'il survit à la possession; enfin, si l'on pourrait exiger des sujets indiens le serment d'allégeance, et si le bill des droits leur est applicable *in hæreditate patriæ* (1).

(1) « ...... Savez-vous, Monseigneur, ce que les évêques anglicans répliquent à leurs réclamations? C'est que les catholiques sont des intolérants, et que les dissidents sont des révoltés! le corps épiscopal est fatigué de combattre; on dirait qu'il ne lui reste assez de force et de présence d'esprit que pour pouvoir dicter ces deux phrases-là! aussi les trouve-t-on répétées dans toutes les instructions pastorales, et c'est en substance un mandement de l'archevêque de Cantorbéry. » (Lettre d'un Catholique à Monsignor C***)

En attendant qu'on veuille répondre à nos questions, considérons toutes les missions des protestants dans leur ensemble, et tâchons d'évaluer premièrement quel peut être le nombre de leurs stations. Aucune société des missions ne s'explique à cet égard avec assez de clarté, et leurs journaux promettent toujours la fin du tableau des missions qui n'arrive jamais. En leur accordant qu'elles soient nombreuses, on en peut retrancher d'abord les stations établies dans les pays catholiques, comme celles de Paris, de Malte, de l'île de France, etc.; ce seraient des missions infidèles *in partibus fidelium*, si ce n'étaient pas des sinécures, et l'on peut vérifier, en ce moment, que la mission méthodiste à Paris est un bénéfice si simple, qu'il n'oblige pas même à résider.

S'il est ridicule de donner le nom de missionnaires à tous les commis-voyageurs que la société biblique envoie pour vendre ses Bibles, il ne l'est pas moins de porter sur la liste des stations tous les comptoirs des Indes où se trouve un chape-

lain protestant, toutes les plantations qui sont cultivées par un anabaptiste, enfin tous les hameaux où quelques paysans moraves ont trouvé moyen de se réfugier. Serons-nous obligés de compter pour une église l'école de Gori dirigée par madame Hughes? C'est cependant une des missions de l'Église épiscopale; et celle de Batavia, où l'on ne trouve ni maîtresse d'école ni prédicateur, est une des stations des missions de Londres! Il n'est pas malaisé d'établir des missions pareilles à celles de Batavia, de Delhi, de Naïn, d'Orcake, de Goshen, de Fairfield, Springplace et tant d'autres; car il est de ces stations où l'on n'a pas envoyé de missionnaires depuis cinquante-quatre ans; et, par ce qu'on a déjà vu du tableau des missions protestantes, on est convaincu qu'elles n'en entretiennent un si grand nombre que de cette manière-là.

Nous allons néanmoins accorder aux sociétés des missions que leurs établissements sont au nombre de cent cinquante-deux, en y comprenant les missions où il n'y a pas eu de catéchu-

mènes, et les stations où l'on n'envoie pas de missionnaires : nous voulons que ces établissements soient desservis par trois cent soixante ouvriers évangéliques, savoir : cent quatre-vingts chapelains qui sont employés pour le service anglican dans les colonies ; cinquante-trois femmes (y comprise mademoiselle Aï-Thoun-Api, missionnaire et lectrice indigène au pays des Hottentots) ; un dignitaire de l'*Union prussienne évangélique* avec deux étudiants brandebourgeois qui prennent les titres de *diacres* et de *chanoines*, soixante et dix-sept laïcs, planteurs et fabricants ou marchands, correcteurs ou protes, orientalistes ou copistes, missionnaires enfin : nous supposons que le reste de leurs confrères, au nombre de quarante-sept, sont des hébraïsants, des hellénistes, des traducteurs ou tout au moins des imprimeurs de la Bible. On n'aura pas à nous reprocher d'avoir manqué de condescendance, et si nous pouvons démontrer que toutes ces missions sont moins utiles au christianisme qu'au protestantisme, ce sera du moins

après leur avoir accordé qu'elles ne manquent ni de souscripteurs, ni de stations, ni de collaborateurs.

Plusieurs journaux bibliques ont publié, l'an dernier, que S. M. prussienne avait contribué *à ce grand œuvre évangélique* par un envoi de quatorze mille exemplaires de sa Bible néo-chrétienne, accompagnés d'une somme équivalente à 147 mille francs de notre monnaie. Générosité prodigieuse et munificence inouïe de la part d'un prince à qui toutes les dépenses de sa maison ne coûtent pas annuellement plus de 500 mille florins.

ÉTAT DU CHRISTIANISME

ET DE LA CIVILISATION

dans les missions protestantes.

Résultat de ces missions.

SOCIÉTÉS BIBLIQUES ET LEURS EFFETS.

ÉTAT DU CHRISTIANISME

ET DE LA CIVILISATION

DANS LES MISSIONS PROTESTANTES.

RÉSULTAT DE CES MISSIONS.

Sociétés bibliques et leurs effets.

Le calvinisme, depuis sa naissance, a combattu sous plusieurs formes. Il s'était montré d'abord fanatique et sanguinaire, il a crié pendant longtemps indulgence absolue, tolérance universelle et philantropie ! On le retrouvait toujours astucieux et persécuteur. Nous l'avons vu naguère

indifférent pour les *doctrines*, et passionné seulement pour le *bonheur* des peuples; il annonçait que les brahmes, les guèbres et les musulmans doivent participer, sans changer de croyance, au bienfait de la rédemption. Il est revenu sur lui-même, il arbore aujourd'hui l'étendard de la Croix, et c'est l'Évangile à la main qu'il vient troubler l'Église et défier les soldats du Christ!

L'institut biblique de Londres a répandu seize cent mille exemplaires d'une version fautive de nos livres saints, mutilés pour le texte et falsifiés dans la traduction. Il s'est élevé deux cent quarante sociétés bibliques; elles se sont affiliées pour propager l'erreur, et plusieurs de ces sociétés ont fait *réformer* la version française et catholique de la Bible de Sacy, *suivant la vénérable traduction du docteur Luther* (1).

C'est par l'*imprimerie* que le miracle du salut doit s'opérer, écrivait dernièrement un élève des

(1) Mission. Regist. XXII. Gazettes de Berlin, de Neufchâtel, etc.

missions de Bâle (1); et la société qui l'envoyait en Syrie avait peut-être mis dans sa version de la Bible : — *Allez et imprimez*, au lieu d'*Allez et enseignez*.

Le temps n'est plus de discuter avec les calvinistes et les luthériens sur l'inefficacité de l'Écriture. Elle est à l'enseignement ce que l'image est à l'homme, avait dit un père de l'Église grecque; et les controverses établies entre toutes les sectes protestantes issues du luthéranisme, ont suffisamment démontré quel abus on peut faire des textes sacrés quand on n'est pas guidé par l'autorité des traditions et des décisions catholiques.

C'est donc l'intelligence humaine qui doit être la seule autorité des protestants. On le reconnaît à leurs œuvres. On peut à peine arriver à temps pour les surprendre aujourd'hui dans une opinion quelconque. Luther avait nié l'existence du purgatoire; il y a des temples luthériens où l'on prie

(1) Magas. des Miss. de Bâle, 10e liv., p. 70.

pour les morts (1). Calvin, qui proscrivit le culte des images, avait prescrit le baptême ainsi que l'usage de la communion; à présent les calvinistes prussiens s'agenouillent devant des images, et, certes, il ne manque pas de familles calvinistes où l'on néglige les *cérémonies* de la Cène et du baptême d'*eau*. Enfin, les premiers réformateurs avaient souscrit au dogme de la Trinité sainte, et leurs sectateurs viennent de se réunir en Allemagne en blasphémant la divinité du Verbe! Les théologiens hollandais admettent l'utilité, si ce n'est la nécessité des bonnes œuvres, et les doctrines protestantes n'ont pas même aujourd'hui assez de consistance et de fixité pour pouvoir être soumises à la discussion.

L'éducation religieuse des païens n'est pas la principale opération des sociétés bibliques, et c'est dans les pays catholiques que les missionnaires protestants sont leurs agents les plus ac-

(1) Et notamment dans l'église de Berlin, dite de l'*Union-Évangélique*.

tifs (1). Ils font gémir l'Italie, la France et les Espagnes sous le poids de leurs Bibles. Ils ont entrepris de surprendre la doctrine de l'Église syrienne en faisant adopter le formulaire de l'Église anglicane aux vieux chrétiens de Saint-Thomas; mais malgré les phrases à double sens et les déclamations des recueils propagandistes, on peut être sans inquiétude sur cette tentative du docteur Baylay. On n'a pas besoin de signaler ici la persécution cauteleuse et les insignes violences du roi de Prusse à l'égard de ses sujets catholiques. Le fanatisme bilieux et la tyrannie de ce vieux roi retentissent dans toute la chrétienté; mais il est bon de mentionner cette dernière révélation des journaux de Berlin pour annoncer

(1) On pourrait dire leurs facteurs. Il est possible qu'ils donnent des Bibles, mais il est certain qu'ils en vendent, et si la Société-mère, à Londres, a dépensé *plus de sept millions de francs, ces dépenses ont été plus que couvertes par le profit des recettes*. On peut vérifier cette étrange assertion dans la cinquième livraison du Magasin Évangélique de Genève, page 24, et l'on y verra que la vente des Bibles n'est pas la partie de leur entreprise dont les associés s'applaudissent le moins.

que le gouvernement prussien s'occupe aujourd'hui de la rédaction d'une *loi pénale* applicable aux ecclésiastiques des diocèses de Cologne, de Trèves, de Paderborn et de Munster qui refuseraient, dans certains cas, l'*absolution sacramentelle* à leurs pénitents catholiques. Un publiciste allemand vient d'observer, à propos de cette déclaration du cabinet de Berlin, que l'*esprit de vertige* aboutit presque toujours à la *démence*. Nous trouvons aussi dans les journaux des États-Unis que les républicains de New-Yorck viennent de faire traduire notre Contrat-Social et leur Bible presbytérienne en langue portugaise. Ils ont envoyé des missionnaires avec une cargaison de projectiles et d'armes à feu aux Américains de Rio-Grande, et l'on peut juger si le triomphe de l'Évangile était le principal objet de leur expédition. Au reste, les insurgés Brésiliens pouvaient avoir besoin de leurs munitions ; mais on ne voit pas ce qu'ils avaient à faire de leurs missionnaires et de leurs exhortations ; car ils étaient en pleine révolte depuis dix-huit mois.

Nous dirons cependant, à l'honneur des Anglais, que leurs combinaisons bibliques et mercantiles ne sont pas toujours aussi rétrécies que celles de ces Américains. On avait fait à Londres, il y a quelques années, une spéculation religieuse et commerciale sur les psaumes de David, mais les détails en ont été publiés avec inexactitude, et nous allons en parler avec une sincérité parfaite.

Une société des missions britanniques, ou peut-être la compagnie des Indes orientales, avait fait traduire le livre des Psaumes en éthiopien, et l'on envoya tout aussitôt des associés bibliques pour en porter vingt exemplaires à la cour d'Abyssinie. On pourrait observer sans irrévérence que le prétexte d'un si grand voyage était plus frivole que son motif secret.

La compagnie des Indes, ou la société biblique, commença par donner des Psautiers, des pièces de brocard, des fils de perles et des instructions à ses missionnaires, au nombre desquels il se trouvait deux évangélistes berlinois;

on fit pour eux des prières publiques et solennelles, on les conduisit comme en triomphe à bord de leur navire, et tous les journaux évangéliques se mirent à prophétiser que la compagnie, l'État, l'Église, la bourse et les missions allaient avoir mille grâces à rendre au roi des trois Éthiopies ; qu'il allait, sans aucun doute, adopter la liturgie d'Édouard VI ; que c'était un ami du peuple anglais, un prince magnifique, et qu'il était, sans contredit, le descendant et le digne héritier de la reine de Saba.

Voici la suite et les résultats de cette entreprise industrielle. Le roi d'Abyssinie fit arrêter les missionnaires ou commissionnaires anglais et prussiens à la frontière du Sennaar, et fit répondre à la société qui les envoyait en ces termes-ci :

« Que le Ciel me préserve de votre entrée, et » vous préserve dans la sortie de mes états !

» Apprenez que la coutume de mes royaumes, » c'est de mettre, après les cantiques du saint » roi David, mon aïeul, sept hymnes quoti-

» diennes en l'honneur de Marie Mère de Dieu, » notre Dame et toujours Vierge. Quand vous » écrivez, écrivez donc ce qu'il faut écrire, et » sachez que vos petits livres sont en caractères » mal formés.

» La paix de Noël et la science des choses » puissent-elles parvenir jusqu'à vous! »

Il paraît que la société fit imprimer cette lettre avec des additions, des omissions et des changements notables ; entre autres, le traducteur biblique avait pris *la paix de Noël* pour un seigneur abyssin, et sa version porte : « J'envoie cette lettre par l'illustre *Nathanoël.* » *Peace*, à vous, *les princes du savoir!* »

On imagine aisément que les écrivains évangéliques ont changé de langage ; le petit-fils de Salomon est devenu, sous leur plume, un despote exécrable, un idolâtre, un *misérable nègre*, et sa généalogie fabuleuse est un tissu d'absurdités.

Les consistoires et les universités de la Prusse

fournissent un assez bon nombre de missionnaires ou d'évangélistes; mais il est assez remarquable que le principal du collége de Saint-Domingue soit un envoyé de l'Église royale d'Angleterre, et voici les raisons qu'en donne un journal calviniste : « Les élèves de M. Morton » appartiennent aux premières familles de l'an» cienne *cour* d'Haïti; ils peuvent être appelés » à remplir un jour les charges les plus impor» tantes du gouvernement, et l'on peut exercer » par eux une grande influence sur l'avenir de » cette fertile et populeuse contrée. »

Si nous passons des Antilles aux plaines de la Cafrerie, nous trouvons que les frères moraves y sont beaucoup moins appliqués aux travaux de la régénération qu'à l'économie rurale. A Bethelsdorff, par exemple, « la ferveur religieuse est » tout-à-fait ralentie; mais, *par contre*, l'agri» culture a fait des progrès, la civilisation mar» che, et la bénédiction du Père universel va re» poser sur les guérets. La sanctification du di» manche n'est pas religieusement observée;

» mais on s'abstient assez généralement des actes » commerciaux pour ce jour-là (1). »

Dans les îles de l'Australie, les missionnaires anglais sont tout à la fois prédicateurs, législateurs et conquérants. On les voit occupés à rédiger des constitutions et des codes civils et criminels ; ils font assembler des peuplades pour discuter, pour délibérer, pour asseoir l'impôt qui se paie en plumes roupes, en arêtes de poissons et en fèves de piquifaou. Ils parodient nos grandes machines constitutionnelles, et travaillent surtout et avant toute chose, *à l'amélioration de l'existence civile et matérielle des peuples*. Il paraît que ce n'est pas toujours sans opposition ni sans violence, car *ces témoigneurs de la loi débonnaire*,

(1) Le Magasin Évangélique de Genève avait publié les détails d'une mission que *le frère Kohl* et *le frère Meister* venaient de faire au Labrador, mais il est impossible d'y trouver autre chose, sinon que les Esquimaux ont dit à ces prétendus missionnaires : — *Inouit, inouit et Kablounet*. Les deux Moraves expliquent cette phrase comme ils peuvent, ou plutôt comme ils veulent. Mais si la physionomie des mots n'est pas trompeuse, ce doit être une figure de rhétorique que les grammairiens ont nommée l'*ironadhésion*. On trouve toujours dans les relations des fréres moraves qu'ils ont de la peine à se faire écouter sérieusement.

comme disent nos vieux cantiques, ont pris parti dans les guerres civiles d'Otahiti : « L'ac-
» tion fut chaude et sanglante, porte la relation
» de ces missionnaires, et nous avons marché
» des premiers à l'ennemi! »

Ils allaient annoncer l'Évangile, et leur bouche a proféré des *paroles de meurtre! Ils ont blessé de leurs épées, et leur règne a été combattu* (1).

(1) Voyez Esprit des Miss. Britann., Mag. des Miss. de Bâle, Mag. Evang. de Genève, sixième liv., p. 77.

Les choses ont bien changé de face aux îles Géorgines; Satan s'est enfui, et le roi Pomar est nommé président de la Société Biblique d'Otahiti, qui va s'affilier à la Société Biblique de l'île Sainte-Hélène !

Pour apprécier l'œuvre des Missions protestantes, il suffit de jeter les yeux sur les relations de leurs envoyés. Ce sont ordinairement des *on dit :* — « *Il paraît* qu'à l'île de Teturoa; —
» *l'on assure* qu'à Tapuamana ; — *nous pourrons bientôt annon-*
» *cer* qu'à l'île d'Eims, les douces paroles de la bonne nouvelle
» vont remplir l'attente universelle, etc. » Leurs lettres sont toutes composées d'interjections fades et de bénédictions téméraires; ils y parlent continuellement de leurs *épouses chéries*, de la haute considération qu'on leur témoigne, et du prix des denrées dans leurs stations; ensuite ils arrangent des dialogues fictifs entre de petites mahométanes et de petites sœurs Moraves : ils nous envoient de Surate et de Paramaribo des anecdotes sur le cardinal d'Estrées et des *Apologues à l'usage des Catholiques;* ils tiennent registre de toutes les puérilités qu'on leur a dites en

A Sierra-Leone, les missionnaires anglicans ont calculé qu'il ne leur était pas possible de baptiser un petit Jaloffe et de lui faire apprendre le catéchisme de Londres à moins de cinq guinées par an. Voilà qui nous paraît plus que suffisant pour un pays où l'on vit à si bon marché ; mais, à la vérité, « Si quelque seigneur ou gen-
» tilhomme anglais s'engage à payer cette somme
» annuellement, et qu'il donne pour cela des
» cautions suffisantes, il acquiert le droit de *faire*
» *porter son nom* à celui des jeunes sauvages
» dont il aura payé la pension pendant huit ans. »
Ceci n'est point une promesse éventuelle pour un bénéfice incertain, et plusieurs journaux ont publié le prospectus des missionnaires, en appuyant sur les singuliers avantages de cette souscription (1).

patois créole ; ils composent avec tout cela des volumes interminables, et leurs correspondants les font imprimer en Europe avec une confiance, ou, si l'on veut, avec une simplicité qu'il n'est pas facile de concevoir.

(1) Il est à remarquer que chaque statut des Missions Britanniques est toujours un calcul appuyé sur les passions humaines ; mais ici quelle ignorance des hommes et des choses ! un pair

Transportons-nous, enfin, dans les contrées où ces missions sont les plus florissantes ; dans les pays où le gouvernement, *protestant*, n'est entravé par aucun obstacle constitutionnel ; dans les Indes orientales où le pouvoir des Anglais est despotique, où l'Église anglicane est constituée. Quels sont les travaux, les succès et les délassements des missionnaires britanniques? Nous allons l'apprendre d'eux-mêmes.

« Mille bras armés de dards, d'épées, de flè-
» ches sanglantes et de tous les instruments qui
» peuvent servir à la destruction, des langues
» aiguës faites d'ossements humains et sor-
» tant d'une gueule enflammée! Tels sont les
» traits affreux qui caractérisent la *noire déesse !*
» — Lorsque j'entendis annoncer la procession
» du matin, je sortis, et les rues étaient déjà

d'Angleterre ou ses agnats, un duc de Sutherland, par exemple, un lord Granville, iront-ils donner leur grand et vieux nom de Levezou-Gower à de petits nègres? Quel est le gentilhomme anglais qui ne se pique de noblesse, et quels sont les bourgeois riches qui n'imitent pas la *gentry* ?

Erasme disait : « Il y aura toujours quelque chose de *niais* dans » tout ce qui viendra des protestants. »

» remplies d'une foule innombrable. Le chef » des bramines, me passant une *guirlande de* » *fleurs autour du cou*, me pria *de marcher* » *devant la déesse* jusqu'à la pagode où on al- » lait la déposer. Je fis près d'un quart de lieue » par une chaleur très-pénible... — Les saints » brachmanes et moi, *nous marchions devant* » *l'idole*, tandis que des prêtres avec des éven- » tails nous protégeaient contre la poussière et » contre les insectes (qui sont véritablement in- » supportables par les douleurs que causent leurs » piqûres). Enfin, le char arrive à la pagode, » tous les regards sont tournés vers la déesse, » etc. »

Une autre fois, ces *messagers de vérité* vont porter des présents au Deogunesa, *Dieu* de la prudence. « Il s'est incarné dans la personne » d'un jeune garçon qui fait toujours aux ecclé- » siastiques anglais *un accueil très-honnête*. »

Voyons maintenant quels sont les fruits de leurs exemples, de leurs doctrines et de leurs travaux religieux et philantropiques.

L'année dernière, à Panjab, on a publiquement sacrifié deux jeunes filles au géant *Pouléar*. Onze personnes, en 1835, ont été écrasées sous les roues du char de l'idole *Paravardi*. Il est vrai que les tribunaux anglais, à Bénarès, ont interdit de *sacrifier des enfants aux fleuves ;* mais, dans le courant d'un mois, cinquante-trois enfants ont été précipités dans le Hougly par leurs parents, et le rivage était couvert de malheureux idolâtres qui poussaient des cris de joie féroce en voyant que ces innocentes créatures étaient dévorées par les requins !... Enfin, dans l'espace de six mois, et dans un rayon de vingt lieues autour de Calcutta, deux cent quarante-sept femmes ont été brûlées vivantes *sous les yeux de l'autorité*, porte la relation du D. Grahm. Une d'elles avait paru manquer de courage, son fils la repoussa dans les flammes, et la main se refuse à tracer les détails affreux de cette exécution (1).

(1) Voyez le Magasin Évangélique de Genève ; troisième livraison.

Un ministre protestant, nommé Samuel John, a cru pouvoir assurer que nos missionnaires avaient envoyé près de lui le bramine Idher, un idolâtre obstiné, forcés qu'ils étaient de reconnaître ainsi la vérité des doctrines et la fécondité des missions protestantes.

La seule mission de Travangore contient quatre-vingt-six mille catholiques ; leur tribu des Naïres était la plus orgueilleuse de l'Inde ; elle était renommée pour sa férocité dans la superstition ; l'Évangile y fut annoncé par des missionnaires français il y a près de deux siècles ; elle est encore dirigée par deux cents prêtres chrétiens, humbles, soumis et fervents, et sur la rive du Comor, où nos missionnaires ont planté la croix, l'humanité n'a plus à gémir (1).

Cependant la régence des Indes, avec tant de puissance et de libéralité, par politique et pour affermir son pouvoir, enfin par ostentation d'humanité, par philantropie, n'a-t-elle pas secondé

(1) Voyez Lettre de M. l'abbé Du Bois, missionnaire aux Indes, à M. l'archidiacre de Bombay.

les efforts de ses missionnaires, et n'a-t-elle pas accordé des priviléges aux Indiens convertis ?

Hélas! les indigènes protestants sont en fort petit nombre aux Indes, et nous ne croyons pas que ce soit par une *erreur typographique* que la relation nouvellement imprimée n'en mentionne que *quatre* sur toute la population du royaume de Lahor. « Encore ces prétendus convertis ne sont-ils chrétiens que de nom. » Voilà ce qu'on écrit des Indes à la société des Missions de Londres, et nous empruntons les expressions d'un évêque anglican : « Ils ne sont touchés que » des avantages attachés à la profession du chris» tianisme ; ils adorent en secret leurs idoles » monstrueuses, et rendent un culte journalier » aux esprits infernaux. Il nous faudrait des pas» teurs pleins de zèle et de bonnes œuvres, ar» dents à la prière et à la prédication, des hom» mes *courageux*, *qui fussent en état d'ap-* » *prendre une langue étrangère et d'enseigner* » *l'Évangile*... Sans cela, l'œuvre des missions

» protestantes est menacée d'une ruine totale » et d'une prochaine destruction (1). »

Voudrions-nous suivre encore ces missionnaires aux glaces du Spitzberg ou sur les rives du Sénégal ? Nous trouverions autour d'eux la férocité dans les ténèbres et la plus stupide idolâtrie. Dans la station des anabaptistes à Canofféc, on adore le *génie du mal !* de prétendus néophytes viennent ruiner, dans l'espace d'une nuit, les bâtiments de la Mission ; ils élèvent, avec leurs débris et sur le lieu même, une *chapelle au diable !* Le chef des Buloms, catéchiste et calviniste zélé, propose aux missionnaires de leur vendre sa fille ; on refuse de l'acheter, et l'on apprend, quelque temps après, qu'il l'a fait enterrer vivante. Enfin, les Khéroskes et les Magatuques sont restés cannibales, et c'est dans les champs de la Mission qu'ils dévorent leurs prisonniers !

Ainsi, de l'aveu même de ces prédicants, et

(1) Esprit des Missions Britanniques, XXI.

dans tous les établissements religieux fondés par ces ennemis de l'Église, on adore des monstres, des insectes, des brutes ; on immole ses enfants, on égorge les captifs pour se repaître de leur chair ; on rend un culte au diable ; on fait des sacrifices abominables à l'ombre d'un temple chrétien, sous les yeux des missionnaires, et leurs travaux n'y sont point couronnés par *celui qui donne mission*. Ce n'est pas aux chrétiens de leurs colonies que leurs prédications sont plus salutaires. On a vu ce qu'ils tolèrent dans les Indes. Les Anglais de la Jamaïque, ainsi que les républicains des États-Unis, font mettre leurs nègres en prison quand ils sont allés recevoir le baptême ; les Hollandais du cap de Bonne-Espérance échangent les leurs contre des bestiaux, pour peu qu'ils soient allés entendre un sermon ; et, dans toutes ces colonies, les missionnaires protestants n'ont pu même obtenir pour les esclaves la permission de se marier entre eux (1).

(1) Esprit des Missions Britanniques, Missions Register, Magasin de Genève, etc.

Voilà pourtant des hommes qui ne manquent ni d'ardeur ni d'habileté ; ils sont humains, je l'accorde, et même ils sont bienfaisants pour la plupart. Sans parler ici des Bibles et des florins du roi de Prusse, ils peuvent compter parmi leurs ressources les trésors de l'Inde et les vaisseaux de l'Angleterre, et tous leurs moyens sont magnifiques comme leur entreprise. D'où vient donc l'inanité de leurs œuvres, et pourquoi leur parole est-elle un vain bruit aux oreilles de l'homme, et *comme un cri pour les échos du désert?* C'est qu'il leur manque l'AUTORITÉ ! c'est que l'efficacité dans les missions religieuses tient à la nature même de la doctrine, et que la suite inévitable de leurs travaux c'est la stérilité. Comment s'y prendront-ils, en effet, pour faire connaître la Bible, et que peut dire un missionnaire protestant quand il la distribue? — « Ce livre suffit pour opérer votre bonheur » et votre salut, car l'esprit de Dieu guide, éclaire » et soutient infailliblement tous ceux qui médi» tent son œuvre. — Les hommes qui vous l'in-

» terprètent avec autorité sont des imposteurs
» et des tyrans ; vous étiez nés pour être heu-
» reux et libres ; affranchissez-vous d'abord sous
» le rapport de la pensée. — Lisez première-
» ment tels versets dans tels chapitres ; nous les
» avons traduits fidèlement pour que vous puis-
» siez les comprendre, et si vous les entendez
» bien vous allez penser comme nous. »

Voilà comment on s'y prend en Europe ; et dans les pays infidèles, on n'a sans doute aucun motif pour s'expliquer avec plus de ménagement. Cependant, quand un missionnaire anglais a parlé de la Bible et donné la Bible, il écrit sa lettre édifiante à la Société biblique de Londres et continue ses voyages ; il arrive ensuite un missionnaire danois avec la relation de son prédécesseur à la main ; il s'arrête, il cherche et ne voit pas trace de mission. S'il veut distribuer des Bibles, on lui répond qu'il n'y a que le roi qui sache lire, et qu'on a déjà reçu plusieurs fois des livres pareils au sien. Le chef des Hottentots, Makana, par exemple, est resté

chrétien ; il sait lire, il médite la Bible, mais il soutient, la Bible à la main, qu'il est issu de la sainte Vierge et que Dieu n'écoute jamais les prières quand elles ne sont pas proférées en hollandais (1). Le roi de Ziaw, pour qui l'on avait traduit la Genèse en moluquois, en a conclu qu'il fallait adorer les serpents, par la raison que le serpent s'y trouve désigné comme le plus subtil et le plus prudent des animaux. — Parlerons-nous d'un nègre, missionnaire des Moraves, et baptisé par eux sous le nom de *Cupido*, qui dispute sur l'Exégèse et qui traduit la sainte Bible, en en retranchant l'épître *catholique* de saint Jacques ? Il ne reste qu'à déplorer la folle confiance et la témérité de ces polylogues ; ils traduisent la Bible en chyngulais, en baloch, en affghan, tandis qu'ils ne peuvent pas s'accorder pour la bien traduire en anglais ! Ils se disputent entre eux sur un des textes les plus précis de la sainte Écriture, sur une parole du Sauveur qui

(1) Relation du D. Read, page 46.

brille de clarté ; ils ne peuvent convenir de la valeur d'un terme grec, ni de la ponctuation d'un mot hébreu ; et c'est après avoir étudié le mohawks *pendant près de huit mois* qu'ils transportent brusquement un livre sacré qu'ils ne sont pas sûrs de comprendre, dans un langage qu'ils peuvent à peine savoir, dans les dialectes les plus sauvages, où l'on ne peut dénommer que des objets très-matériels, où l'on manque souvent de noms, de temps, de cas, et quelquefois de genres et de nombres (1).

La plupart de ces traductions sont dirigées par des anabaptistes ; tout porte à croire qu'ils en font une opération mercantile, et nous pouvons juger s'ils ont le génie des langues, par la manière dont ils écrivent dans la nôtre. D'ailleurs, où sont les autorités et quels sont les juges établis pour maintenir et vérifier la fidélité de leurs

(1) On a traduit une partie de la Bible en petit *namaquois*, et c'est un langage aussi pauvre que celui des anciens Thraces. On n'y peut compter que jusqu'à quatre, et au-delà de ce nombre, les sauvages montrent leurs cheveux.

versions? Sera-ce les membres de la société biblique, des commis de l'amirauté, des armateurs de Londres et des paroissiens de Mary-la-Bone, ou des chapelains du roi de Prusse? il n'importe! ces Bibles sont calvinistes, on en a retranché, dans l'Ancien-Testament, cent-soixante-neuf chapitres comme *apocryphes*, et si la nouvelle loi s'y trouve exprimée suivant des opinions erronées et particulières aux traducteurs, ce sont toujours des versions de la Bible qui ne sont pas approuvées par l'Église romaine; il est donc très-désirable et très-essentiel qu'on les fasse lire ou distribuer par des catholiques : un acte de révolte est toujours un pas vers l'affranchissement!

Où peut aboutir cette entreprise du calvinisme, si ce n'est à profaner les livres saints en les altérant; en sacrifiant à la pauvreté d'un idiome, ou suivant l'intelligence et les caprices du traducteur, une portion du dépôt qui devait rester dans le sanctuaire? Quel peut être le fruit de ces traductions? Si vous les donnez à des païens qui ne sachent pas lire, et ceci doit arri-

ver souvent, ces livres ne profitent qu'aux entrepreneurs qui les ont fait imprimer pour les vendre. S'ils trouvent des lecteurs, comprendra-t-on ce qui se trouve dans la Bible, et n'y verra-t-on pas ce qui n'y est point? Vous nous apprenez curieusement que les jésuites ne se contentent pas de *verser de l'eau sur la tête d'un Chinois pour en faire un catholique*; mais vous conviendrez qu'il ne suffit pas de jeter une Bible à la tête d'un Iroquois pour en faire un chrétien (suivant la confession d'Augsbourg). Vous finissez par nous avouer, et vous convenez, enfin, que la lecture ne profite jamais dans les missions sans l'enseignement *assidu*. C'est nous accorder que l'écriture a moins d'efficacité que la parole; et, puisque la chose est ainsi, séjournez dans vos stations au lieu de voyager incessamment comme vous le faites; surveillez vos néophytes avec plus de sollicitude, et pour peu qu'ils deviennent moins féroces ou moins stupides, on pourra vous accorder que vos sociétés des missions sont plus utiles que vos sociétés bibliques.

« Appliquez-vous d'abord à bien comprendre
» les saintes Écritures, elles vous rendront té-
» moignage de nous (1). Fuyez les discussions
» vaines, et n'accordez jamais aux nouveautés;
» faites connaître l'Évangile à CEUX QUI VOUS EN-
» VOIENT, à ceux qui vous entourent et qui sont
» assis dans les ombres de la mort!... Vous
» pourrez ensuite aller porter la parole de vie
» aux extrémités de la terre; nous vous deman-
» derons alors de participer à vos sacrifices :
» puissent-ils devenir agréables à Dieu! puis-
» sent-ils devenir profitables à vous, à vos frères,
» à tous ceux pour qui vous les aurez offerts! »

(1) Réponse du pape Clément XI aux envoyés de l'Église de Corfou.

COUP-D'ŒIL

SUR L'ÉTAT DES MISSIONS CATHOLIQUES

DANS LES PAYS ÉTRANGERS.

COUP-D'ŒIL

SUR L'ÉTAT DES MISSIONS CATHOLIQUES

DANS LES PAYS ÉTRANGERS.

Nous avons fait connaître l'état du christianisme et de la civilisation dans les missions que les protestants ont voulu fonder sur les côtes d'Afrique, aux Indes, aux terres boréales, et dans les mers de l'Australie.

Il nous paraît superflu d'établir un parallèle entre les missions catholiques et des missions dont nous avons démontré le néant ; nous allons seulement exposer quel est l'état du catholicisme dans les pays infidèles.

Les missionnaires envoyés par le Saint-Siége ont toujours été les plus nombreux; mais chaque royaume catholique en entretient à lui seul un plus grand nombre que toutes les puissances et toutes les communions protestantes réunies. Ce sont des missions alimentées par la charité de nos concitoyens, et c'est uniquement des chrétientés qui sont dirigées par des missionnaires français, que nous allons parler aujourd'hui.

NOMS DES MISSIONS FRANÇAISES, LEUR ÉTENDUE ET LE NOMBRE DES CHRÉTIENS QUE L'ON Y COMPTE.

La France envoie des missionnaires à la Chine, au Tong-King, dans la Cochinchine, au royaume de Camboge, dans les royaumes de Siam et de Quéda, aux Indes orientales, au cap Comorin, dans le pays de Carnate, à la côte de Coromandel, dans plusieurs contrées de l'Amérique septentrionale, et particulièrement à la Louisiane.

1° Nos missions à la Chine sont établies dans les provinces du Su-Tchun, de l'Yun-Nan et du Kouei-Tcheou. En 1784, on comptait dans cette vaste mission quinze mille chrétiens; en 1814, leur nombre allait à plus de soixante mille; mais depuis la persécution qui s'est élevée dans ces provinces en 1814, et qui s'est étendue de-

puis quatre ans à tout l'empire de la Chine, il est à craindre que le nombre des fidèles y soit diminué.

2° Le royaume de Ton-King est divisé par le fleuve Chaal en deux parties à peu près égales, l'une à l'orient, l'autre à l'occident. Les missionnaires français sont chargés de la partie occidentale du pays, où se trouvent environ cent quatre vingt mille chrétiens ; et la partie orientale, où l'on en compte au moins cent cinquante mille, est desservie par les religieux dominicains espagnols.

3° La mission de la Cochinchine renferme au moins quatre-vingt mille catholiques; elle embrasse tous les royaumes de Ciampa et celui de Camboge, où les chrétiens sont en petit nombre aujourd'hui.

4° L'église catholique de Siam dirige également le royaume de Quéda, avec les îles qui lui sont soumises; la plus considérable est celle à qui les géographes anglais ont donné le nom du

prince de Galles ; elle est appelée par les naturels Puno-Pinang, et se trouve située dans le détroit de Malaca. Les chrétiens de cette mission sont disséminés et peu nombreux, ce qui rend le service et la visite de ces stations fort pénibles.

5° Nos missionnaires aux Indes orientales ont institué des églises à Pondichéry, sur toute la côte de Coromandel, à Travangor, et dans le pays des Naïres. Il est difficile de pouvoir évaluer précisément quel est le nombre des chrétiens indous qui sont dirigés par les missionnaires français, attendu qu'ils sont assistés aujourd'hui par les missionnaires romains de la Compagnie de Jésus ; mais on peut être assuré que la mission de Carnate est composée de cinquante mille catholiques ; et que celle de Travangor, au cap Comorin, n'en contient pas moins de quatre-vingt-six mille.

6° La mission française de la Louisiane s'étend sur les deux Florides et depuis l'Océan jusqu'à la mer Pacifique. Quatorze tribus, les plus belliqueuses du Missouri, viennent d'embrasser tout

nouvellement la foi catholique ; et bientôt le charitable évêque de Saint-Louis ne pourra plus trouver que des chrétiens sur cette vaste portion du globe, où s'égarait son immense troupeau.

NOMBRE DES MISSIONNAIRES FRANÇAIS ET DES NATURELS ECCLÉSIASTIQUES.

1° Depuis le martyre du bienheureux Léon Dufresne, évêque de Tabraca, supplicié en 1815, et depuis la mort de son coadjuteur, monseigneur Florente, évêque de Zéla, il ne restait au Su-Tchuen que deux missionnaires européens. L'un d'eux, monseigneur Fontana, vient d'être promu archevêque de Sinyte et vicaire du Saint-Siége apostolique à la Chine. Monseigneur Perrocheau, sacré évêque de Maxula, à Paris en 1818, fut envoyé par le collége romain pour consacrer ce prélat; il était encore à Fai-Fo au mois d'août 1829, et l'on espère qu'il est parvenu à s'introduire au Su-Tchuen.

Nos missions de la Chine étaient assistées par

un grand nombre de prêtres indigènes, au commencement de 1824. Il en mourut de la peste cette même année, avant que le feu de la persécution ne se rallumât contre eux. Plusieurs de ces ecclésiastiques ont été étranglés; il en est mort en prison. Les mandarins de l'Yun-Nan en ont fait déporter au-delà de la grande muraille; le tribunal du Su-Tchuen en a condamné à porter la cangue toute leur vie; enfin, deux jeunes missionnaires français, envoyés de Paris en 1827, ont été frappés de la contagion en arrivant à Ke-Hué; et l'établissement des églises chrétiennes à la Chine est resté dans l'état le plus affligeant.

2° Le Tong-King occidental, où sont établies les missions françaises, est administré par le vicaire apostolique, évêque de Héan, avec l'assistance d'un coadjuteur. Le premier de ces évêques est octogénaire. Leurs vicaires généraux sont deux ecclésiastiques français, dont l'un réside en mission depuis quarante-trois ans; et le clergé de cette église est composé de quatre-vingt-dix prêtres tong-kinois.

3° Le vicaire apostolique à la Cochinchine, et son coadjuteur, sont deux évêques français qui sont en mission depuis 1805 ; un de leurs grands vicaires est devenu paralytique ; l'autre est arrivé de Paris à la Cochinchine en 1829 ; et cette église est desservie par quarante - deux prêtres indigènes.

4° L'évêque de Juthia, vicaire apostolique de Siam, n'a pas encore obtenu de coadjuteur ; il n'y a plus, dans tout l'empire siamois, qu'un seul prêtre français qui réside aujourd'hui dans l'île de Puno-Pinang ; et tous les ouvriers évangéliques de cette mission se trouvent réduits à quatre ou cinq prêtres originaires du pays.

5° La mission de Pondichéry n'est pas dans un état moins déplorable ; elle est dirigée par un évêque français, dont le clergé n'est plus composé que de cinq missionnaires et de cinq prêtres indiens ; ils ne peuvent suffire aux besoins de cinquante mille catholiques qui vivent sous plusieurs dominations et qui sont dispersés sur une côte de plus de deux cents lieues ; c'est particu-

lièrement la mission de Pondichéry qui doit être recommandée à la sollicitude et à la charité des catholiques français.

6° La mission du royaume de Travangor est dirigée par plusieurs corporations catholiques; elle est dans un état prospère, et les ecclésiastiques indiens y sont au nombre de deux cents.

7° Le collége romain *de propagandâ fide* vient de faire instituer un vicaire apostolique pour les régions australes, où le séminaire de Paris vient d'envoyer plusieurs missionnaires. On a su, par les journaux anglais, qu'ils étaient arrivés à leurs destinations; mais nous n'avons pu recevoir encore aucuns détails précis sur leur voyage et leur établissement dans l'Océanie.

La mission de la Louisiane avait été rétablie par monseigneur du Bourg, sacré évêque de Saint-Louis du Missouri, à Rome en 1815. Il était parti de Bordeaux en 1817, accompagné de cinq prêtres et de quatre sous-diacres, sur le bâtiment du Roi Très-Chrétien *la Caravane*, qui, par ordre de S. M., avait été mis à la dis-

position de ce prélat. Voici plusieurs détails qui nous ont été transmis à ce sujet :

A peine eut-il perdu de vue les côtes de France, qu'il entreprit d'évangéliser l'équipage ; et ce pieux évêque eut la joie d'obtenir, en peu de temps, l'effet de ses prédications. Les officiers et les matelots s'agenouillèrent à ses pieds ; la plus grande partie des jours suivants fut employée à entendre leurs confessions générales. Il mêlait ses larmes à celles de ses néophytes, parmi lesquels il se trouvait des jeunes gens qui n'avaient jamais appris ni récité l'oraison dominicale. Après les avoir préparés à recevoir les grâces qui devaient les affermir dans la foi, il les admit à la table sainte et les confirma dans la réconciliation du Créateur. La messe était célébrée tous les dimanches, avec solennité, sur le tillac du navire ; et tout l'équipage se joignait de cœur et d'esprit au pontife missionnaire ; on écoutait avec avidité les paroles de vie qui sortaient de sa bouche, et l'on assistait chaque jour à l'office du soir, avec un recueillement profond.

L'évêque de Saint-Louis pleura tendrement en arrivant au terme de la traversée, quand il fallut donner à ses nouveaux enfants sa dernière bénédiction. Peu de temps après, *la Caravane*, en retournant en France, fut assaillie par un ouragan furieux sur les côtes de Maryland, et presque tout l'équipage a péri dans les flots.

D'Annapolis, où son métropolitain, l'archevêque de Baltimore, était venu le recevoir, il se dirigea sur Pittsbourg, et parcourut à pied cent lieues d'un pays sauvage, au milieu des forêts, des vallées marécageuses et des neiges de l'Alleghani. En arrivant à Pittsbourg, avec les pieds sanglants et les jambes déchirées, exténué de fatigue et presque mourant, l'apôtre français s'y délassa comme un autre Paul; et, pendant le peu d'heures qu'il y séjourna, il entendit cinquante personnes au tribunal de la pénitence; il imposa les mains à une multitude de fidèles, et entre autres à une pauvre femme âgée de cent vingt-deux ans.

Notre pieuse colonie s'embarqua sur l'Ohio,

dont la largeur est presque partout de trois à quatre cents toises. Il faut y veiller péniblement contre les flots, les récifs et les monstres du fleuve. On y reste quelquefois toute une saison pour attendre la crue des eaux. Et le chef de ces hardis nautonniers dirigeait le plus souvent leur frêle embarcation au moyen d'une lourde rame de soixante pieds de longueur.

A deux cent quatre-vingt-sept milles de Pittsbourg, des voyageurs français ne peuvent trouver sans attendrissement les restes d'une ville française. Elle fut bâtie en 1791, par de nobles familles exilées de leur patrie ; et Galliopolis, c'est le nom qu'ils lui donnèrent, est devenu le chef-lieu du comté de Gallia dans l'état de l'Ohio. Monseigneur du Bourg y célébra les saints mystères, et y baptisa plusieurs enfants.

Après une longue et pénible navigation, ils arrivèrent enfin à Louisville, où le vénérable évêque du Kentuki les reçut avec la plus généreuse hospitalité. Ils se rendirent ensuite à Sainte-Geneviève, qui n'est éloignée de Saint-Louis que

de soixante lieues. Aussitôt que l'évêque des Florides eut touché le territoire de sa mission, il y fit planter une croix de bois qu'il avait apportée ; et, les yeux baignés de larmes, prosterné devant le signe du salut, il supplia celui qui nous l'a procuré au prix de son sang, de répandre une abondante moisson de bienfaits sur ces champs incultes, et des trésors de bénédiction sur son ministère. Tous les habitants de Sainte-Geneviève étaient accourus pour contempler un évêque envoyé par le pontife universel ; ils l'accompagnèrent à l'église ; et, pour la première fois, il put faire entendre à son troupeau la voix du pasteur.

Saint-Louis, capitale du Missouri, est situé sur la rive droite du Mississipi, au 38e degré 39' de latitude septentrionale. Vue de la rive gauche du fleuve, cette ville, assise en amphithéâtre sur un sol pierreux d'où elle domine tout le pays des Illinois, présente un agréable aspect. Trois ou quatre familles françaises avaient fondé le village de Saint-Louis en 1766. On n'y comp-

tait encore, en 1815, que seize cents habitants; il y en a maintenant plus de trente mille; et sa population augmente tous les jours. Cette ville est l'entrepôt d'un commerce immense; elle reçoit toutes les productions du haut Missisipi, des Illinois et du Missouri; l'étendue, l'activité du commerce dont elle est le centre, et l'affluence des étrangers qui s'y rendent de toutes parts, en feront bientôt sans doute une des cités les plus considérables et les plus populeuses du Nouveau-Monde.

L'évêque missionnaire y arriva le 5 janvier 1818. Son palais épiscopal était l'ancien presbytère, une pauvre chaumière; il fut s'y revêtir des habits pontificaux; il traversa la ville avec son clergé, sous un dais porté par les principaux magistrats, deux catholiques et deux protestants; il se rendit à l'église au milieu des acclamations d'une joie touchante, et l'apôtre des Florides y prit possession de son siége, avec toutes les solennités d'usage inconnues jusqu'à lui sur cette frontière du désert. Son prédéces-

seur était celui qui plante les cèdres aux lieux inaccessibles et sème de fleurs les vallées solitaires ; celui qui nourrit les lions et les agneaux, les aigles et les petits de la colombe. La Providence était son modèle.

Dans l'espace d'une année, l'évêque de Saint-Louis a fait élever une église cathédrale ; il a fondé trois colléges, un séminaire et deux monastères. Des conversions nombreuses ont été le fruit de ses prédications ; une foule de protestants de toutes les communions sont rentrés à sa voix dans l'unité catholique ; et plusieurs nations sauvages ont député leurs rois au nouveau Xavier, pour le supplier d'aller bénir leurs tribus. Nous dirons plus bas quels sont les établissements et les effets prodigieux de cette mission ; nous nous bornons à faire observer ici qu'elle s'étend sur un espace de plus de mille lieues, et qu'elle n'est desservie que par soixante ecclésiastiques.

DES SÉMINAIRES

ET DES COLLÉGES ÉTABLIS DANS NOS MISSIONS.

Pour faciliter le progrès et le maintien de la foi catholique dans les contrées idolâtres, un des moyens les plus efficaces est d'y former des prêtres naturels du pays; il importe également d'y préparer une source pure à l'instruction des générations naissantes : et c'est à quoi les missionnaires français sont incessamment appliqués.

1° Le séminaire de la Chine est absolument détruit depuis 1814. L'unique ressource du Su-Tchuen, pour avoir des prêtres indigènes, est un séminaire établi dans l'île de Puno-Pinang ; mais on craint de ne pouvoir soutenir les dépenses nécessaires au maintien de cet établissement. Le voyage des écoliers, soit pour venir de la Chine à Puno-Pinang , soit pour retourner dans leur pa-

trie, est un objet très-dispendieux. Plusieurs maisons dont le loyer formait le seul revenu du séminaire ont été brûlées en 1822, et n'ont pas encore été rebâties ; il faudrait environ vingt-cinq mille francs pour les reconstruire ; et, sans le secours des chrétiens d'Europe, cette pieuse institution ne pourra subsister long-temps. Les missionnaires du Su-Tchuen voudraient pouvoir établir au Tong-King un séminaire de Chinois ; il en coûterait beaucoup moins pour les voyages et pour l'entretien des élèves ; mais, jusqu'à présent, les fonds leur ont manqué pour exécuter ce charitable projet.

2° Nos missionnaires ont établi dans le Tong-King deux colléges où l'on enseigne le latin, ainsi qu'un séminaire où l'on professe la théologie. On y compte ordinairement de vingt-cinq à quarante théologiens, et le nombre des écoliers catholiques est ordinairement de cent-cinquante.

3° Nous avons à la Cochinchine un séminaire où l'on enseigne la théologie, avec un collége où l'on n'apprend que la langue latine. Le vi-

caire apostolique a toujours la crainte de voir tomber ces deux établissements, attendu l'extrême pauvreté de sa mission.

4° Les églises de Siam et de Pondichéry ont aussi chacune un séminaire où l'on élève les sujets indiens qui peuvent être destinés au sacerdoce. Le premier de ces établissements est à Bancock, capitale du royaume de Siam, est l'autre est à Pondichéry.

5° Les évêques de la Louisiane ont disposé de la manière la plus analogue aux besoins de leur peuple les éléments de salut qu'ils ont recueillis en Europe, et les secours qu'ils ont trouvés dans la piété de leurs diocésains. Leur séminaire de Saint-Louis contient aujourd'hui cent cinquante élèves. On vient d'établir trois collèges à Saint-Louis, aux Oppelouzas, à la Nouvelle-Orléans, à cinq cents lieues de la ville épiscopale; et des lazaristes de Paris, appelés par monseigneur du Bourg, ont été chargés du régime de ces établissements. On vient d'instituer aussi plusieurs écoles primaires; elles sont

dirigées par ces humbles frères de la doctrine chrétienne, à qui le peuple français devrait témoigner tant de reconnaissance et de vénération ! Plusieurs religieuses du Sacré-Cœur ont également suivi l'évêque de Saint-Louis dans les déserts du Nouveau-Monde, et se sont établis au village de Fleurissant pour y travailler à l'instruction des jeunes filles. Enfin, la Providence avait inspiré à ce prélat, pendant son séjour en Europe, l'heureuse idée de former une congrégation de pieux artisans bien exercés dans les arts mécaniques et principalement dans l'agriculture. Il y a déjà deux confréries de ce genre à la Louisiane, où l'une d'elles est arrivée du Milanais vers la fin de 1819, sous la conduite d'un supérieur ecclésiastique. L'objet de leurs vœux ultérieurs n'est pas seulement la civilisation, mais la conversion des idolâtres; et ces ouvriers évangéliques, en attirant les sauvages et leur enseignant les arts de la paix, ont secondé les travaux de nos missionnaires avec une grande efficacité.

DE L'EMPLOI DES CATÉCHISTES DANS NOS MISSIONS.

Il y a toujours dans nos missions deux sortes de catéchistes : les uns sont attachés à une chrétienté, et les autres sont associés aux missionnaires ou aux prêtres du pays. Les premiers sont des chefs de famille instruits, zélés et d'un âge mûr. A la Chine et la Cochinchine on en trouve toujours plusieurs dans chaque station. Leurs fonctions sont de présider aux assemblées de leur chrétienté, d'instruire les néophytes et les catéchumènes, d'administrer le baptême en cas de nécessité, enfin, de veiller à ce que le bon ordre se maintienne et que la discipline de l'Église soit observée parmi les chrétiens de la station. En général, ces catéchistes ne sont point à la charge des missionnaires ; mais comme ils sont parfois

obligés de donner l'hospitalité à de nouveaux convertis, jusqu'à ce qu'ils soient suffisamment instruits des dogmes, des préceptes et des prières catholiques, il faudrait qu'on pût les aider à supporter cette dépense ; autrement, les nouveaux prosélytes ne séjournant pas assez long-temps dans les chrétientés, ils peuvent oublier les impressions évangéliques qu'ils ont reçues, et sont en danger de retomber dans leurs superstitions.

Les catéchistes de la seconde classe sont des célibataires entièrement dévoués à la propagation du christianisme ; ils sont entretenus par nos missionnaires ou par les prêtres indigènes auxquels ils sont attachés. Leur office est d'assister à l'administration des sacrements, de visiter les chrétientés, d'instruire les enfants, d'annoncer la nouvelle du salut aux idolâtres, et de les préparer à recevoir le baptême. Dans la partie du Tong-King, où la mission française est instituée, on n'en compte pas moins de quatre cents. Outre ce grand nombre de catéchistes, il

y a près de mille jeunes gens attachés au service de cette mission, qui sont entretenus à ses frais. Les uns voyagent à la suite des missionnaires, les autres restent chez les prêtres du pays, sous la direction d'un ancien catéchiste, et ceux qui manifestent une vocation marquée pour l'apostolat sont envoyés dans les colléges de la mission pour être reçus catéchistes ; il faut qu'ils soient âgés de vingt-cinq ans, qu'ils soient restés pendant dix ans, pour le moins, à la suite d'un missionnaire ou chez un ecclésiastique indigène, enfin, ils doivent subir plusieurs examens et réciter par cœur plusieurs volumes où se trouvent des modèles d'instruction pour enseigner la foi catholique, pour réfuter les superstitions des infidèles, et pour disposer les chrétiens à recevoir dignement les sacrements de l'Église.

On compte aussi dans nos missions des congrégations de plusieurs ordres, où l'on mène une vie très-austère. Il y a quarante-deux couvents de filles dans le Tong-King occidental, dix dans la Cochinchine, et la plupart contiennent au moins

quarante religieuses. Dans les temps de persécutions, lorsque ces vierges chrétiennes ne peuvent plus jouir des bienfaits de la vie commune, elles se dispersent deux à deux dans leurs familles, et se consacrent aux œuvres de miséricorde à l'extérieur. A la Louisiane, outre la communauté du Sacré-Cœur, instituée par l'ancien évêque de Saint-Louis, il y a deux monastères de Sainte-Ursule, et plusieurs corporations de la Sainte-Croix pour l'éducation des pauvres enfants.

DE L'ÉTAT DE DÉTRESSE OU SE TROUVENT PLUSIEURS DE CES MISSIONS, ET PRINCIPALEMENT DEPUIS LA RÉVOLUTION DE 1830.

Dans nos missions orientales, il reste à peine aujourd'hui vingt missionnaires européens, et la plupart sont accablés sous le poids des années, des travaux et des infirmités ; en 1791, on comptait, dans les mêmes stations, de soixante à quatre-vingts missionnaires, et ce nombre était loin d'être suffisant. On y forme, à la vérité, des prêtres du pays ; mais, d'abord, plusieurs de ces chrétientés en comptent fort peu ; ensuite les prêtres indiens ou chinois ne sont nullement propres au gouvernement des églises. Ils ont de la piété, de l'esprit, et des talents même ; ils remplissent leur ministère avec zèle et fidélité ;

mais trop éloignés, indigents, entourés d'obstacles, ils ne pourraient entretenir avec le Saint-Siége une correspondance active et suivie ; il leur serait impossible de conserver l'unité dans la doctrine, de maintenir la vigueur dans la discipline ou d'en réformer les abus. Si les missions étrangères allaient cesser d'être régies par des Européens, le christianisme y serait bientôt dénaturé, si ce n'est anéanti, et la plupart des orientaux catholiques, abusés par de faux docteurs, se laisseraient entraîner dans le schisme et les hérésies.

Le ciel a voulu donner pour moyens de salut à ces peuples la charité des nations qui les ont précédées dans la foi. Ils appellent à leur secours des hommes apostoliques. Puissent-ils être entendus par ces élèves du sanctuaire que Dieu dispose intérieurement pour un ministère si vénérable et si laborieux !

On peut objecter ici que la France manque de prêtres, et qu'il faut travailler au rétablissement de la religion chrétienne avant d'aller prêcher

l'Évangile à des peuples lointains. Nous déplorons l'état de la France et ses funestes résultats; mais il ne peut se comparer toutefois à celui de nos églises de Siam, de la Chine et de Pondichéry qui sont menacées d'une ruine absolue. Un petit nombre de missionnaires est suffisant pour les préserver d'un pareil malheur, et Dieu pourrait-il retirer son assistance et ses bénédictions à l'Église de France, qui, dans son indigence même, aurait envoyé secourir ses frères dans la foi? La France religieuse ne peut regarder comme étrangers à sa charité des établissements enfantés par elle et sortis de son sein, illustrés par le martyre et fécondés par ses travaux pendant plusieurs siècles! « Tous les chré» tiens, en quelque lieu qu'ils soient, sans dis» tinction de Juif, de Romain, de Scythe, de » Barbare, d'homme libre ou d'esclave, forment » un peuple unique, » a dit l'Apôtre, et les peuples qui doivent à l'Église de France l'inestimable bienfait d'avoir connu l'Évangile, doivent être regardés comme ses enfants adoptifs.

Plus le ministère des missions est élevé, plus il est pénible, et plus la vocation qu'il exige est particulière (1).

Les sujets qu'on élève au grand séminaire de France et dans les colléges de nos missions sont toujours entretenus gratuitement.

Les frais de voyage pour chacun des missionnaires, depuis Paris jusqu'aux lieux de leurs missions, s'élèvent ordinairement à quatre mille francs, et quelquefois au-delà.

(1) Les personnes qui désirent se consacrer à l'œuvre des missions dans les pays infidèles doivent écrire au SUPÉRIEUR DES MISSIONS ÉTRANGÈRES, A PARIS. Ils doivent lui marquer quel est leur pays, leur âge, leur tempérament, leurs études, et surtout quelles sont les marques de leur vocation ; depuis quel temps ils croient la ressentir ; ce qu'ils ont fait pour l'examiner et s'y préparer ; quel est, sur cela, le sentiment des ecclésiastiques qui les dirigent ; s'ils sont engagés dans les ordres sacrés ; s'ils remplissent un emploi ; quels obstacles ou quelles difficultés ils peuvent rencontrer de la part de leurs proches ou de leurs supérieurs ; enfin s'ils n'ont pas des *parents qui soient dans un besoin extrême, ou en danger d'y tomber sans pouvoir être secourus par d'autres enfants* ? Il serait inutile de venir à Paris sans avoir pris cette précaution, et même après l'avoir prise, ceux qui sont admis dans le séminaire de Paris doivent s'attendre à y demeurer autant de temps que les supérieurs de cette maison le jugent convenable, pour éprouver leur vocation et pour s'assurer s'ils ont toutes les qualités nécessaires à des hommes apostoliques.

Il faut envoyer dans les stations tous les livres nécessaires aux élèves des séminaires, à ceux des colléges et aux prêtres du pays, tels que Missels, Rituels, Bréviaires et Diurnaux romains, Bibles, Psautiers, Nouveaux Testaments, Imitations de J.-C., Catéchisme du concile de Trente, et autres livres, soit classiques, soit de piété, écrits en latin. La disette de ces livres est telle dans certaines missions, qu'on est souvent forcé d'y copier à la main les plus indispensables.

On est obligé de fournir à tous les prêtres étrangers les vases sacrés, les insignes évangéliques, les effets de crédence et tous les ornements essentiels à l'administration des sacrements. On en perd toujours la plus grande partie pendant les persécutions, et nos missions de la Chine ont été dépouillées des objets les plus nécessaires au culte divin.

L'orfévrerie, les étoffes, et même le vin pour la célébration du saint mystère, ne peuvent s'acheter qu'à Canton ou à Macao, et le transport

de tous ces objets, dans les stations éloignées, est infiniment dispendieux.

Outre ces dépenses de première nécessité, il en est d'autres encore plus considérables et non moins importantes à l'établissement du christianisme dans les missions.

Les enfants moribonds dont les parents sont idolâtres ne peuvent être baptisés que par des personnes pieuses de l'un ou de l'autre sexe qui s'introduisent chez les païens pour y distribuer gratuitement quelques remèdes connus et bien éprouvés. Ce sont pour la plupart des artisans qui vivent de leur travail; il faut les approvisionner de médicaments, leur donner les moyens de faire l'aumône en cas de nécessité pressante, et les indemniser du temps qu'ils emploient à parcourir les villes et les villages. Dans les temps de peste ou de famine, assez fréquents dans les pays orientaux, nos missionnaires emploient plusieurs milliers de personnes à cette œuvre de miséricorde, et le nombre des enfants que l'on baptise en danger de mort est quelquefois si

considérable, qu'il s'est élevé jusqu'à soixante-dix mille dans l'espace de quinze mois.

Dans les persécutions qui s'exercent au nom du gouvernement chinois, les chrétiens sont emprisonnés; on les exile au fond de la Tartarie; ils sont obligés non-seulement de se nourrir, mais encore de payer leurs geôliers ou les gardes qui les escortent. Plusieurs familles chrétiennes, les plus opulentes et les plus charitables du Su-Tchuen, ont été réduites à la mendicité; leurs chefs ont été mis à mort, et leurs enfants, sans distinction d'âge et de sexe, ont été dispersés. Il serait bien à désirer que nos missionnaires pussent faire parvenir des secours à ces malheureux chrétiens.

Quand le gouvernement ne moleste pas les catholiques, il y en a toujours qui sont persécutés par leurs proches ou les principaux habitants de leur commune. Pour les contraindre à participer à des actes d'idolâtrie, on leur enlève leurs effets les plus précieux ou les instruments de leur travail; on les abreuve d'outrages et

d'amertume ; on leur intente des procès ruineux qu'ils ne peuvent gagner qu'en achetant l'indulgence des mandarins. Ils finissent souvent par succomber après avoir épuisé leurs ressources, ou bien, pour conserver la foi chrétienne, ils sont obligés de s'expatrier. Ces sortes de persécutions sont très-fréquentes au Tong-King ; elles se renouvellent plusieurs fois chaque année dans les communes où les chrétiens se trouvent mêlés avec les idolâtres ; le seul moyen de soustraire les fidèles à ces périlleuses épreuves, c'est d'obtenir à prix d'argent qu'ils soient exemptés de toute contribution superstitieuse, et, quand on peut leur fournir la somme exigée par le tarif de la province, on les délivre infailliblement de la persécution.

Une coutume de la Chine est de fiancer les enfants dès le plus bas âge ; l'autorité civile ne permet jamais de rompre ces engagements, et les filles doivent être élevées dans la maison de leur fiancé. Il arrive souvent que des paysans chrétiens, chargés d'enfants qu'ils ont peine à nour-

rir, et ne pouvant trouver de famille chrétienne avec qui s'allier, livrent leurs filles à des infidèles. Trop faibles pour résister à la séduction, ces enfants profanent leur baptême et finissent par tomber dans l'idolâtrie. L'indigence des parents peut les entraîner dans cette faute, surtout dans les chrétientés peu nombreuses, et la charité doit s'attacher à prévenir un si grand malheur.

Les catholiques français qui voudraient contribuer par leurs aumônes au progrès de la foi dans les pays idolâtres, peuvent envoyer leurs offrandes, quelque légères qu'elles soient, au *supérieur du Séminaire des Missions étrangères, rue du Bac, à Paris*, et s'adresser, pour cet effet, soit aux supérieurs des séminaires de leur diocèse, soit à MM. les curés, qui leur en indiqueront les moyens.

FIN.



TABLE DES CHAPITRES.

Vingt-quatrième Nuit.

La mort d'un theologien (protestant). 1

Vingt-cinquième Nuit.

La jeune espiègle et le pédagogue. 11

Vingt-sixième Nuit.

L'argot germanique. 23

Vingt-septième Nuit.

L'amour industriel. 31

Vingt-huitième Nuit.

Le médecin berlinois et son suppléant. 39

Vingt-neuvième Nuit.

La noce à l'anglaise. 45

Trentième Nuit.

Le serpent sous les fleurs. 51

Trente-unième Nuit.

Le sémaphore. 61

Trente-deuxième Nuit.

Disgraciée. 69

Trente-troisième Nuit.

Facétie très-ingénieuse et fort agréable. 81

Trente-quatrième Nuit.

Le doigt de Dieu. 89

Trente-cinquième Nuit.

Le jeu clandestin. 97

Trente-sixième Nuit.

Criminel opprobre 111

Trente-septième Nuit.

Gazette officielle de Prusse et les loteries allemandes. 119

Trente-huitième Nuit.

Les étudiants brandebourgeois. 127

Trente-neuvième Nuit.

Noël. 139

Quarantième Nuit.

Le code prussien 147

Quarante-unième Nuit.

La conscription. 153

Quarante-deuxième Nuit.

La gentilhommerie. 159

Appendice à l'ouvrage allemand. 169

État général du protestantisme 177

Missions (protestantes). 191

État du christianisme et de la civilisation dans les missions protestantes. 211

Coup-d'œil sur l'état des missions catholiques dans les pays étrangers. 243

FIN DE LA TABLE.

